13e Année

Fiction

Chaque mois

N° 135

Février 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Castelli

Vous lirez bientôt :

Octave Béliard La découverte de Paris
Dino Buzzati Panique à la Scala
Claude F. Cheinisse Le déphaseur
Arthur C. Clarke Casanova cosmique
Avram Davidson Aussi longtemps que le soleil
Avram Davidson La loi secrète
Avram Davidson La sixième saison
Miriam Allen DeFord Les transfuges
Miriam Allen DeFord Le passage de Vénus
Michel Demuth L'été étranger
Philip K. Dick Le retour des explorateurs
Philip K. Dick Cantate 140
Philip José Farmer L'homme de l'allée
James E. Gunn Voir Mars et mourir
Harry Harrison Les mystères du métro
Nathalie Henneberg Le soleil de Thulé
Gérard Klein et Luc Vigan La tunique de Nessa
Damon Knight L'arbre du temps
Fritz Leiber Le héros
Richard Matheson Laissez-nous notre âme
J.T. McIntosh Le onzième commandement
Chad Oliver L'esprit gardien
Thomas Owen Un beau petit garçon
Thomas Owen La dame de Saint-Pétersbourg
Edgar Pangborn La corne d'or
Christine Renard Le crocodile
Jack Sharkey La machine assassinée
Jack Sharkey Le dernier ingrédient
Evelyn E. Smith La femme du capitaine
Theodore Sturgeon Le scoubidule, le chosistor et Boff
Floyd L. Wallace Le rebelle
Bryce Walton L'ultime décision

Au prochain sommaire de "Galaxie"

En vedette dans ce numéro, à paraître le 11 février, la conclusion du **Prince des Etoiles** de **JACK VANCE.** La peinture de la vie baroque et fascinante d'une galaxie, la couleur locale déployée de façon imaginative, l'invention dramatique pleine de virtuosité : tout ce qui fait la valeur de la première partie se retrouve, intensément soutenu jusqu'à un dénouement haletant, dans la seconde.

Au même sommaire, des récits passionnants : un **WILLIAM TENN, Commandant de morts-vivants,** où la récupération des combattants dans une guerre future se fait de façon particulière ; un nouveau **CLIFFORD SIMAK, Une mort dans la maison,** où un visiteur de l'espace pose bien des problèmes à un brave Terrien. Ainsi que des nouvelles de **J.T. McINTOSH : La justice des Spurciens** et **ROBERT SHECKLEY : Le Balayeur de Loray.**

Au prochain sommaire de "Fiction"

Par contraste avec le présent numéro, celui du mois prochain sera consacré en majorité à des nouvelles assez brèves, ce qui nous permettra d'inscrire plus de dix titres au sommaire. Parmi ceux-ci : **La fin de l'hiver** par **ALGIS BUDRYS, Eve et les vingt-trois Adams** par **ROBERT SILVERBERG, Tous Américains !** par **SIMON BAGLEY, Le remplaçant** par **GORDON R. DICKSON, Tlon Uqbar Orbis Tertius** par **JORGE LUIS BORGES,** et des nouvelles de **HARRY HARRISON, JOHN SHEPLEY, HENRI DAMONTI** et **SOPHIE CATHALA.**

Un numéro caractérisé par la variété, qui paraîtra en date du 25 février.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

Auteur	N°	Titre
LEIGH BRACKETT	**30**	L'animal
	65	Les immigrants
GORDON R. DICKSON	**51**	La semaine de huit jours
	59	Les deux font la paire
	61	Simple affaire de technique
	73	Noël sur Cidor
	112	Le village hanté
	121	Les toits d'argent
	124	Opération Grand Frère
ALAIN DOREMIEUX	**6**	Le chemin sur la route
	14	Le crâne
	17	Le ballet
	24	Rêver un homme
	31	Le meneur
	37	Le signe
	50	La Valse
	S. 1	La Vana
	77	Fugue
	S. 2	Les plaisirs de la Terre
	80	L'habitant des étoiles
	119	Les bêtes
EDMOND HAMILTON	**22**	Matériel humain
	134	Quand on est du métier
NATHALIE C. HENNEBERG	**81**	Du fond des ténèbres
	86	Ysolde
	93	Monstre à voix de sirène
	97	Les Anges de Colère
	100	L'épave
	109	Des ailes dans la nuit
	S. 4	La Terre hantée
	114	Trois devant la porte d'ivoire
	123	Le rêve minéral
	S. 5	Les vacances du Cyborg
WILSON TUCKER	**23**	Pour mieux te manger, mon enfant !

LEIGH BRACKETT

La Prêtresse Pourpre de la Lune Folle

C'est à dessein que nous présentons cette nouvelle dans le même numéro que celle d'Edmond Hamilton qui la suit. Leigh Brackett est en effet, depuis 1946, la femme d'Hamilton, et il nous a paru intéressant de les réunir tous deux dans un même sommaire.

La science-fiction compte peu d'exemples de ménages d'écrivains où chacun des deux conjoints ait atteint à une même célébrité. Le tandem Henry Kuttner-Catherine Moore était un de ces exemples, parmi les plus illustres (avant que la mort prématurée de Kuttner vînt interrompre brutalement sa carrière). Moins connus du public français, Edmond Hamilton et Leigh Brackett sont également une de ces exceptions représentatives (1).

Spécialiste du space-opera épique, Leigh Brackett n'est connue en France que par deux romans : La porte sur l'infini **(Fleuve Noir) et** Les hommes stellaires **(Editions Satellite). Mais elle est un auteur très fécond et il est dommage que, parmi son abondante et excellente production, on n'ait pas choisi d'autres titres pour les traduire dans notre pays.**

La présente nouvelle a eu une genèse des plus particulières. On peut dire qu'elle résulte à la fois d'un défi et d'un jeu. En présentant un jour un récit de Leigh Brackett dans notre édition américaine, Anthony Boucher avait écrit, en guise de boutade, qu'elle serait capable de rédiger une nouvelle avec un titre aussi extravagant que, par exemple, La Prêtresse Pourpre de la Lune Folle**, et de la rendre intéressante. Quand le même récit parut ensuite dans** Fiction**, le présentateur, lisant les lignes de Boucher, les prit au pied de la lettre et prétendit dans l'introduction que Leigh Brackett avait** réellement **écrit une histoire ainsi intitulée ! (2)**

Leigh Brackett eut vent de la chose, en fut amusée et, des années plus tard, décida de relever le gant... Voici donc, lointainement due à l'erreur involontaire d'un de nos rédacteurs, une nouvelle bien dans sa manière et qui nous a personnellement enchantés. On y retrouve l'écho, plein de fraîcheur, des beaux jours de la science-fiction à la Burroughs.

De la coupole d'observation à bord du *Goddard*, Harvey Selden voyait grossir la surface fauve de la planète. Déjà il pouvait en deviner les déserts rosâtres que balayaient de minuscules tempêtes de sable, ainsi que de sombres étendues recouvertes par

(1) A noter toutefois que, contrairement aux Kuttner-Moore, ils n'ont pas l'habitude d'écrire en collaboration.
(2) Voir *Fiction* n° 30, page 96.

une végétation d'aspect soyeux. Plusieurs fois il crut même distinguer la ligne miroitante de l'un des nombreux canaux. Assis là, religieusement immobile, il était plongé dans une extase qui tenait de l'envoûtement. Il avait craint que cette confrontation n'offrît qu'une maigre pâture à son émotivité. Depuis son enfance, l'écran tridimensionnel l'avait rendu témoin d'innombrables approches similaires ; spectacles qui, pour les yeux, équivalaient presque à naviguer soi-même dans l'espace. Mais ici la réalité s'imposait à tout son être par une saveur et une sensation d'imminence infiniment troublantes.

Car après tout, *Mars* — « La Planète Rouge » — lui était un monde pratiquement inconnu...

Il faillit trouver fâcheux que Bentham vînt le rejoindre sous la coupole d'observation. Bentham était officier de troisième classe, galon qui, à son âge, le reléguait socialement dans la catégorie des ratés. La cause de sa stagnation à ce grade était clairement empreinte sur son visage, se disait notre voyageur qui éprouvait envers Bentham la compassion qui le touchait en présence de tout alcoolique. Au demeurant, l'homme se montrait aimable et fort impressionné par les connaissances — certes purement théoriques, mais approfondies — de Selden concernant la planète Mars. Ce fut donc avec le sourire et un amical signe de tête que le passager accueillit l'officier subalterne.

— « Quelles minutes émouvantes ! » lui dit-il.

Bentham jeta un coup d'œil à la planète qui semblait lancée à leur rencontre.

— « A qui le dites-vous ! Il en est toujours ainsi. Vous avez des relations là-bas ? »

— « Non, mais lorsque je me serai présenté à l'O. R. C. I. »

— « L'Office des Relations Culturelles Interplanétaires ? Quand la ferez-vous, cette visite ? »

— « Demain. Je veux dire : au lendemain de l'atterrissage, bien sûr... Un peu déroutante pour la chronologie, n'est-ce pas, cette autre périodicité des nuits et des jours ? » Selden savait que l'astronef serait mis d'abord en orbite pour effectuer trois ou quatre révolutions autour de Mars, en spirale descendante, ce qui prendrait trois ou quatre journées martiennes et autant de nuits.

— « Mais, dans l'intervalle, » dit Bentham, « vous ne connaissez absolument personne pour tromper votre solitude... ? »

Selden hocha négativement la tête.

« Eh bien, » reprit Bentham, « des amis martiens de Kahora m'ont invité à dîner. Pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Vous passeriez peut-être une soirée intéressante. »

— « Oh ! » fit Selden avec empressement, « ce serait vraiment... Mais êtes-vous bien sûr qu'il plaise à vos amis de voir surgir à la dernière minute un convive inattendu ? »

— « Ils n'en prendront pas ombrage, » assura Bentham. « Je

ferai en sorte de vous annoncer à temps. A quel hôtel allez-vous descendre ? »

— « Au *Kahora-Hilton.* »

— « Naturellement, » approuva Bentham. « J'irai vous prendre à sept heures... » Il sourit. « Heure locale, bien entendu, » ajouta-t-il avant de sortir.

De nouveau seul dans l'observatoire de la nef, Selden fut assailli par de tardifs scrupules. Bentham n'était probablement pas tout à fait le genre de personne qu'il eût choisi pour l'introduire dans la société martienne. N'empêche que c'était un officier et, vraisemblablement comme tel, un gentleman. De plus, il était depuis longtemps attaché au service de la Navigation Spatiale Terre-Mars. Par son intermédiaire, Selden se ferait assurément des camarades à Kahora. Quelle chance inespérée d'être admis au sein d'un foyer martien dès son débarquement sur la planète ! Aussi eut-il honte de son bref sentiment de gêne devant l'invitation ; malaise dont il identifia rapidement la provenance : il lui était venu d'une certaine appréhension engendrée par le dépaysement. La cause de son attitude négative étant ainsi décelée, il lui fut aisé d'apporter à son état d'âme le correctif nécessaire. Au bout d'un quart d'heure d'autosuggestion positive, il brûlait d'impatience que vînt le soir.

*
**

Kahora s'était érigée en un demi-siècle. Originellement — et au savoir livresque de Selden — la ville avait été fondée pour devenir une Cité Commerciale en vertu de l'archaïque et infâme Traité du Parapluie, lequel devait son nom au fait qu'on pouvait l'interpréter de manière à couvrir pratiquement n'importe quoi. Ce traité omnivalent avait été conclu entre le Gouvernement Mondial Terrestre de l'époque et la Fédération Martienne des Etats-Urbains, alors appauvrie. En ce temps-là, Kahora s'abritait sous un seul et même dôme climatisé et conditionné tout exprès pour le confort des touristes et hommes politiques extra-martiens qui fréquentaient la ville, sans pouvoir toutefois s'acclimater ni aux rigueurs glaciaires sévissant sur la planète ni à la faible densité de l'atmosphère. Outre cette climatisation, de somptueux et luxurieux accommodements rendaient très attirantes les Cités Commerciales que, pour cette raison, l'on avait comparées à certaines localités bibliques. Elles avaient, paraît-il, été réputées jadis comme lieux de débauche et théâtre de sanglants désordres.

La plupart de ces débordements parfois criminels dataient de la scandaleuse époque du laissez-faire, et Kahora était à présent la capitale administrative de Mars. Elle s'étendait sous un complexe de huit dômes étincelants. Depuis le cosmoport distant de vingt-cinq

kilomètres, Selden pouvait distinguer au loin la métropole, comparable à un bouquet de bulbes floconneux sur lesquels jouaient les rayons du soleil couchant. Le voyageur terrien voyait les lumières de la ville se rapprocher dans le crépuscule précoce, pendant qu'il survolait en hélicotaxi des hectares de sable rouge et de mousse vert foncé. Vus de haut à travers les dômes translucides, les bâtiments prenaient forme avec une netteté tout esthétique et comme luminescente. Selden pensa n'avoir jamais rien contemplé d'aussi beau. De la plateforme d'atterrissage qu'englobait l'une des coupoles, une voiture à propulsion silencieuse le conduisit à l'hôtel, par des rues plaisantes et brillamment éclairées dans lesquelles flânait à loisir une foule très mélangée quant aux races.

Ce dernier transport, qui l'amena jusqu'au perron de l'hôtel, fut accompli dans une atmosphère admirablement conditionnée — ce qui, pour Selden, ne gâtait rien.

A l'extérieur des dômes, le paysage était affreusement désert. Du reste, il suffisait d'un coup d'œil pour se rendre compte qu'il y régnait un froid glacial. Juste avant de venir se loger sous le dôme par le sas d'accès, l'hélico avait survolé le Canal de Kahora, dont les eaux donnaient l'impression d'une coulée d'encre noire solidifiée par le gel. Tout en sachant qu'il aurait à lutter contre les éléments hostiles, Selden n'éprouvait nulle impatience d'en arriver là.

A l'hôtel, sa chambre donnait agréablement l'illusion du chez soi et, par la fenêtre, la vue panoramique de la ville se révélait superbe. Selden prit une douche et se rasa. Il revêtit ensuite sa plus belle tenue de soirée, en soie noire. Après quoi il alla s'asseoir au balcon surplombant le Triangle symbolique des Trois-Mondes individuellement représentés à chacun de ses sommets. Il respirait un air chaud et vaguement aromatisé. Autre agrément du lieu : les bruits de la ville ne venaient point troubler la quiétude à cette hauteur, et seuls parvenaient d'en bas des sons fort assourdis. Selden se mit alors à récapituler en esprit les règles du savoir-vivre à observer par l'invité dans une maison martienne, les formules usuelles de politesse et les bonnes manières locales. A propos, quelle langue parleraient les amis de Bentham ? Le haut ou le bas-martien ? Probablement ce dernier, raisonna-t-il, qui était l'idiome le plus courant entre Martiens et étrangers à la planète. Il souhaita que son accent ne leur parût pas trop rude. Dans l'ensemble, il pensait remplir les conditions requises pour un premier contact.

Le dos bien calé au dossier d'un fauteuil confortable, il se surprit à contempler le ciel. Un ciel à deux lunes qui brillaient loin au-dessus du dôme translucide, à travers lequel les disques lunaires paraissaient un peu déformés. Or, pour quelque obscure raison — et bien qu'il sût depuis toujours que deux satellites gravitaient autour de Mars — ce détail jusqu'alors négligeable le frappa soudain par son caractère insolite à ses yeux de Terrien, et cette perception le trou-

bla profondément. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté sa Terre originelle, il comprit vraiment qu'il était transplanté sur un monde absolument étranger, loin, infiniment loin du globe terrestre. Ce réalisme aigu l'étreignit presque indépendamment de ses facultés mentales, en une sensation physique de déracinement qui lui poigna le cœur et lui noua les entrailles.

La crise de nostalgie appelant une diversion, il descendit au bar afin d'y attendre Bentham.

L'homme fut ponctuel au rendez-vous, civilement habillé de frais dans des vêtements de soie et, à la grande satisfaction de Selden, parfaitement sobre. Ils prirent un verre offert par Selden, après quoi ce dernier suivit son guide. Une voiture les mena rapidement depuis la coupole centrale jusqu'à l'un des dômes périphériques.

— « Nous voici sous le dôme initial, » commenta Bentham en cicérone. « De nos jours, il est principalement résidentiel. Les bâtisses y sont plus anciennes mais non moins confortables. »

Ils durent faire halte à un carrefour pour laisser passer le flot de la circulation transversale. Bentham pointa soudain l'index en l'air, vers la voûte hémisphérique et translucide :

« Et que dites-vous des deux lunes ? En ce moment elles brillent ensemble au firmament. C'est là, je crois, le phénomène le plus remarqué par nos congénères venant d'arriver sur cette planète. »

— « En effet, » reconnut Selden, « c'est bien ce que j'ai vu de plus... euh... impressionnant depuis mon arrivée. »

— « Le satellite que nous appelons Deimos — et que vous voyez là-bas — les Martiens le nomment *Vashna*... C'est également celui qui, au cours de certaines phases, prend le nom de *Lune Folle.* »

— « Pardon, » rectifia Selden. « Cette lune-là, nous l'avons baptisée Phobos et les Martiens la désignent par : *Denderon.* »

Bentham dévisagea son compagnon qui, piquant un fard, crut bon d'ajouter :

« Du moins est-ce là mon humble avis. » Selden savait pertinemment que, des deux, sa propre identification du satellite était la bonne... mais au fond, qu'importait ? « Après tout, Bentham, vous êtes déjà venu ici quantité de fois et je peux me tromper... »

Le navigateur interplanétaire haussa les épaules.

— « Facile à trancher, » dit-il. « Nous poserons la question à Mak. »

— « Qui ça ? »

— « Firsa Mak. Notre hôte. »

— « Oh ! mais non, » protesta Selden. « Je ne voudrais pas abuser... »

Mais la voiture redémarrait à ce moment et déjà Bentham désignait à son interlocuteur une autre curiosité locale, de sorte que la conversation dévia.

Le véhicule stoppa devant un bâtiment sis jouxte à la courbure

circonférentielle du dôme. Quelques instants plus tard, Selden fut présenté à Firsa Mak.

Il avait déjà rencontré des Martiens, mais en de rares occasions et jamais *chez eux*. Celui-ci était un petit homme mince et noiraud, d'apparence féline, aux yeux étonnamment jaunes. L'humanoïde portait la traditionnelle tunique blanche des citoyens habitant les Cités Commerciales ; tenue qui, d'ailleurs, passait pour fort élégamment exotique même au goût d'un Terrien. Un anneau d'or, en lequel Selden reconnut un joyau antique d'une inestimable valeur, pendait au lobe de son oreille gauche. Firsa Mak différait typiquement des doux Martiens que Selden avait vus fortuitement sur la Terre. L'éclat insoutenable de ces yeux jaunes le fit ciller, et les aimables salamalecs qu'il avait soigneusement préparés s'étranglèrent dans sa gorge. Puis ils devinrent inutiles lorsque, branlant du chef, Firsa Mak lui dit :

— « Je vous salue, Terrien. Vous êtes le bienvenu sur Mars. Entrez donc. »

Une main brune, souple et nerveuse le poussa des plus amicalement à l'intérieur d'une pièce spacieuse mais basse de plafond. L'une des parois, formant baie vitrée, permettait de voir au travers du dôme l'immensité du ciel que baignait un double clair de lune. L'ameublement, simple et moderne, était de tout confort avec, çà et là, des motifs en bois sculpté ou de l'argenterie ornementale aussi belle — mais pas plus — que les produits de l'artisanat martien en vente dans les meilleurs bazars spécialisés de New York.

Sur l'un des canapés, était assis un Terrien aux cheveux blancs, squelettique et tout en jambes, qui buvait au milieu d'un nuage de fumée. Il fut présenté à Harvey Selden comme s'appelant Altman. La peau de son visage recuit avait l'aspect du cuir tanné, et il regardait le nouveau venu comme du haut d'une tour lointaine. A côté de lui, pelotonnée, se trouvait une jeune fille... ou une jeune femme (Selden ne put en décider sur-le-champ car le velouté du minois contrastait avec l'expression trop avertie des yeux, lesquels avaient le jaune fixité de ceux de Firsa Mak).

— « Ma sœur : Mrs. Altman, » dit l'hôte. « Et voici Lella. »

Il omit d'indiquer où se trouvait alors cette Lella, mais Selden n'y accorda qu'une attention distraite au moment même. De fait, elle ne tarda pas à faire son apparition dans la pièce en apportant de la cuisine un plateau garni. Elle portait avec grâce un de ces costumes dont Selden avait lu la description mais qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'admirer *de visu*. Une longue écharpe de soie brillante drapait les hanches de Lella comme dans un sarong mordoré. Retenu à la taille par une large ceinture, ce vêtement s'arrêtait juste assez haut pour laisser voir de fines chevilles brunes, cerclées d'anneaux à clochettes d'or qui tintaient légèrement au cours de la marche. Au-dessus de la ceinture, le buste de Lella était splendidement nu.

Toutefois, elle avait autour du cou un collier fait de plaquettes d'or poinçonnées au marteau et s'enchaînant les unes aux autres. De minuscules clochettes d'or lui pendillaient aux oreilles. Sa longue chevelure était d'un noir d'ébène et ses yeux verts, à peine bridés, dégageaient un charme ensorcelant. Elle sourit à Selden et s'éloigna, aérienne comme un elfe, au milieu d'un tintement cristallin, tandis que l'invité restait planté là, à la fixer d'un regard stupide, peu conscient d'avoir pris au hasard un verre de liqueur foncée parmi ceux qu'elle lui avait offerts sur le plateau.

Un peu plus tard dans la soirée, Selden se retrouva béatement installé parmi les coussins d'un canapé, entre Altman et Firsa Mak, avec Bentham en face de lui. Lella, elle, poursuivait son va-et-vient d'une pièce à l'autre, l'air effaré, veillant à remplir continuellement les verres en y versant un alcool à l'âcre goût de fumée.

— « Bentham m'a dit que vous appartenez à l'Office des Relations Culturelles Interplanétaires, » énonça Firsa Mak.

— « C'est exact, » répondit Selden, intimidé par l'étrange regard distant du dénommé Altman qui le dévisageait.

— « Ah... Et dans quel domaine particulier s'exerce votre activité ? » demanda le Martien.

— « L'artisanat : métaux ouvragés, orfèvrerie... euh... les joyaux antiques tels que celui-ci, par exemple, » répondit-il en désignant le collier de Lella.

— « Ce collier est effectivement très ancien, » dit-elle en souriant, d'une voix non moins harmonieuse que les tintements de clochettes. « Je ne pourrais même situer l'époque à laquelle il remonte... »

— « La plaquette poinçonnée, » précisa l'expert, « caractérise l'orfèvrerie sous la XVIIe Dynastie des rois Khalide de Jekkara, dont le règne s'est étalé sur une vingtaine de siècles à l'époque du déclin de Jekkara en tant que puissance maritime. La mer se retirait alors d'une manière significative. Il y a de cela quatorze à seize mille ans. »

— « Le bijou serait donc si vieux que ça ? » fit Lella, émerveillée, en jouant du bout des doigts avec son collier.

— « Reste à voir s'il est authentique, » dit Bentham. « Est-ce vraiment une antiquité, Lella, ou s'agit-il d'une imitation ? »

Lella s'agenouilla devant Selden.

— « C'est vous qui allez nous le dire, » lui proposa-t-elle.

Tous attendirent, comme suspendus au décret du spécialiste de l'O. R. C. I. Selden en vint à transpirer. Ses études avaient porté sur des centaines de colliers, mais jamais *in situ*. Il perdit soudainement toute assurance quant à l'authenticité du damné bijou. Et tout aussi soudain, une pensée lui effleura l'esprit : *Conscients de mon embarras, ils cherchent uniquement à me confondre. Cette prétendue expertise est un attrape-nigaud.* Les plaquettes d'or se sou-

levaient et s'abaissaient au rythme respiratoire de Lella. Un léger parfum épicé lui montait aux narines. Il toucha l'or, souleva une des plaquettes encore chaude du contact permanent avec la chair féminine, et aspira à consulter plutôt un manuel scientifique comportant des gravures et diagrammes — mais rien d'autre qui pût le distraire du véritable objet de son examen. *Ah ! ces gens, si je pouvais les envoyer au diable ! Ils n'attendent qu'une chose : que je commette une erreur monumentale.* Cette idée le fit bouillonner à tel point qu'il s'enhardit, passant la main entière sous le collier qu'il éleva, l'écartant au maximum de son troublant support. Il soupesa le métal que le frai avait élimé jusqu'à la minceur du papier de soie. L'avers grené accusait encore les coups du marteau antique à la manière spéciale des artisans sous la XVIIe Dynastie khalidienne. Un test élémentaire, en somme, pour l'érudition de Selden en la matière. Mais, pratiquée de cette façon, l'épreuve s'avérait de celles qui font affluer le sang à fleur de peau. Plongeant son regard dans les prunelles verdâtres de la consultante, il déclara non sans autorité :

— « Ce collier est authentique. »

— « Quel prodigieux savoir est le vôtre ! » s'exclama-t-elle avec un rire joyeux et sans contrainte, en pressant la main de Selden entre les siennes. « Avez-vous fait de longues études ? »

— « Oui, très longues. » Selden se sentait mieux, à présent. On avait voulu le mettre en boîte, mais sans réussir à le coller comme un potache. L'alcool martien lui faisait bourdonner la tête et le geste de l'énivrante Lella le grisa d'une ivresse bien plus douce encore.

— « Qu'allez-vous faire maintenant de toute cette science ? » interrogea-t-elle.

— « Eh bien... Vous n'ignorez sans doute pas que beaucoup d'œuvres d'art antique ont disparu et que votre gouvernement recherche des moyens d'expansion économique. L'O. R. C. I. préconise donc l'application d'un programme comprenant la rééducation des orfèvres dans les centres artisanaux tels que Jekkara et Valkis... »

Altman émit alors d'une voix lointaine :

— « O Dieu Tout-Puissant ! »

— « Pardon ? » fit Selden.

— « Rien, » dit Altman. « Je soliloque de temps à autre. »

Bentham se tourna vers Firsa Mak :

— « A propos, une controverse a surgi entre Selden et moi. C'est probablement lui qui a raison, mais je lui ai promis de vous consulter à cet égard... »

— « Oh ! Bentham, n'en parlons plus, » dit vivement Selden.

Mais Bentham s'entêta :

— « Il s'agit de la Lune Folle, Firsa Mak. Je prétends que c'est *Vashna,* et lui, que c'est *Denderon.* »

— « C'est bien Denderon, en effet, » répondit le Martien qui scru-

ta le visage de Selden. « Ainsi donc, vous êtes tout aussi versé dans cette question-là... ? »

— « Ma foi, » dit Selden, un peu contrarié par l'obstination de Bentham à lever ce lièvre, « nous comprenons parfaitement que *tout cela* est pure légende. »

Altman se pencha vers lui :

— « Légende ? »

— « Bien sûr. Les premiers historiens... » Il regarda tour à tour Firsa Mak et sa sœur, puis Lella. Tous semblaient attendre qu'il poursuivît, ce qu'il fit alors avec un certain embarras. « Je veux dire que les premiers rudiments d'Histoire furent puisés dans le folklore — où la vérité était fort altérée — de sorte qu'en maints cas, de fausses interprétations des coutumes locales pallièrent l'ignorance... et l'on donna pour véridiques des récits tout à fait mensongers. » Il fit, de la main, un geste d'excuse. « Nous, Terriens scientifiques de l'O. R. C. I., ne croyons point aux Rites de la Prêtresse Pourpre et autres balivernes de cette espèce. Autrement dit, nous nous refusons à croire qu'ils aient jamais *existé*. »

Selden espérait clore ainsi la discussion, mais Bentham parut déterminé à poursuivre :

— « J'ai lu les récits de témoins oculaires, Selden. »

— « Inventés de toutes pièces. Des contes de commis voyageurs ou des histoires de pirates. Au fond, les premiers Terriens en visite sur Mars étaient des forbans exploiteurs et non des observateurs qualifiés ou même simplement dignes de foi... »

— « De nos jours, les Martiens peuvent se passer d'eux, » dit calmement Altman, en dirigeant vers Selden un regard qui semblait se perdre au loin. « *Nous* ne leur sommes plus d'aucune utilité. » Puis il marmonna des paroles inintelligibles à propos de « porcs ailés » et de « dieux des halles ». Selden acquit subitement l'horrible certitude qu'Altman était précisément l'un des *pirates* en cause et que lui, Selden, l'avait irréparablement insulté...

Le silence subséquent fut rompu par Firsa Mak demandant avec une curiosité non feinte :

— « Comment se fait-il que vous autres, Terriens, soyez si prompts à décrier vos propres ancêtres ? »

Selden sentit peser sur lui le regard d'Altman, mais à présent, lancé en pleine controverse, il ne pouvait plus battre en retraite. Il répondit donc posément et avec dignité :

— « Simple affaire d'objectivité : nous avons le sentiment que si nos ancêtres se sont égarés, nous devons honnêtement l'admettre. »

— « Une telle attitude n'est pas sans noblesse, » reconnut Firsa Mak. « Mais en ce qui concerne la Prêtresse Pourpre... »

— « Je puis vous assurer, » coupa Selden, « que cette vieille croyance est oubliée depuis belle lurette. Des savants se sont livrés

à des recherches très poussées, les anthropologistes et sociologues qui succédèrent aux... euh... aventuriers étaient éminemment plus capables de vérifier l'historicité des faits relatés comme authentiques. Ils ont entièrement détruit le mythe selon lequel les rites comportaient des sacrifices humanoïdes ; et il est certain que le Monstre Satanique (supposé dévotement servi par la Prêtresse) n'était autre que la réminiscence de quelque dieu adoré dans la plus haute antiquité ; une divinité terrestre... ou plutôt martienne des temps reculés, que les peuplades primitives adoraient à l'égal du ciel et du vent. »

Firsa Mak objecta d'un ton aimable :

— « Il existait pourtant un rite... »

— « Indéniablement, » dit Selden. « Mais les experts ont prouvé qu'il s'agissait purement d'un vestige folklorique comme... disons : comme celui qui fait danser nos enfants autour du Mai. »

— « Les petits Martiens du Canal-Inférieur n'ont jamais dansé autour du Mai, » repartit Altman. D'un geste lent, il se leva et Selden le vit grandir, s'étirer démesurément au-dessus de lui : cet homme avait bien deux mètres de haut ; toutefois, même de cette altitude, son regard térébrant vrillait encore les yeux de Selden, resté assis sur le siège bas. « Combien sont-ils, ceux de vos *observateurs qualifiés* qui ont franchi les crêtes rocheuses au nord de Jekkara ? »

De nouveau Selden sentit monter en lui une sourde irritation, le sentiment que, pour une raison ignorée de lui, on voulait se payer sa tête.

— « Vous devriez savoir, » dit-il, « que, jusqu'à tout récemment, les villes du Canal-Inférieur demeuraient fermées aux Terriens... »

— « Exception faite pour une poignée d'*aventuriers...* »

— « Qui ont laissé des mémoires extrêmement douteux ! Et même actuellement, il faut produire un passeport diplomatique dont l'obtention implique des kilomètres de démarches en formalités administratives. Encore que la possession de ce précieux document n'accorde qu'une liberté fort restreinte quand on est arrivé là-bas. Evidemment, les choses en sont encore à leur début et il est grandement à espérer que nous puissions persuader les riverains du Canal-Inférieur d'accepter notre amitié autant que notre aide. Dommage que leur tendance à la dissimulation ait contribué à pousser le tableau au noir. Durant plusieurs décennies, les seules idées que nous pussions nous faire de certaines villes comme Jekkara, Valkis et Berrakesh, découlaient de sombres récits faits par les pionniers venus de la Terre et — comme nous l'apprîmes plus tard — de l'attitude par trop évasive des Etats-Urbains. Nous en vînmes à considérer ces villes comme... eh bien... comme de vrais cloaques d'iniquité... »

A présent, Altman lui souriait :

— « Mais elles le sont réellement, mon cher garçon, » dit-il. « De véritables cloaques d'iniquité ! »

Selden tenta de dégager sa main d'entre celles de Lella. Mais il s'en découvrit incapable, et ce fut alors qu'un soupçon de crainte naquit en lui.

— « Je ne comprends pas, » émit-il plaintivement. « Dites-moi, Bentham... M'auriez-vous amené ici pour me faire tourner en bourrique ? Dans l'affirmative, ce ne serait pas très... »

Mais Bentham se tenait maintenant devant la porte de sortie. Cette même porte semblait s'être éloignée par rapport à la représentation mentale que Selden en avait gardée. En outre, une sorte de brume flottait entre elle et lui, rendant la vision indistincte. Le jeune savant vit néanmoins la silhouette de Bentham lui adresser un salut de la main, en même temps qu'il percevait les mots « Au revoir ». Puis l'image floue de Bentham parut sortir de son champ de vision, et Selden en éprouva un sentiment d'abandon qui le glaça jusqu'aux moelles.

« C'est à n'y rien comprendre, » redit-il en plongeant une nouvelle fois son regard dans les prunelles de Lella. « Vraiment, le sens de tout ceci m'échappe... »

Lella avait les yeux verts, très grands, immenses et d'une profondeur insondable. Selden se sentit sombrer vertigineusement dans l'abîme... A ce moment, il était déjà bien trop tard pour encore s'effrayer.

***

L'ouïe fut la première à lui revenir avec la perception du grondement continuel et régulier de turbo-réacteurs. Puis, très nettement, il éprouva la sensation physique d'un transport aérien que perturbaient, par moments, de fortes secousses. Follement alarmé, il leva laborieusement les paupières... Pendant de longues minutes, il ne distingua que le voile d'un brouillard opaque. Mais graduellement les brumes se dissipèrent et lorsque Selden eut émergé de sa nébuleuse torpeur, il se retrouva les yeux fixés sur le collier de Lella, tandis que lui revenaient très clairement en mémoire les précisions qu'il avait débitées avec une volubilité non exempte d'orgueil. Evidente et simple, une vérité s'imposait à son esprit :

— « Vous êtes originaires de Jekkara, vous, Firsa Mak et sa sœur, » dit-il à la jeune Martienne. Et ce fut seulement alors qu'il prit conscience d'avoir sur la bouche un bâillon qui lui entrait même dans la cavité buccale. Lella tressaillit en abaissant les yeux vers lui.

— « Le voici réveillé, » dit-elle à Firsa Mak.

Le Martien se leva pour venir se pencher sur Selden. Il vérifia le bâillon ainsi que la paire d'antiques menottes encerclant les poignets du captif. De nouveau Selden cligna des yeux sous le regard

insoutenable de l'extra-terrestre. Ce dernier parut hésiter, comme sur le point d'ôter le bâillon, et Selden rassembla tout son courage en même temps qu'un restant de voix pour exiger une explication. Un vibreur bourdonna dans la cabine : probablement un signal émis par le pilote. De fait, instantanément l'allure de l'hélicoptère se modifia. Firsa Mak hocha négativement la tête :

— « L'explication viendra plus tard, Selden. Faute de vous connaître suffisamment pour me fier à vos réflexes, je me vois dans l'obligation de vous maintenir en ce piteux état. Car ce n'est pas seulement votre propre vie qui est en danger, mais aussi la nôtre... quoique vous soyez encore le plus menacé d'entre nous. » Il s'inclina en avant pour ajouter à mi-voix : « Cette façon d'agir est nécessaire, Selden, croyez-le bien. »

— « Elle est même d'importance *vitale,* » confirma Altman dont la haute stature apparut voûtée sous le plafond de l'habitacle. « Vous le comprendrez par la suite. »

— « Je me demande s'il le comprendra jamais, » murmura Lella sur un ton peu amène.

— « Dans la négative, » dit Altman, « que Dieu leur vienne en aide, à tous. Car, ici-bas, nul ne le pourrait. »

Mrs. Altman entra bientôt à son tour dans la cabine, chargée de lourds manteaux de voyage. Tous avaient changé de vêtements depuis le moment où Selden avait perdu conscience, à l'exception de Lella qui avait simplement passé un chandail en pure laine sur la nudité intégrale de son buste. Mrs. Altman portait maintenant le costume traditionnel des riverains du Canal-Inférieur. Quant à Firsa Mak, il avait revêtu une tunique incarnat assujettie à la taille par un large ceinturon. Altman, lui, faisait incroyablement vrai dans la peau d'un déserteur de la tribu terrienne ; il était bien trop grand, se disait Harvey Selden, pour qu'on le crût Jekkarien. Il portait le harnais de la désertion avec l'aisance d'un vieux récidiviste impénitent.

Ils mirent Selden debout et l'enveloppèrent dans l'un des manteaux épais. Le captif s'aperçut alors qu'on l'avait dépouillé de ses propres habits de soirée pour le sangler dans une tunique ocre jaune... et que l'on avait foncé la carnation des parties visibles de ses membres. Ensuite on le ligota derechef sur son siège, puis ce fut l'immobilité générale de l'attente pendant que l'hélico décélérait pour amorcer une manœuvre d'atterrissage.

Rigidement assis, Selden sombrait à nouveau dans une hébétude encore mêlée d'étonnement et de crainte, ressassant en pensée les événements qui l'avaient mené là et s'efforçant à découvrir le sens de sa mésaventure. En vain. Cependant une chose était certaine : Bentham lui avait *délibérément* tendu un piège. Mais pourquoi ? *Dans quel but précis* ? Encore une fois il tenta de remédier à ses angoisses par l'auto-suggestion positive ; mais à l'heure présente, il

lui était difficile de se remémorer les préceptes qui lui avaient paru si sage recette à l'époque où on les lui avait inculqués. Ses yeux allaient sans cesse du visage d'Altman à celui de Firsa Mak.

Ces deux faciès présentaient une caractéristique commune, une étrange rudesse sans exemple dans la mémoire visuelle de Selden. Il tenta d'analyser cette similitude, d'en définir les composants. Leur peau semblait plus sèche et plus dure que la normale ; leurs muscles faciaux, plus fibreux et plus saillants. En outre, ces deux êtres accusaient dans leurs attitudes et dans l'allure une certaine analogie avec les grands fauves que le Terrien avait observés aux jardins zoologiques. Trait plus frappant encore : chez l'un comme chez l'autre, l'expression du regard et des lèvres trahissait un tempérament porté à la violence. C'étaient là des agressifs ou, à tout le moins, des natures combatives, des hommes susceptibles de frapper à mort, de déchirer, de mettre en pièces. A Selden, ils inspiraient une peur mêlée d'un sentiment de supériorité : lui, quand même, s'élevait au-dessus de cette sauvagerie instinctive...

Le ciel avait pâli. A présent Selden voyait défiler sous l'hélico la plaine désertique. Ils atterrirent bientôt au milieu d'un gros nuage de poussière et de sable rouge. Altman et Firsa Mak extirpèrent de l'hélico leur captif et l'entraînèrent presque en le portant entre eux. Leur force était redoutable. Tandis qu'à trois ils s'éloignaient de l'appareil, le souffle puissant des rotors les frappa de plein fouet au décollage. Selden fut physiquement surpris par la faible densité de l'air, et le froid vif le saisit. Il se sentit les os fragiles et cassants ; ses poumons douloureux lui semblaient transpercés de poignards. Et, claquant des dents malgré le bâillon, il s'enroula plus étroitement dans le gros manteau martien qu'il resserra autour de son corps autant que le lui permirent ses mouvements entravés par les menottes. Lella étendit brusquement le bras vers lui pour l'encapuchonner jusqu'au menton. Cette sorte de cagoule, percée de deux trous à hauteur des yeux, servait apparemment de masque protecteur contre les tempêtes de sable, mais elle étouffait Selden et dégageait une odeur bizarre, indéfinissable.

Dès les premières lueurs de l'aube, le désert vira au roux. Une chaîne de montagnes aux cimes rognées par le temps, arides et pareilles à l'épine dorsale de quelque fossile gigantesque, s'incurvait à l'horizon du côté nord. En deçà et beaucoup plus près des voyageurs, un massif d'affleurements rocheux formait comme un monceau de ruines auxquelles l'érosion par les vents avait donné des contours fantastiques. D'entre ces roches roses s'acheminait une caravane.

Déjà Selden entendait le tintement des grelots et le martèlement espacé de sabots appartenant à des bêtes dont la morphologie vaguement chevaline lui était familière — en photos ! Mais ainsi vues au naturel et dans leur réalité squameuse, foulant le sable rouge

en cette sauvage aurore martienne qui roussissait également leurs fardeaux et leurs cavaliers encapuchonnés, elles lui apparurent comme la résurrection d'un autre âge tout en laideur.

Quand elles se furent rapprochées du petit groupe venu par la voie des airs, elles firent halte, soufflant et piaffant, roulant vers Selden leurs yeux globuleux à l'éclat froid. L'odeur du Terrien ne devait pas leur plaire malgré sa tenue martienne. Par contre, elles ne s'inquiétaient nullement d'Altman : sans doute avait-il vécu avec les habitants de Mars suffisamment d'années pour être confondu avec eux.

Firsa Mak eut un bref colloque avec le chef de la caravane. De toute évidence, la rencontre était convenue, car l'équipage comportait des montures de main. Les femmes se tenaient en selle avec l'aisance d'excellentes cavalières. Quant à Selden, il sentait son estomac chavirer rien qu'à l'idée d'enfourcher l'un de ces hippogriffes. Encore qu'à ce moment une autre perspective l'effrayât bien davantage : celle d'être abandonné à un triste sort en plein désert. Aussi se garda-t-il d'émettre la moindre protestation lorsque Firsa Mak et Altman le hissèrent en selle. Puis, quand on se fut mis en route, ils menèrent leur destrier de façon à encadrer la monture de leur captif, dont ils tinrent chacun une rêne. La caravane prit la direction du nord vers l'énorme crête montagneuse qui se profilait au loin.

Au bout d'une heure de cette chevauchée exténuante pour le corps non entraîné de Selden, ce dernier souffrait atrocement de froid, de soif, de courbature et de fatigue musculaire. Et il avait presque perdu connaissance lorsqu'enfin, vers midi, l'on fit une halte de repos. Altman et Firsa Mak l'aidèrent à descendre de sa monture et le transportèrent dans une anfractuosité rocheuse, où ils lui retirèrent le bâillon pour lui donner un peu d'eau à boire. Maintenant le soleil était haut et ses feux irradiaient à travers la mince atmosphère martienne comme autant de dards brûlants. L'astre du jour rôtissait les pommettes de Selden, mais au moins il avait chaud. Il souhaita pouvoir rester ici et mourir sur place. Altman trancha brutalement la question :

— « Vous vouliez vous rendre à Jekkara, hein ? » dit-il. « Eh bien, nous y allons... juste un peu plus tôt que vous ne l'aviez prévu. Que diable, jeune homme, pensiez-vous retrouver en elle une autre Kahora ? »

Derechef il jucha Selden sur sa monture, et ils repartirent.

Ce fut vers le milieu de l'après-midi que le vent se leva. En réalité, ce vent de Mars n'avait jamais cessé de souffler, bien qu'il l'eût fait jusqu'alors comme avec lassitude, errant sans heurt par l'immensité poudreuse et rougeâtre du désert, soulevant par-ci une vague et la faisant déferler par-là, éraillant peu à peu la crête rocheuse dont, au fil des millénaires, il modifiait ainsi la physionomie.

A présent, il se faisait plus pressant comme si, insatisfait d'une médiocre empreinte dans la vaste étendue de sable, il s'était résolu à y tout effacer pour repartir de zéro. Il rassembla son énergie pour se ruer en hurlant à l'assaut du paysage, et Selden eut l'impression que le désert entier se soulevait, s'envolait en une seule et formidable nuée pourpre. Le soleil se voila. Selden perdit subitement de vue Altman et Firsa Mak, qui, pourtant, tenaient toujours de part et d'autre une rêne de sa monture. En proie à une terreur abjecte, il se cramponna désespérément à la selle, dans la crainte qu'à tout moment les rênes ne retombassent librement le long de l'animal à peine domestiqué... accident qui eût consommé sa perte.

Alors la tempête s'apaisa aussi brusquement qu'elle s'était déchaînée, laissant le sable reprendre son tranquille et perpétuel roulement.

Peu après, dans la longue traînée lumineuse qui rougeoyait au couchant, ils dévalèrent à flanc de roc vers un sombre cours d'eau rectiligne dont la surface miroitait, dans cette désolation spectrale, entre des rives parsemées d'une maigre végétation. Déjà leur parvenait l'humide fragrance de plantes aquatiques. On distinguait même un vieux pont et, au-delà du canal, s'étalait une ville dont les toits se détachaient sur le fond grisâtre que formait un contrefort de montagnes abruptes.

Selden eut l'intuition que cette ville était Jekkara. Il en fut saisi d'épouvante. Cette cité mystérieuse, jusque-là peu de Terriens l'avaient vue. Regardant de tous ses yeux par les œilletons de sa cagoule, il ne vit d'abord que les plus gros massifs de roche grise. Mais bientôt le soleil descendit sur l'horizon (modifiant ainsi les ombres et accusant le relief des bâtiments qui, vus de haut sur l'autre rive, parurent s'incorporer graduellement à la roche tutélaire. D'un côté on pouvait voir les ruines d'un château aux murailles incroyablement épaisses, qui — Selden ne l'ignorait point — avait été jadis l'auguste demeure des rois Khalide... et de Dieu savait combien d'autres dynasties avant eux, à la lointaine époque où ce désert constituait le fond d'une mer azurée. A mi-hauteur des falaises se dressait un phare en surplomb du bassin, actuellement à sec, d'un port désaffecté. Selden frémit sous le poids écrasant d'une Histoire dans laquelle ni lui ni ses ancêtres n'avaient pris aucune part ; et l'idée lui vint qu'il s'était montré un tant soit peu présomptueux dans son désir d'enseigner à ce peuple.

Cette pensée déprimante le poursuivit jusqu'à mi-traversée du pont. Entre-temps, le soleil s'était couché et, dans les rues de Jekkara, on avait allumé des torches dont les lueurs vacillaient sous l'espèce de sirocco soufflant du désert. L'intérêt de Selden, changeant d'objet, se transféra du passé au présent... et il frémit une nouvelle fois — mais la cause de son émoi était maintenant tout autre. Dans Jekkara, la Ville-Haute était morte. La Ville-Basse, elle,

avait survécu ; mais elle dégageait de par son aspect, ses bruits et ses odeurs un je-ne-sais quoi qui pétrifia l'homme de l'O. R. C. I. : parce qu'*il la trouvait bien telle que décrite par les pionniers terriens sur Mars dans leurs histoires de brigands.*

La caravane atteignit la rive urbaine du canal et envahit une place qui s'étendait dans l'axe et le prolongement du pont. Les bêtes protestèrent en martelant de leurs sabots le pavement inégal en plan incliné. Des gens vinrent à la rencontre des arrivants. Ainsi donc, Altman et Firsa Mak avaient mené Selden au terme du voyage. Maintenant, le captif se retrouvait les mains libres et paisiblement conduit dans une venelle montante entre des maisons basses, en pierres, aux porches profonds et aux fenêtres étroites. Toutes les arêtes de ces constructions plusieurs fois séculaires avaient été arrondies et polies, tant par la lente patine des ans que par le frottement d'innombrables mains, épaules et dos au cours des générations successives. *Il se passe quelque chose en ville,* se dit Selden dont l'oreille attentive percevait, en provenance de la Ville-Basse, le brouhaha d'une foule peut-être massée sur une place publique. L'air glacial sentait la poussière, les épices exotiques et d'autres relents non identifiables.

Altman et Firsa Mak déposèrent sur le sol leur prisonnier, qu'ils soutinrent jusqu'au moment où il se raffermit sur ses jambes. Le Martien consultait le ciel de temps à autre. Altman se pencha vers Selden pour lui souffler à l'oreille :

— « Comportez-vous exactement comme nous vous le dirons, sans quoi vous ne vivrez pas jusqu'à l'aube. »

— « Et nous non plus, » marmotta Firsa Mak qui vérifia le bâillon et s'assura que la cagoule masquait entièrement le visage du Terrien. « Il va être l'heure. »

Ils entraînèrent Selden par une autre ruelle, aussi tortueuse mais pleine d'animation, celle-ci, avec son caractère populeux et bruyant, ses odeurs aigrelettes et ses lumières aux couleurs étranges. Elle donnait, sur les autochtones, des aperçus de méchanceté et de perversité en un étalage si fantastiquement empreint d'imagination géniale, que le savant en eut les yeux exorbités derrière les fentes du capuchon. En plein désarroi mental et au bord de l'hystérie, il rappela précipitamment à son esprit enfiévré les connaissances acquises au Cours supérieur de Culture martienne...

Ils débouchèrent sur une grand-place noire de monde. Tous ces gens, emmitouflés dans leur mante épaisse pour se protéger du vent, attendaient là, debout, leurs sombres visages inégalement éclairés par des torches aux lueurs dansantes. Ils paraissaient observer le ciel. Le trio, comprenant Altman et Firsa Mak avec Selden solidement encadré par eux, alla se mêler à la foule. Là, ils s'immobilisèrent comme les autres, dans l'expectative. De temps en temps, un flot de nouveaux venus surgissaient des rues adjacentes, marchant

presque sans bruit : rien qu'un glissement de sandales et le son atténué des clochettes sous le manteau des femmes. Selden se surprit à observer le ciel, lui aussi, bien que sans trop savoir pourquoi. Le silence se fit progressivement dans la foule qui, bientôt figée dans le mutisme, sembla même retenir sa respiration... Emergeant alors à l'Est, au-dessus des toits, apparut la basse, rapide et rousse *Denderon :* Phobos, la Lune Folle.

— « Ah-h-h ! » fit la foule en une longue modulation de pur désespoir qui fendit le cœur de Selden. Au même instant, des harpistes, jusque-là dissimulés dans l'ombre d'un vieux portique, se mirent à jouer de leur instrument à double rangée de cordes... et le cri se mua en chant, mi-complainte et mi-exhalation de haine inextinguible. Puis toute cette foule s'ébranla, les harpistes en tête avec quelques porteurs de torches. Selden et ses ravisseurs suivirent le cortège en direction des montagnes qui se dressaient à pic derrière Jekkara.

Interminable et froid fut le parcours à la blafarde clarté lunaire de Denderon. Selden sentait crisser le sable sous les semelles de ses sandales tandis que la colonne s'insinuait entre des vestiges de la cité antique, subsistant çà et là comme des ombres du passé : murailles en ruine, halles désertes, quais délabrés et morcelés où avait accosté jadis la flotte des Rois de la Mer. L'étrange musique, les farouches accords et les accents barbares de ces harpes finirent par entraîner Selden lui-même, quelque peu étourdi dans la cohorte de ce peuple qui reprenait inlassablement en chœur la même antienne. A vrai dire, elle avait un caractère lugubre, cette marche processionnelle au rythme lent de la mélopée : cela ressemblait à la marche ultime de condamnés au gibet.

Les dernières traces d'activité humanoïde furent laissées loin en arrière. Ici, les rocs escarpés pointaient vers le firmament sous la faible clarté lunaire qui, maintenant, parut à Selden mystérieusement maléfique. Cependant la crainte l'avait quitté, et il se demanda pourquoi. Peut-être devait-il ce phénomène au fait que les épreuves de l'expédition avaient épuisé tout son potentiel émotif. Quoi qu'il en fût, son optique toujours lucide se dégageait à présent de toute subjectivité.

Aussi vit-il sans appréhension les harpistes s'engouffrer dans une caverne avec les porteurs de torches.

L'entrée et l'intérieur de la grotte se révélaient assez larges pour permettre au cortège de poursuivre sa marche à dix personnes de front. Le son des harpes s'assourdit, comme étouffé, et les voix chantantes se firent sépulcrales. Selden sentit peu à peu le sol s'incliner vers les profondeurs de Mars. Une terrible impatience le prit, sans qu'il pût s'en expliquer la cause. Les autres processionnaires semblaient pareillement influencés, car ils pressaient la cadence, dépassant ainsi la mesure de l'accompagnement musical aux harpes.

Et soudainement les parois rocheuses s'écartèrent pour se fondre dans la nuit, cependant que le flot humain se répandait dans l'évasement d'une vaste cave glaciale. Au-delà du court rayonnement des torches aussi rares qu'espacées, tout n'était que ténèbres...

Le chant cessa. Dans un silence figé, la foule s'immobilisa après s'être rangée en un demi-cercle dont les harpistes occupaient le centre avec, en avant d'eux, un petit groupe isolé de personnes formant un clan distinct.

L'un des membres de ce détachement ôta la mante à capuce qui l'avait recouvert jusqu'alors de la tête aux pieds, et Selden s'aperçut que c'était une femme tout de pourpre vêtue. Obscurément, il eut la certitude que cette créature était Lella — bien qu'à la lueur indécise des torches elle ne montrât, pour tout visage, qu'un masque aux reflets d'argent (certainement une antiquité), empreint d'un subtil mélange de cruauté et de compassion. Elle prit à deux mains une lampe au globe lumineux qu'elle éleva, et les harpistes arrachèrent à leurs instruments un seul et bref accord. Les six autres membres du clan séparé se dépouillèrent à leur tour de la mante anonyme : ce sextuor comprenait trois hommes et trois femmes... tous entièrement nus et souriants. A ce signal, les harpes firent entendre un air presque joyeux et le corps de la Prêtresse Pourpre se mit à onduler en cadence. Les six danseurs nus des deux sexes l'imitèrent, les yeux brillants de joie comme sous l'effet d'une drogue puissamment euphorique. Et la Prêtresse Pourpre mena le bal vers les ténèbres en émettant de la gorge un long appel semblable au son d'une flûte de Pan.

Les harpes se turent. Seule demeurait audible la voix de la Prêtresse dont la lampe globulaire scintillait telle une lointaine, très lointaine étoile.

Au-delà du globe lumineux, s'ouvrit un ŒIL gigantesque et d'une monstruosité cyclopéenne, qui observa la scène d'un regard avide.

Selden vit le groupe des sept figures (la Prêtresse Pourpre et les six danseurs nus) se détacher de l'ombre environnante pour apparaître dans le halo de lumière, avec une netteté d'eau-forte que n'eût pas donné au tableau le clair de lune martien. Quelque chose alors céda en lui et, défaillant, il se raccrocha à l'oubli comme à une armure salvatrice.

***

Ils passèrent le restant de la nuit et la journée du lendemain dans la demeure jekkarienne de Firsa Mak, à proximité du canal sombre. Et même de là, il leur était impossible de ne pas entendre les échos des terribles bacchanales dont les rues retentissaient interminablement. Selden se tenait assis, le regard fixé droit devant lui ; par intermittence, un frisson lui parcourait le corps.

— « Ce n'est pas vrai, » disait-il pour la nième fois. « Ce ne peut être vrai. »

— « Pour invraisemblable que la chose vous paraisse, » dit Altman, « ce n'en est pas moins un fait patent. Or, ce sont les faits qui vous démontent. Comprenez-vous maintenant pourquoi nous vous avons amené sur les lieux mêmes ? »

— « Vous voulez donc que je porte ce... euh... *tout cela* à la connaissance de l'O. R. C. I. ? »

— « Oui, que vous le signaliez non seulement à cet Office, mais également à qui voudra l'entendre. »

— « Mais pourquoi *moi* ? Pourquoi pas une personnalité vraiment importante, un personnage de marque, un membre du Corps diplomatique par exemple ? »

— « Nous avions déjà fait une tentative par cette voie-là. Avez-vous souvenance de Laughlin Herbert ? »

— « Bien sûr... Mais il est mort d'une crise cardiaque... Oh ! »

— « Quand Bentham nous a parlé de vous, » dit Firsa Mak, « il vous a dépeint comme étant assez jeune et solide pour tenir le coup. A l'heure actuelle, nous avons fait tout notre possible, Selden. Voilà des années que nous essayions, Altman et moi... »

— « *Nous*, personne en haut lieu ne daigne nous écouter, » reprit Altman. « On nous fait éternellement la sourde oreille. Et si la secte en question continue à trouver des adeptes parmi les beaux éphèbes et les nymphettes flanquées de duègnes non averties... je décline toute responsabilité quant aux conséquences sociales d'un tel état de choses. » Ce disant, il abaissa les yeux vers Selden pour le scruter du haut de sa longue mais robuste maigreur.

Firsa Mak dit alors sans élever la voix :

— « Pareil fardeau nous fut lourd à porter, Selden, mais nous en sommes fiers. » Il hocha la tête vers les invisibles montagnes. « Ces rites exercent sur Jekkara une influence pernicieuse qui peut aller jusqu'au pouvoir destructeur. Et il en va probablement de même pour les habitants d'autres Etats-Urbains tels que Valkis et Berrakesh, toutes populations dont la subsistance dépend du Canal-Inférieur. La dépravation des mœurs découlant de ces pratiques locales peut tout anéantir, nous le savons. J'ai toujours considéré que c'est là, exclusivement, l'affaire des Martiens ; et le fait est que la plupart d'entre nous ne souhaitent en cela aucune ingérence étrangère. Mais Altman est devenu mon frère par alliance et je lui dois certains égards envers ses congénères... Or, je vous prie de croire que la Prêtresse préfère choisir ses offrandes parmi les étrangers à notre planète... »

Selden questionna d'une voix sifflante :

— « Se répètent-ils souvent, ces rites sabbatiques ? »

— « Deux fois par an, à la pleine lune de la Lune Folle. Dans les intervalles, cela couve à l'état latent. »

— « Oui, *à l'état latent,* » confirma Altman. « Cela signifie qu'à tout moment, sous l'empire d'une terreur ou d'une furie collective, le délire peut se réveiller avec une soudaineté et une violence volcaniques... Pour l'amour de Dieu, Selden, proclamez-le à son de trompe afin que nul n'en ignore ! »

Selden interrogea d'un ton farouche :

— « Comment vous est-il possible de vivre ici... avec ce fléau ? »

Firsa Mak lui jeta un regard surpris, étonné que Selden dût poser pareille question.

— « Mais, » répondit-il, « nous l'avons toujours fait. »

Selden écarquilla les yeux... Puis il s'absorba dans ses pensées. Par la suite, il ne put trouver le sommeil et il lui arriva de pousser un grand cri lorsque Lella vint doucement dans la chambre.

Au cours de la seconde nuit, ils quittèrent discrètement Jekkara. Ils retraversèrent le désert de bout en bout jusqu'à la crête rocheuse où l'hélico les attendait. Seul Altman raccompagnait Selden. Tous deux assis dans la cabine au cours de cette dernière partie du voyage, ils se confinèrent dans le mutisme absolu. Selden réfléchissait longuement, profondément. De temps à autre, il se rendait compte qu'Altman l'observait à la dérobée, et déjà il lisait dans le regard du vieux pionnier la conscience d'un échec.

Les dômes étincelants de Kahora émergèrent du crépuscule, et Phobos-*Denderon* était dans le ciel.

— « J'ai d'ores et déjà la conviction que vous resterez bouche cousue, » dit Altman.

— « Oh ! je n'en sais rien, » murmura Selden. « Vraiment, je n'en sais rien encore. »

Altman le quitta sur la plate-forme d'atterrissage. Selden ne le revit point. Il prit un taxi pour rentrer à l'hôtel. Arrivé à destination, il regagna directement sa chambre et s'y enferma.

L'ambiance familière l'aida à recouvrer son équilibre psychique. Bientôt, il put mettre de l'ordre dans ses idées et faire calmement le point de sa propre situation.

S'il *croyait* à la réalité de sa vision, il devrait en témoigner auprès des autorités terriennes de Mars — même si personne ne voulait prêter foi à ses dires. Même si ses propos devaient choquer ses supérieurs, ses professeurs et les personnalités influentes qui l'assuraient de leur parrainage, tous hommes qu'il vénérait et dont l'estime lui était chère. Même au risque de se couvrir d'opprobre à leurs yeux et de se voir fermer toutes les portes comme à un renégat. Même si ces révélations le condamnaient à un noir exil dans la région habitée par des êtres comme Altman et Firsa Mak. Oui, même devant une telle perspective...

Mais s'il *ne croyait pas* que ce cauchemar fût réalité ; si, au contraire, il tenait ce spectacle pour une illusion d'optique ou une hallucination visuelle provoquée par une drogue (et Dieu savait de quelles

ruses antiques les Martiens du Canal-Inférieur étaient capables)... Car on l'avait drogué. Cela ne faisait aucun doute. L'ensorceleuse Lella, en outre, l'avait bel et bien soumis à un fluide hypnotique.

S'il se refusait à y croire... Seigneur ! Comme ce serait merveilleux de revenir à son incrédulité antérieure et de trouver librement refuge dans la réalité tangible !

Il médita longuement encore dans sa chambre confortable et quiète. Plus il réfléchissait, plus ses cogitations tendaient vers la pensée positive en le libérant d'une impressionnabilité morbide, et plus son entendement gagnait en pondération comme en profondeur. L'aube le découvrit blême et hagard — mais apaisé.

Il se rendit à l'O. R. C. I. où il déclara qu'il était tombé malade immédiatement après son arrivée sur la planète, ce qui l'avait empêché de se présenter le jour même. Il prétendit également que sa famille réclamait son retour d'urgence. On lui témoigna de la sympathie, on formula des regrets de le perdre déjà et l'on retint pour lui une couchette à bord du prochain astronef en partance pour la Terre.

Quelques cicatrices, toutefois, marquaient encore son psychisme. Il ne pouvait souffrir ni le son d'une harpe ni la vue d'une femme habillée de pourpre. Ces phobies, encore eût-il pu les endurer. Mais les cauchemars, c'en était trop.

De retour sur Terre, il alla consulter un psychanalyste. Il lui décrivit sincèrement et le mieux possible sa « vision », tout hallucinatoire qu'elle eût été. Pour le praticien, le cas était limpide. Dans l'ensemble, ces troubles n'avaient été qu'une manifestation délirante de l'instinct sexuel, sous l'influence d'une drogue, et l'image de la prêtresse était un phantasme maternel. L'ŒIL qui l'avait alors regardé et le fixait encore sans ciller jamais, dans ses rêves périodiques, symbolisait l'organe féminin de la copulation ; et le sentiment d'horreur qu'il avait suscité en Selden trouvait racines dans le complexe de culpabilité dont il souffrait, de par une prédisposition latente à l'homosexualité. Ce diagnostic procura à Selden un immense réconfort.

Le médecin lui assura que, la cause de l'ébranlement neuropsychique étant mise sainement en lumière, les effets secondaires du mal tendraient à disparaître. Et il en eût probablement été ainsi... sans *le message.*

Celui-ci lui parvint exactement six mois martiens après l'invitation piégée à laquelle il avait eu le malheur de se rendre. Son laconisme était lourd de sens : « *Lella vous attend pour la pleine lune de Denderon.* » Non signé, il n'en était pas moins revêtu d'un sceau reproduisant en miniature l'ŒIL monstrueux.

Traduit par Jean Laustenne.
Titre original : Purple Priestess of the Mad Moon.

EDMOND HAMILTON

Dans l'abîme du passé

Quand on est du métier, que nous présentions le mois dernier, était une nouvelle en marge de la production courante d'Edmond Hamilton. Le récit que voici, par contre, est davantage dans sa ligne habituelle : une belle idée de science-fiction, un déroulement mouvementé, une construction habile, le tout superbement écrit. C'est le moment ou jamais de paraphraser le titre de cette précédente nouvelle : « quand on est du métier... »

IL me sembla qu'une voix claire m'avait interpellé dans mon sommeil, qu'elle m'avait imploré plusieurs fois, avec un accent de désespoir :

— « *Val ! Essaie de te souvenir ! Val ! Il faut que tu te souviennes !* »

L'insistance dramatique de cette voix m'impressionnait. Je me serais mis les poings sur les oreilles pour ne plus l'entendre. Je refusais de me souvenir.

« *Val ! N'oublie pas, Val !* »

Me souvenir de quoi ? Non, je devais chasser cette obsession. Tais-toi, voix inconnue. Va-t-en ! Laisse-moi dormir, bon sang ! Sors d'ici ou bien je...

Je m'éveillai tout à fait.

Pendant un moment, je demeurai étendu, immobile — bouleversé et incertain. Puis la présence du rêve s'atténua, la voix s'affaiblit : je pus regarder, reconnaître les détails familiers de la petite chambre où j'avais dormi.

Mes vêtements épars sur le plancher, l'averse poussée par le vent contre les vitres, une luminosité grise, malade, posée sur toute chose. Mary n'était plus là : à quoi bon vivre ?

La pendule m'apprit que je n'avais plus que quarante minutes pour me lever, m'habiller et me rendre à mon poste, à la petite centrale électrique. Je rassemblai mes vêtements, m'efforçant de distraire mon regard de la petite photo de Mary qui était sur mon bureau — mais sans aucun résultat. Ma chambre était hantée par elle : elle y avait laissé sa douceur, elle y avait laissé le bonheur. De quelque côté que je me tourne, je la revoyais, mince, blonde, me souriant affectueusement — je la revoyais vivante.

Je passai à la cuisine. Je me fis deux œufs brouillés en écoutant les paquets de pluie rebondir sur le toit et les rafales de vent jeter les vagues contre la côte. Personne ne pourrait gagner le continent aujourd'hui, pensais-je ; peut-être même serions-nous isolés toute une semaine. Mais l'hiver, dans une petite ville insulaire au large de la Nouvelle-Angleterre, c'est la règle.

Mon rêve étrange continuait à me tracasser. La voix évanescente tentant de me faire souvenir de quelque chose — quelque chose d'important sans doute... Mais je m'obstinais à refuser ce souvenir.

Je mis le contact de la radio pour avoir le premier bulletin d'informations. Je bus mon café. La voix guillerette du speaker n'annonça rien qui soit de nature à vous remonter le moral : communiqués concernant la guerre de Corée, dernières nouvelles relatives à la fabrication de la bombe à hydrogène, récentes émeutes en Europe, tueries en Afrique... Je finis par lui couper le sifflet.

Le progrès, c'est toujours la source de nouveaux ennuis pour l'individu, songeai-je : ne pourraient-ils pas plutôt se pencher sur les maladies qui demeurent incurables... Puis je me repris pour reconnaître que j'avais sans doute l'esprit faussé : de nombreux savants consacraient toutes leurs forces à de nobles tâches, et en particulier à éliminer le mystère entourant ces maladies. Un jour ou l'autre, ils ne manqueraient pas de trouver le remède... Mais bien entendu, leur réussite ne ressusciterait pas Mary...

La pluie me frappa au visage comme une rafale de balles de petit calibre quand je sortis sur le seuil. Après avoir fermé ma porte à double tour, je suivis le caillebotis recouvrant l'allée principale de mon jardin. Mon cottage était l'un des derniers construits : il était situé à la lisière de la ville — au-delà, il n'y avait plus que les dunes de sable. Ces dunes s'étendaient sur des kilomètres, mais, par ce temps bouché, on ne voyait rien. Tournant le dos aux dunes et au cottage, je pris la direction de l'agglomération.

La mer était grise et mauvaise. Le ciel était bas. Dans la petite ville, les maisons blanches semblaient inhabitées, les rues étaient désertes. Je croisai le jeune Dr Haring : il me fixa au travers de ses lunettes barbouillées de pluie. « Une vraie tempête, Val ! Ça va durer toute la semaine, j'en ai l'impression. »

— « Eh bien, tant pis. Je n'ai pas l'intention de sortir d'ici. »

— « Le vieux Bartlett va plus mal. Il faut que j'y aille. »

Quand j'atteignis la petite centrale électrique alimentant en courant toute l'île de Botts, je trouvai Joe Klimmer, qui assurait la permanence de nuit, sur le point de s'endormir.

— « C'est le pire temps que nous ayons eu de tout l'hiver, » déclara-t-il en bâillant. Sans autre commentaire, il tourna les talons.

J'allai jeter un coup d'œil au diesel, à la dynamo. J'allumai une cigarette. Et je me remis à écouter souffler le vent et battre la pluie...

— « *Val ! N'oublie pas !* »

J'aurais voulu chasser cette voix de mon oreille, ce rêve de mon esprit. Si la voix avait été celle de Mary, j'aurais compris... Mais ce n'était pas sa voix. La voix de Mary était douce, un peu enrouée : celle-là ne lui ressemblait pas.

Je me levai à nouveau, pris du besoin de vérifier à nouveau que tout fonctionnait correctement dans la station. Oui, tout marchait : je n'avais aucun souci à me faire. Je réussis à m'occuper tout le long du jour, en m'attachant à toutes sortes de travaux qui n'étaient pas indispensables.

En fin de soirée, j'eus l'impression que la pluie s'atténuait un peu : je sortis sur le seuil du petit bâtiment de brique. Je m'étais trompé : il pleuvait et ventait aussi violemment que jamais.

Ce fut alors que je vis l'engin.

Il était d'ailleurs à peine visible dans la masse de nuées qui dérivait, circulant assez loin au large des côtes. Son aspect était celui d'un poisson d'argent, volant bas et très vite. Il ne comportait pas d'ailes, mais il avait la forme d'une goutte d'eau.

Une nuée plus grosse, plus épaisse l'enveloppa et il disparut à mes yeux.

Je restai longtemps sur place, à scruter sans avoir la chance de le revoir.

Etait-ce un avion ? Cette forme allongée n'avait rien de commun avec celle des appareils existants. Mais si ce n'était pas un avion, qu'est-ce que c'était ?

Je continuai à surveiller l'horizon, sans résultat. La nuit finit par tomber : Vernon, le second homme de quart, vint me relever.

En traversant la ville, sur mon chemin de retour, j'en étais encore à me demander ce que j'avais vu. Je voulais résoudre ce mystère — et j'imaginais sans plaisir une soirée solitaire dans mon cottage isolé. Je fis donc un détour pour passer chez Bodie Wilkes, qui était à la fois le maire de la commune et un ami.

Il était en train de baisser le rideau de son magasin de quincaillerie. Les rafales de vent plaquaient son trenchcoat sur ses jambes. Il me demanda :

— « Tout va bien à la centrale, Val? »

— « Tout va bien à la centrale. Ce n'est pas pour cela que je viens vous voir... Je me demande si un avion n'a pas été pris dans la tempête. J'ai cru en apercevoir un... mais il serait d'un modèle tout à fait différent de ce qu'on voit d'habitude. »

Il fit un brusque demi-tour pour me faire face. Je connaissais Bodie Wilkes depuis l'enfance — et ce jour-là, il y eut quelque chose dans sa grande figure rougeaude, bien en chair, qui m'étonna : ses yeux. D'un seul coup, ils me parurent énormes, brillants comme des lunes.

— « Un avion ? Mais quelle sorte d'avion ? »

Je lui décrivis l'appareil : Wilkes était suspendu à mes lèvres. Mais soudain, comme s'il changeait d'avis, il se mit à secouer la tête.

— « Ça ne me dit absolument rien. Je n'ai jamais entendu parler d'un engin semblable... A moins qu'il ne s'agisse d'un modèle expérimental... De quel côté se dirigeait-il ? »

— « Vers le nord-est, me semble-t-il. »

Il continuait à secouer la tête, tandis que le vent projetait comme des flèches les gouttes de pluie qui cinglaient la porte derrière lui.

— « De toute façon, s'il y a quelqu'un en perdition dans les parages, nous ne pouvons rien faire par le temps qu'il fait. Je ne peux pas mettre à l'eau un canot dans cette tempête. Je vais alerter par radio les gardes-côte sur le continent. »

Il me parut avoir surmonté son émotion première. Il boutonna tranquillement son trenchcoat. Je le quittai et poursuivis mon chemin à travers la petite ville. Mais une rafale de pluie me fit tourner la tête et je m'aperçus que Bodie Wilkes était resté piqué devant sa boutique et me suivait des yeux.

Je me demandai pourquoi mon histoire l'avait bouleversé à ce point. Qu'est-ce que j'avais bien pu découvrir ? Cet objet en forme de goutte d'eau, volant à grande vitesse, n'était pas un avion — ni un avion expérimental ni un avion en service. Mais alors, quoi ? J'étais encore plongé dans mes réflexions quand j'atteignis mon cottage.

C'était le moment le plus pénible de la journée : ce retour chez moi dans l'obscurité de la nuit. Je retrouvais ma petite maison vide, toutes fenêtres éteintes... Je fis tourner la clé dans la serrure, j'entrai, je fermai la porte derrière moi, je tendis la main vers l'interrupteur électrique. Mon geste s'arrêta. Il y avait quelqu'un là, dans le noir. J'avais entendu le sifflement que fait un coussin à ressort, quand on quitte un siège. Je pressai le commutateur : et j'eus ma seconde grande surprise de la journée.

Dans mon salon, il y avait un jeune homme et une jeune fille. Ils étaient vêtus d'une façon fort originale — une sorte de tunique d'une seule pièce qui les recouvrait tout entiers, une tunique qui n'était pas d'un tissu ordinaire mais d'une matière brillante et chatoyante semblant faite de clair de lune.

L'homme avait un regard lourd, méfiant, qu'il fixait sur moi. Sourcils sombres, nez aquilin. Sa main sortit de sa poche, tenant un objet qui ressemblait à un petit prisme de métal.

La fille lui dit précipitamment : « Non, Jere ! Laisse ça ! »

L'homme répondit, sans me quitter des yeux : « Regarde-le. Il ne sait pas qui nous sommes. Nous ne devons prendre aucun risque. »

La fille fit un pas vers moi. Elle n'était pas aussi jolie que Mary

mais elle était belle et très brune ; ses yeux sombres brillaient. Elle me regardait avec une sorte d'excitation et même d'inquiétude. Elle se décida : « Val, ne me reconnais-tu pas ? C'est moi, Laryl. »

Je la regardais. Je regardais l'homme. Je regardais leurs vêtements étranges et l'objet que l'homme tenait à la main.

— « Je ne vous ai jamais vus, » dis-je.

L'eau de pluie dégouttait de mon imperméable, faisant de petites mares autour de moi sur le tapis du salon. Je repris :

« Qui êtes-vous tous les deux ? Comment êtes-vous entrés chez moi ? »

La fille qui s'était nommée Laryl parut peinée. Elle dit : « Après ce que nous avons été l'un pour l'autre... Comment ne te souviens-tu pas ? »

— « Ecoutez... » répliquai-je. « Que tentez-vous d'insinuer ? Je ne vous connais pas. Je n'ai jamais aimé qu'une femme : Mary... »

Rapide comme l'éclair, sa main me souffleta. Des larmes de fureur noyaient ses yeux noirs. « Au diable cette Mary, » cria-t-elle. « Tu... »

— « Patience, Laryl... » intervint l'homme nommé Jere en lui saisissant le bras. « Ne lui révèle rien... Pas maintenant... Pas de cette façon... Je t'ai prévenue. Soyons prudents. »

— « Révéler quoi ? » demandai-je.

C'était ahurissant. J'étais là debout au milieu de mon salon avec mon imperméable qui dégouttait en face de ces deux inconnus, vêtus d'une façon dont je n'avais jamais eu aucune idée, qui s'ingéniaient à me faire croire que je les avais déjà rencontrés. Il émanait d'eux une impression tellement étrange, tellement « différente » que j'eus soudain un frisson et un sentiment d'effroi.

« Qui que vous soyez, sortez d'ici ! » ordonnai-je. « Je ne sais ce que vous faites là ni comment vous avez pénétré chez moi, mais... »

Je fus interrompu par des coups portés contre la porte d'entrée. Une voix m'appela de l'extérieur : c'était la voix de Bodie Wilkes.

— « Val ! Val Adams ! »

L'homme nommé Jere agit promptement et sans bruit. Il écarta d'un geste la jeune fille et tourna vers moi le prisme qu'il tenait à la main. Son regard était tendu ; il avait pris un air méchant.

— « Je vous interdis de déverrouiller cette porte ! » m'ordonna-t-il à voix basse. « Et je vous prie de parler moins fort. »

Laryl, la jeune fille, murmura : « C'est Carvallo qui est dehors. »

— « Je le sais bien, » fit Jere. « Il se doute de quelque chose. »

— « Vous êtes cinglés ! » le coupai-je, en parlant plus fort que je n'aurais dû. « C'est Bodie Wilkes, le maire de la commune : je le connais depuis l'enfance. »

Bodie continuait à frapper contre la porte et à appeler.

— » Qui est avec vous, Val ? Je vous entends discuter ! Ouvrez-moi ! »

Jere fixa la jeune fille d'un regard soucieux, tendu et chuchota :

— « Nous n'avons pas le temps d'agir par la douceur, Laryl... »

— « Mais, Jere, nous ne pouvons quand même pas... » répliqua-t-elle avec un geste de protestation.

J'en avais assez d'eux, de leur langage mystérieux, de leurs discours incompréhensibles. L'étrangeté de leur comportement m'inquiétait de plus en plus ; et brusquement je me souvins de l'engin bizarre en forme de goutte d'eau que j'avais entr'aperçu dans la tempête.

— « Vous m'embêtez ! Je fais entrer Bodie ! » criai-je en me précipitant vers la porte.

Il y eut un petit bourdonnement et un petit éclatement se produisit, sans que j'en souffre, dans ma tête. Je sentis une sorte d'engourdissement. Je voulus faire demi-tour, trébuchai — et je vis que Jere tenait le prisme tourné vers moi.

Je ne tombai pas parce que Laryl bondit et me soutint. Je n'avais pas perdu conscience non plus. C'était comme si toute sensation physique était abolie : je ne pouvais plus faire fonctionner mes bras ni mes jambes. Et mes idées étaient passablement brouillées.

Les coups de poing de Bodie Wilkes cessèrent à ce moment et j'entendis ses pas s'éloigner.

Le bras de Laryl me tenait par la taille. Cette fille était curieusement forte. Elle me regardait : son visage sombre me sembla empreint d'une émotion très vive.

— « Aie confiance en nous, Val, » me dit-elle presque tendrement. « Pour l'instant, nous ne pouvons pas t'expliquer... »

Avoir confiance en eux ? Je me répétais confusément que ce serait plutôt comique. Deux individus venus de nulle part, vêtus comme personne, discutant de choses insensées, pourvus d'une arme incroyable... et me demandant de leur faire confiance !

Jere avait été mettre son oreille contre la porte. « Carvallo est parti, » annonça-t-il. « Mais il est allé en chercher d'autres. Cette île est un piège : il faut filer en vitesse. »

Il revint vers nous et me prit aussi par la taille, Laryl continuant à me soutenir de l'autre côté.

— « Sortons par l'arrière, » ordonna-t-il. « Et rejoignons directement l'appareil. »

Je me traînai entre eux deux, incapable de tout mouvement, ayant l'impression d'être en bois ou plus exactement d'être un mannequin bourré de sciure. Quels qu'aient été les effets de ce prisme sur moi, ces effets se prolongeaient, malheureusement.

Jere et Laryl me firent ainsi traverser la maison, mes pieds traînant sur le sol. Si j'avais été capable de me jeter sur eux, je

n'aurais pas hésité, car dans ma demi-conscience j'étais plus épouvanté que jamais.

L'île de Botts était un endroit tranquille, où j'avais vécu depuis ma naissance — sauf pendant les années de guerre — d'abord avec mes parents puis, après leur mort, avec Mary pendant douze mois. Et maintenant, sans préavis, cette aventure...

Ils me firent traverser la cuisine en me tirant et me portant, puis m'entraînèrent par la porte de service. Le vent et la pluie nous frappèrent comme une gifle et, dans l'obscurité, j'entendis les vagues s'écrouler sur la plage. La succession de petites maisons blanches construites le long d'East Road (mon cottage étant le dernier), dont les fenêtres étaient éclairées, traçait une lueur presque rectiligne qui se perdait dans la nuit.

Tout en me soutenant, Laryl murmura à mon oreille :

— « Val, nous faisons cela pour ton bien... Tu nous en remercieras bientôt. »

Ils m'entraînèrent à travers le jardin qui s'étendait derrière chez moi, puis se dirigèrent vers l'intérieur de l'île, tournant le dos à la côte. Je me demandais vaguement où ils allaient me conduire. L'intérieur de l'île n'était fait que de dunes, rien d'autre.

Ils me tirèrent sur une petite hauteur et s'arrêtèrent. Ils me firent faire demi-tour pour que je voie en même temps qu'eux ce qui se passait derrière nous.

Des lumières s'agitaient autour de ma petite maison, des projecteurs mobiles qui traçaient de longs rayons dans l'obscurité de la nuit agitée. Je comptai quatre de ces projecteurs.

— « Carvallo n'a pas perdu de temps, » grogna Jere sur un ton furieux.

Si c'était réellement Bodie Wilkes, je ne comprenais pas pourquoi il était revenu avec des renforts pour la simple raison que je ne l'avais pas laissé pénétrer chez moi. Et encore une fois, pourquoi s'obstinaient-ils à l'appeler Carvallo ?

Les quatre lumières s'écartèrent, puis se regroupèrent en une seule ligne que nous vîmes avancer dans notre direction.

Jere donna un ordre : Laryl et lui me firent plonger avec eux, de sorte que nous disparûmes dans l'herbe mouillée derrière la ligne de crête.

Je me dis que c'était le moment d'appeler : je tentai de pousser un hurlement, mais mes muscles à demi paralysés refusèrent d'obéir à temps et Jere fut assez rapide pour m'appliquer durement la main sur la bouche.

Laryl murmura : « Il ne faut pas qu'ils nous rejoignent, Val ! Tu ne vas pas tarder à comprendre ! » Puis elle ajouta, et je sentis ses lèvres tièdes contre mon oreille : « Je vais te confier quelque chose : c'est moi que tu aimais — ce n'était pas Mary. »

Les hommes montaient rapidement vers nous, courant la plupart

du temps, balançant leurs projecteurs de droite et de gauche. Les rayons extrêmes me permettaient d'apercevoir leurs cirés et d'identifier leurs visages. Je reconnus Bodie Wilkes, puis le Dr Haring. Les deux autres étaient Johnny Gilson, qui était loueur de bateaux pendant l'été, et Joe Vare, gérant du drugstore.

Je les connaissais depuis toujours : jamais je n'avais vu leur visage aussi tendu et crispé que ce jour-là dans la lueur fugitive des torches, alors qu'ils fonçaient vers nous.

— « ...ont pu atterrir sur la plage est ou nord... ou encore à l'intérieur... » expliquait la voix de Bodie. « Nous ferions mieux de nous séparer. »

Je vis le Dr Haring repartir en courant en direction de la route et, un moment plus tard, je remarquai sa voiture qui filait vers la ville. Les trois autres continuaient d'avancer en suivant des pistes divergentes. La main de Jere appliqua encore plus énergiquement ma tête dans les herbes, tandis que Laryl et lui s'aplatissaient complètement contre le sol.

Je commençais à me sentir un peu moins engourdi, un peu moins ahuri : mais je n'étais pas encore en état de bouger un membre. Je ne pouvais donc songer à me battre. Au bout d'un moment, j'entendis Jere dire :

— « Nous ne pouvons le traîner jusqu'à l'appareil : d'ailleurs un de ces Gardiens risque de nous repérer en cours de route. Je vais donc chercher l'engin : je l'amène jusqu'ici et nous n'aurons qu'un bond à faire. »

En redressant légèrement la tête, je vis Jere remettre à Laryl le petit prisme : puis il disparut dans la tempête, se dirigeant toujours vers l'intérieur de l'île.

Trois faisceaux lumineux continuaient à patrouiller à quelque distance de nous, de part et d'autre de la route côtière qui s'allongeait rectiligne entre le rivage et les dunes. A vrai dire, ils s'éloignaient de nous : mais j'étais certain qu'un cri serait encore perceptible par mes amis.

— « Non, Val : ne fais rien, je t'en prie, » fit doucement Laryl. Le prisme brillait faiblement dans sa main. « Ne m'oblige pas à intervenir. »

Je fixai la pâle lueur de son visage dans la nuit, et brusquement je compris ce qui m'arrivait. J'abandonnais.

Comme n'importe qui, j'avais connu des périodes difficiles : mes parents tués dans un accident d'automobile stupide — les longues et grises années de guerre — et, après l'année vécue avec Mary, sa maladie et sa fin impitoyable. Bien sûr, tout le monde a ses ennuis, tôt ou tard. Moi, j'avais commencé de bonne heure. Maintenant, je n'en pouvais plus : je renonçais à la lutte.

J'étais assis dans cette herbe froide et humide, au milieu de la nuit, sous la pluie qui n'avait pas cessé — à côté de cette jeune

fille impensable qui me tenait en respect avec une arme impossible : et je regardais s'éloigner les torches qui étaient tenues (m'avait-il semblé, mais je ne savais plus que croire) par Bodie, Vare et Johnny. C'était tellement ridicule que je mis mis à rire — ou, tout au moins, j'en eus l'envie.

« Val, » dit encore Laryl doucement, « j'imagine ton tourment. Je sais que tout cela doit te paraître inquiétant et bizarre. Mais d'ici très peu de temps, tout sera en ordre... »

Je fis effort pour parler. Ma langue était épaisse dans ma bouche :

— « Maintenant, ça va. Je vais très bien. Sauf que je continue à vous voir et à vous entendre, tout en sachant que vous n'existez pas. »

Elle répliqua avec une passion subite : « Tu le penses ? Vraiment ? Tu te trompes ! C'est ta Mary qui n'a jamais existé. »

Je ris à nouveau : elle en fut blessée car elle s'approcha et reprit avec violence : « Ce que je te dis est la vérité même. Si tu pouvais te souvenir, tu reconnaîtrais que j'ai raison. Essaie de te souvenir, Val... Souviens-toi de l'Opération Liberté. »

L'Opération Liberté.

Ce terme ne me disait rien du tout. C'était pour moi sans la moindre signification. Et pourtant, au moment même où elle prononça ces deux mots, il se passa quelque chose.

Il me sembla un instant que le monde entier, que l'univers s'effondrait autour de moi. C'était comme si j'avais été catapulté hors de l'attraction terrestre et tombais dans les espaces interplanétaires sans limites, tandis que des voix hurlaient et s'entrecroisaient dans ma tête... Je fis un effort terrible pour m'accrocher au réel, pour me retenir au monde que je connaissais — et cet effort fut couronné de succès.

Réagissant nerveusement à la suite de cette épreuve surhumaine, je me mis à me débattre, à jouer des pieds et des mains dans tous les sens. J'atteignis Laryl qui bascula en arrière et je vis le prisme métallique lui échapper. Encore étourdi de mon étrange voyage dans l'irréel, je rassemblai toutes mes forces et parvins à me mettre debout, titubant comme un ivrogne, en poussant un cri énorme dans la nuit mouvante.

— « Bodie ! Bodie Wilkes ! Je suis là ! Là ! »

Je vis la plus proche des trois torches s'arrêter et remonter dans notre direction. Alors il y eut dans mon dos une bourrasque, un sifflement ; je fus jeté à terre et me rendis compte qu'une énorme masse sombre s'était abattue du ciel noir. L'objet heurta le sol : une porte s'ouvrit, allumant une petite lampe intérieure — suffisante pour que je me rende compte qu'il s'agissait bien de l'engin métallique en forme de goutte aperçu au-dessus de l'Océan quelques heures plus tôt. Dans le contre-jour de la porte, je reconnus la

silhouette de Jere qui sauta à terre et se dirigea vers moi, en courbant ses larges épaules.

Laryl s'était relevée. Elle appela Jere à l'aide, en se précipitant vers l'endroit où le prisme avait dû tomber. Je bondis pour le saisir avant elle, mais Jere passa entre nous et, d'un coup de poing, m'envoya rouler quelques mètres plus loin.

Il cria : « Laryl ! ». Comme je m'efforçais de me redresser, je vis Bodie Wilkes apparaître sur la crête, tenant sa torche d'une main. Et dans l'autre main, il avait, lui aussi, un prisme !

Il le brandit : il ne me visait pas, il visait Jere. Mais il y eut près de moi un bourdonnement — comme celui du serpent à sonnettes — et la silhouette de Bodie, gonflée par son ciré, vacilla avant de disparaître.

— « Tu l'as eu, Laryl ! » cria Jere. « Sortons d'ici ! Vite ! Les autres arrivent ! »

Il sauta sur moi. J'essayai d'agiter mes bras de plomb — il s'en soucia peu et me frappa sous le menton. J'eus vaguement conscience qu'avec l'aide de Laryl, il me traînait à l'intérieur de son appareil ; il y eut encore un sifflement rauque, puis j'eus l'impression d'être étendu sur le plancher d'une cabine d'ascenseur qui s'élevait à toute vitesse.

Au bout de quelque temps, je me retournai et, avec peine, je réussis à m'asseoir. J'étais à l'intérieur d'une banale carlingue métallique. Jere était installé à l'avant, tenant dans les mains un curieux levier en forme de T, et regardant sa route à travers un « pare-brise » fortement incurvé. Laryl était à côté de lui, mais elle me surveillait et tenait le prisme métallique prêt à fonctionner. Un sentiment de commisération demeurait sur son visage tandis qu'elle me regardait.

— « Ils vont alerter le continent, » déclara Jere, « mais nous allons faire le détour. » Il n'avait même pas tourné la tête.

Le sifflement de l'engin devint plus aigu.

Je fixai Laryl et lui dis : « Vous avez tué Bodie Wilkes. »

— « Non, Val, » répondit-elle tranquillement. « Il est seulement commotionné. D'ailleurs, cet homme n'est pas Bodie Wilkes, maire de la ville de Botts. Rien n'est en réalité ce que tu crois. »

Jere intervint, sans tourner la tête : « Ne lui explique pas, Laryl. Tu sais que ce serait imprudent. »

— « Mais puisqu'il va *voir* dans quelques instants ! » répliqua-t-elle. « Le choc risque d'être plus pénible si on ne lui dit rien... Je vais lui expliquer dès maintenant. »

Puis, se tournant vers moi : « Regarde par ce hublot, Val ! »

Je tournai la tête et m'efforçai de voir ce qui se passait au-dessous de nous. A la verticale, je vis sur la mer un essaim de lumières. Nous volions à une telle vitesse que je ne pus avoir cette vision que pendant un instant : mais j'entrevis un groupe-

ment d'énormes péniches qui semblaient amarrées là et comportaient d'énormes tuyaux pointés vers le ciel.

— « C'est une unité de contrôle météorologique, » me dit Laryl. « Elle a été mouillée là dans le seul but de créer la tempête qui a isolé l'île de Botts. »

Les lumières et les tuyaux que je n'avais fait qu'apercevoir étaient déjà loin.

— « En quelle année penses-tu vivre, Val ? » me demanda-t-elle.

Je la fixai. « Nous sommes en 1951 ! »

Elle secoua la tête et son visage sombre, ses yeux noirs, m'avouèrent leur pitié encore plus franchement qu'auparavant. Une certaine inquiétude n'était pas absente de son expression.

— « Non, Val : tu te trompes. Nous sommes en 2188... Plus de deux cents ans après l'époque que tu crois vivre. »

Pour moi, cela ne signifiait rien : mais encore une fois, j'eus cette sensation inhumaine que les choses s'effondraient autour de moi, que tout l'univers n'avait été qu'une toile de fond maintenant déchirée en lambeaux, et que j'étais éjecté de ce décor et précipité dans l'abîme.

Une sorte de fièvre animait désormais Laryl. « Ce que je te dis est vrai, Val. Le monde où tu croyais vivre jusqu'à cet instant est un monde révolu depuis longtemps. Les choses ont beaucoup changé depuis. Nous avons supprimé la guerre et les nationalismes. Nous avons envahi les planètes. Les vieux gouvernements de type parlementaire ont disparu : ils ont été remplacés par les Bureaux Directoriaux Conjugués, qui gouvernent le monde selon des Plans soigneusement étudiés. Lorsqu'une personne intelligente met les autorités au défi, elle n'est pas punie comme aux temps barbares d'autrefois par une peine de prison : on lui inflige une *leçon de choses.* »

Je ne pouvais que la fixer avec étonnement. Je demandai bêtement :

— « Une leçon de choses ? C'est-à-dire ? »

— « Ils appellent cela une Correction, » expliqua-t-elle avec un peu d'amertume. « Le coupable est condamné à vivre quelque temps dans un siècle anarchique et anachronique — le XXe siècle. Il suffit d'ailleurs de lui *faire croire* qu'il vit en 1951. »

— « Non, ce n'est pas possible, » dis-je. Je n'ajoutais aucune foi à ce qu'elle me disait mais je sentais que chacun des mots qu'elle prononçait pulvérisait mon univers en plus petits fragments. Et je tentais de résister : « Oh ! non ! »

— « C'est pourtant vrai, Val ! C'est tellement simple pour la science psychologique de notre époque. On engourdit les véritables souvenirs de votre vie véritable. Puis, à partir d'enregistrements encéphalographiques préparés à l'avance, on vous insère dans l'esprit une série complète de souvenirs postiches. Ainsi vous vous réveillez un beau jour dans l'Ile de la Correction, en compagnie d'un cer-

tain nombre d'autres condamnés. Vous croyez vous souvenir très normalement d'eux — et c'est encore faux. Ils s'imaginent se souvenir parfaitement de vous — et c'est encore faux. Et vous êtes isolés du monde actuel par des tempêtes. Vous pensez vivre en 1951 ; vous avez de fausses nouvelles par radio ; vous recevez de faux journaux. Vous souffrez de tous les cas de conscience que les humains subissaient en ces jours anciens, vous éprouvez tous les griefs qu'ils avaient contre la guerre, contre la maladie, contre les erreurs des gouvernements. Les Gardiens tels que Carvallo veillent à ce que l'illusion soit entretenue et vous ne les soupçonnez en aucune façon, car vous avez aussi à leur égard de faux souvenirs. »

— « Mais, » l'interrompis-je sottement, « indépendamment de Carvallo, il y avait le Dr Haring, Johnny Gilson, Joël Vare... »

— « Ce sont les assistants de Carvallo, » précisa-t-elle. « Il ne pouvait en être autrement... Carvallo ne peut dire la vérité aux prisonniers de l'île — il ne peut rien dire jusqu'à ce que la peine soit entièrement purgée. A ce moment seulement, on rend aux condamnés leurs souvenirs authentiques. A ce moment, vous êtes censé guéri de vos intentions subversives, grâce à l'épreuve redoutable d'avoir été contraint de « vivre » en 1951. »

J'objectai à voix basse : « Ne me dites pas que rien n'a existé de ma vie, que Mary n'a pas existé... C'est un mensonge. C'est un odieux mensonge. »

— « Val, essaie de te souvenir ! » supplia-t-elle. « Tu étais l'un des membres de notre groupe — un groupe de jeunes savants qui haïssaient la manière dont le travail nous était arbitrairement distribué. Tu nous as aidés à créer un mouvement clandestin de résistance. Notre complot avait été baptisé Opération Liberté. Tu fus un de ceux qui furent appréhendés : tu fus envoyé à l'Ile de la Correction. »

Elle ajouta : « Avant que tu y sois envoyé, j'ai pu t'approcher et j'ai essayé de t'inculquer le souvenir de ta vie réelle — afin de créer en toi un bloquage mental !.. »

Je songeai que c'était sa voix que j'avais entendue dans mon rêve. Laryl poursuivait : « Quand cette tentative eut échoué, je suis partie accompagnée de mon frère Jere pour venir te délivrer. »

Jere ajouta d'une voix plate, triste : « Et, à nouveau, nous échouons. Regarde autour de nous. »

Je regardai moi aussi, sans comprendre. Et je vis quatre autres engins semblables au nôtre, en forme de goutte d'eau, au fuselage étincelant, qui nous encadraient et paraissaient même se rabattre sur nous.

Une voix métallique se fit entendre, en provenance d'un des panneaux de notre carlingue : « Ordre d'arrestation. Suivez-nous. »

Jere répondit d'un ton las : « Je suis. »

Mon regard se porta vers l'avant : des lumières apparaissaient.

Je reconnus la côte du continent. Pas de trace de tempête. La visibilité était excellente.

Ce n'était pas le rivage sombre de la Nouvelle-Angleterre, avec ses exploitations agricoles parsemées et ses petites villes éloignées les unes des autres, que j'avais connue pendant ce qui m'avait semblé trente années de ma vie. Ce que je voyais n'avait aucun rapport avec ce que j'avais cru voir auparavant.

Vers le nord et le sud, aussi loin que se portait la vue, s'alignaient de grands pylônes lumineux, disposés symétriquement, ainsi que les tours brillantes de lumières d'une ville qui semblait n'avoir pas de limites. Le ciel était sillonné d'aéronefs en forme de goutte d'eau, semblables au nôtre et aux quatre engins qui formaient notre escorte. Dans les rues de la ville, il y avait aussi des lumières et des véhicules qui glissaient à grande vitesse.

— « Rien de tout cela n'est vrai, » disais-je. « Je ne me souviens de rien du tout. Mais non, je ne peux... »

Tombant, plongeant dans l'irréalité, avec toute la trame d'un monde fendue en deux, mon esprit en déroute tâtonnait à la recherche d'un point fixe où s'accrocher...

Laryl me surveillait, des larmes coulant sur ses joues. D'une voix angoissée, elle avoua : « Jere, tu avais raison. Il ne supporte pas la transition... Pardon, Val... »

Dans sa main, le prisme bourdonna bruyamment : je m'évanouis dans une reposante obscurité.

Quand je m'éveillai, je vis que je me trouvais dans les locaux des Laboratoires Psycho-Mécaniques. J'avais retrouvé ma personnalité. Les experts avaient réactivé les souvenirs qu'ils avaient précédemment abolis au sein de ma mémoire : je reprenais le cours de ma vie, de la vie réelle de Val Adams en l'an de grâce 2188.

Enfance, adolescence, école, université, parents, amis — tout me revenait d'un seul coup. L'Opération Liberté était aussi là, toute proche, ainsi que notre état d'esprit de jeunes savants protestataires, et la petite révolte que nous méditions contre les autorités. Je gardais en même temps les souvenirs de l'existence de Val Adams en 1951, mais je savais que ces souvenirs étaient artificiels et ne correspondaient à aucune réalité.

On me conduisit à une autre salle, où l'on me fit asseoir devant le bureau d'un homme sec, entre deux âges. Ce personnage, qui me parut surmené, incarnait — pour un délit mineur comme le mien — la toute-puissance des autorités.

— « Votre cas est particulier, » commença-t-il à m'exposer sur un ton fatigué. « Aucune interruption intempestive d'un Châtiment n'a jamais été relatée dans nos annales judiciaires — ce qui rend votre affaire difficile à juger... Pour des raisons d'ordre psycholo-

gique, je ne peux vous envoyer à nouveau sur l'Ile de la Correction. Je ne peux non plus y envoyer vos complices, maintenant qu'ils connaissent l'existence de l'île et qu'ils y ont rencontré les Gardiens. »

Il posa les documents qu'il avait consultés tout en parlant et me jaugea du regard. Puis il reprit sur ce ton objectif, mais pourtant très pénétré, qui était caractéristique du haut-fonctionnarisme :

— « Le bref séjour que vous avez accompli sur l'Ile de la Correction aurait-il fait évoluer vos conceptions, Adams ? »

— « A certains égards, sans doute, » répondis-je. « Mais pas dans le sens que vous supposez... Je continue à protester contre la programmation trop stricte des travaux scientifiques par l'Autorité Gouvernementale. La recherche scientifique doit être libre. »

Il secoua la tête. « Libre... c'est un joli mot. L'animal qui erre dans la forêt est libre. Mais il y a très longtemps que l'homme est sorti de la forêt. Et depuis cet âge révolu, tout progrès accompli par l'humanité correspond à un renoncement progressif à la liberté — renoncement qui a néanmoins servi le mieux-être de tous. »

Il marqua un temps puis reprit : « Vous avez vécu pendant quelques temps dans ce XXe siècle qui ne connaissait pas encore les Bureaux Directoriaux Conjugués — ce XXe siècle au cours duquel les nations furent libres de se massacrer les unes les autres, les savants incités à fabriquer des armes de guerre au lieu de lutter contre les véritables ennemis de l'homme : la guerre, la maladie, l'abrutissement... Vous avez été le citoyen de ce monde en désordre... vous en avez fait l'expérience... »

Je songeai à ce Val Adams qui n'avait pas réellement existé, à ses peines de cœur. Je secouai la tête et dis :

— « Ils ont mené des existences pénibles, c'est certain. Pourtant, c'est à partir de leurs souffrances qu'ils ont bâti le monde où nous vivons... Je me demande réellement ce que nous sommes en train de construire. »

L'air un peu gêné, il commença à rassembler en un tas bien net les papiers qu'il venait de consulter.

— « Voilà bien ce que je craignais... » soupira-t-il. « Votre châtiment a été interrompu par vos amis, qui étaient sans doute bien intentionnés. Ce n'est pas notre faute si vous sortez de cette aventure avec une mémoire déformée et une émotivité anormale. »

Il se mit à écrire avec application sur les trois volets d'un imprimé, puis déclara sans lever les yeux :

— « Je vous renvoie tous les trois à vos occupations habituelles, mais cette fois vous serez employés dans une colonie sur Ganymède. Ce n'est pas un endroit de tout repos : nous espérons que l'état de choses encore imparfait qui règne là-bas correspondra mieux à votre tempérament et à celui de vos complices. »

Comme je me levais, il ajouta : « Dans les sombres époques du passé, pour lesquelles vous semblez avoir un faible, vous auriez été

jetés en prison... Il leur arrivait même de condamner à mort les coupables... Je vous conseille de méditer sur de telles considérations. »

Mon cas était ainsi réglé. Je sortis. Laryl et son frère attendaient dans l'antichambre : je me demandai comment j'avais pu les oublier.

— « Ganymède, » dis-je.

Jere acquiesça.

— « Je sais... Eh bien, ça nous changera. Nous pourrons continuer à préparer l'Opération Liberté. »

— « Bien sûr, » approuvai-je.

Je le quittai et Laryl s'approcha de moi. Son regard cherchait avec anxiété mon visage.

— «Es-tu redevenu toi-même, Val ? »

Je la pris dans mes bras — elle y retrouvait le bonheur. L'ancien amour que j'avais eu pour elle renaissait en mon cœur. Je l'embrassai longuement. « Rien n'est changé, » lui dis-je avec douceur. « Rien n'est changé : ce sera comme avant... »

Mais tout en prononçant ces mots, je me posais une question. Etais-je réellement le même qu'avant ? Elle, elle était bien la Laryl d'autrefois, celle que j'avais aimée, sombre, passionnée, forte : je la retrouvais telle qu'elle avait été, je l'aimais... Mais il y avait maintenant un autre être qui habitait mon souvenir, un être qui n'y était pas autrefois : une jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux rieurs, aux lèvres charmantes, qui n'avait jamais existé pour le reste du monde, mais qui existait encore pour moi.

Je me disais bien que la part de moi-même qui continuait à appeler « Mary, Mary ! » ne courrait pas longtemps après un fantôme.

Mais un ancien poète a dit que celui qui a vécu plus d'une vie mourra plus d'une mort.

Et je demeurais inquiet...

Traduit par Gersaint.
Titre original : The dark backward.

WILSON TUCKER

Le dernier voyage

Wilson Tucker est un spécialiste de la science-fiction d'aventures, auteur de romans comme The city on the sea, The time masters, The long loud silence, Wild talent. **Il écrit également des romans policiers. Il nous offre ici le récit, brutal et réaliste, d'un voyage mouvementé sur un « rafiot de l'espace », jusqu'à un observatoire perdu sur la planète Pluton — le tout agrémenté de l'histoire d'une enquête criminelle dans le futur.**

1

TORONTO : août 2009.

Kate Bristol pénétra dans le bureau de son chef par la porte latérale. De la sorte, elle passait du corridor dans le cabinet sans être obligée d'affronter les visages curieux qui se levaient sur son passage, lorsqu'elle traversait les bureaux extérieurs en enfilade. Elle ouvrit la porte avec sa propre clé et le Superviseur marmonna un vague « Bonjour, Kate, » sans même lever le nez de ses papiers : signe prévenant la jeune femme qu'il était averti de sa présence. Sa table, encombrée de paperasses, offrait l'image d'un désordre pittoresque.

— « Bonjour Kate... » releva-t-elle. « Cinq ou six personnes disposent d'une clé pour cette porte... »

— « Mais tous les autres sont des éléphants en sabots de bois. Et aucun ne se parfume. » Il huma l'air en pinçant les narines. « Vous avez changé de parfum. »

— « Regardez-moi, chef. »

Le Superviseur se retourna et considéra la jeune femme en clignant des paupières. Il lui trouva l'air d'une de ces grandes girls de music-hall délurées et analphabètes, qui s'imaginent que les filles de théâtre doivent ressembler à des hétaïres. « Hum, » dit-il, « quelle métamorphose ! » Puis il remarqua ses cheveux. « Dites donc, vous avez même changé de coiffure ! »

— « J'aime le changement, chef. »

— « C'est ce que je vois. Venez donc vous asseoir auprès de

moi. » Il fouilla parmi les paperasses étalées sur la table et finit par découvrir l'objet de ses recherches, qu'il lui tendit au moment où elle prenait place sur sa chaise. « Voici vos instructions. »

— « Je les ai déjà lues, » dit-elle, mais elle saisit néanmoins le cahier et le feuilleta rapidement. Il y avait une cinquantaine de pages dactylographiées, sans compter les nombreuses notes manuscrites insérées en marge ; le tout était broché et recouvert d'un solide cartonnage bleu.

Sur la couverture, on lisait le nom d'un homme : Irwin Webb, son adresse et le numéro de classement qui lui était affecté. C'était le dossier, relativement complet, concernant cet homme, sa carrière et son véhicule. On y trouvait également l'exposé de la ténébreuse affaire à laquelle il était mêlé. Au verso de la couverture, on trouvait l'adresse de la Compagnie Intermondiale d'Assurances, imprimée en petits caractères. De nombreux employés, travaillant sous la direction du Superviseur — tel était le titre officiel du chef — avaient collaboré à la rédaction de ce document. Kate n'avait eu besoin que d'une seule lecture pour en graver la teneur dans sa mémoire.

Une photo en couleurs d'Irwin Webb était jointe au dossier et la jeune femme l'examina une nouvelle fois. Elle nota le réseau de rides profondes qui sillonnaient le visage et le cou, et les imperceptibles cicatrices que le cancer avait imprimées sur sa peau — rides et cicatrices constituaient l'estampille de sa misérable profession. Irwin Webb était une sorte de vagabond céleste.

— « C'est un mort en sursis, » dit-elle brutalement.

C'était également l'avis du Superviseur. « La quarantaine environ. Oui, c'est bien cela, il a quarante ans. Il a dépassé de cinq à dix ans la limite d'âge qui est généralement sanctionnée par la mort ou la retraite. D'ailleurs, il ne l'ignore pas, Kate. C'est peut-être ce qui l'a poussé à faire le saut. »

— Ses pareils se retirent rarement à temps. » Elle regarda attentivement les yeux du personnage représenté sur la photo : ils étaient noirs et contrastaient vivement avec ses cheveux blanchissants.

— « L'avidité, » dit le Superviseur, « ou l'absence de but. Ces gens paraissent toujours croire qu'ils peuvent trouver une cargaison de plus, accomplir un voyage de plus. Ils continuent à nous verser des primes importantes, déterminés à continuer jusqu'au bout. Ils se rendent rarement compte, que plus ils s'obstinent, moins ils ont de chances d'obtenir des contrats intéressants. Quant à ce Webb... »

— « Il se trouve pris dans l'engrenage, » suggéra la jeune femme.

— « En effet, » dit le Superviseur. « Une somme considérable

est en jeu. L'un de ses associés est mort, l'autre en prison — voilà la situation. »

— « Que savons-nous du prisonnier ? »

— « Oubliez-le. Vous ne connaissez absolument rien de lui. »

— « Très bien, chef. » Elle posa la main sur le dossier. « Irwin Webb est notre suspect numéro un ? »

— « Parfaitement ; sans quoi notre mission eût été tout autre. » Le Superviseur n'éprouvait aucun remords de conscience d'avoir confié cette mission à la jeune femme ; il la savait froide, efficace et impavide — un véritable tempérament de chasseur. Il savait depuis longtemps, par la rumeur publique, qu'un employé des bureaux extérieurs, au moins, avait appris à ses dépens qu'il ne fallait pas jouer avec son corps sculptural. « J'imagine qu'il s'agira d'un travail courant. Du moins pour vous. »

— « Courant ? » répéta-t-elle. « Je vais lui faire passer le goût du pain, à ce Webb. »

— « Sans doute. Encore faut-il y mettre de la subtilité. Votre rôle est de l'interroger, pas de le juger. Vous n'êtes ni juge ni bourreau. Nous laisserons ce soin aux autorités lorsque vous aurez terminé votre enquête. »

— « Oh ! j'agirai avec la plus grande subtilité, » dit-elle en souriant. « C'est un drôle de pistolet. »

— « Un personnage dangereux, si mes soupçons sont exacts. »

— « Ce fut une mort abominable que je ne souhaiterais à personne, » dit Kate d'un ton songeur.

— « Extrêmement improbable, » dit le Superviseur. « Des hommes sont déjà morts de façon similaire, mais à la suite d'un accident dont la preuve fut établie. Bien d'autres ont trouvé le trépas dans des circonstances étranges, inquiétantes, même. Ce genre de mort est particulièrement révoltant — mais ce n'est peut-être que de l'ingéniosité. C'est justement ce qui me tracasse. Il vous revient de découvrir si cet homme, ce Webb, a commis un meurtre. Et, dans ce cas, vous devrez me fournir suffisamment de preuves pour que je puisse entreprendre une action en justice. » Il leva vivement les yeux vers le visage fardé de la jeune femme. « Et je vous connais assez, Kate, pour savoir que ce travail vous plaît. »

Elle lui répondit : « Je le poursuivrai, s'il le faut, jusqu'aux bornes de l'univers : jusqu'à la Station de Tombaugh. »

— « J'espère que ce ne sera pas nécessaire, » répondit-il froidement. « Maintenant, examinons, s'il vous plaît, la question de votre identité. » Il ouvrit un tiroir et en tira une enveloppe cachetée. « Ouvrez. »

Kate obéit. Un carnet de chèques entamé, un relevé de comptes bancaire, un extrait de naissance et une carte d'identité tombèrent sur ses genoux.

— « Lisez-les, » dit le Superviseur, « manipulez-les, couvrez-les libéralement de vos empreintes digitales. Le relevé de votre compte bancaire donne la liste des opérations effectuées, bien entendu, et le chéquier vous permettra de faire des retraits dans l'établissement choisi. »

— « Comment expliquer que j'ai gagné tout cet argent ? »

— « Je laisse ce soin à votre imagination ; en ces matières, il est difficile de discerner le vrai du faux. Nous avons supposé qu'une enquête inspirée par Webb — si elle venait à se produire — ne pousserait pas au-delà de la Banque d'Omaha. » Il l'examina des pieds à la tête. « Vous pourriez devenir actrice, savez-vous ! Du succès sûrement, mais pas tout à fait la vedette. »

— « Merci du compliment. Cet argent suffira-t-il ? »

— « Nous le pensons. On vous demandera une somme extravagante, mais vous réagirez en conséquence. Je crois que les provisions seront suffisantes. »

Elle le regarda avec des yeux ronds. « Extravagante ? Mais où m'envoyez-vous donc ? »

— « Vous allez louer une place à bord du vaisseau de Webb. »

— « Mais quelle sera ma destination ? »

— « A vrai dire, je n'en sais rien, » répondit-il. « J'aurais voulu pouvoir vous répondre. Les planètes éloignées ? Titan peut-être ? Les Anneaux de Glace ? Je ne sais pas, Kate. Vous allez vous rendre en un lieu qui exigera des semaines de voyage. Vous irez là où vous conduiront ses affaires. Vous resterez en sa compagnie pendant longtemps et, par conséquent, vous serez amenée à l'accompagner dans un voyage ou un autre. Il faut que vous ayez le temps de rassembler assez de preuves irréfutables pour convaincre la police et la justice. »

— « Juste ciel, chef, je vous disais que je le poursuivrais jusqu'à la Station de Tombaugh, mais je ne croyais pas être prise au mot. Connaissez-vous l'adresse de ses clients ? »

— « Certainement. Nous l'assurons, lui, son véhicule et son fret. Si cet homme a assassiné son associé pour toucher l'indemnité d'assurance, il ne passera pas aux aveux dès la première nuit. Souvenez-vous qu'il est têtu et endurant. Ne le quittez pas. Tirez-lui les vers du nez. Je pense que cela prendra un temps considérable. »

Elle donna une tape sur la table. « Quelle est la prime, chef ? Je ne travaille pas pour la gloire. »

— « Vingt pour cent du principal. »

— « Et en quoi consiste ce principal ? »

Le Superviseur prononça un chiffre qui lui tira un sifflement de surprise. « Je comprends maintenant pourquoi vous lui cherchez des poux dans la tête ! La compagnie est sur des charbons ardents ! »

— « Oh ! la somme n'est pas exagérée pour des hommes et des

machines qui travaillent dans cette spécialité ! » dit-il, sur la défensive. « Nous estimons que le risque est intéressant. »

— « Sauf lorsque le personnel essaie de vous escroquer. »

— « Vous l'avez dit. Nous ne pouvons permettre qu'un immonde attentat soit camouflé en accident. Que diraient les gens ? »

— « Les gens pensent que ces genres de choses se produisent des douzaines de fois. Mais je ne quitterai pas le sol avec ces papiers. »

— « Non, bien entendu. Vous n'aviez pas prévu votre voyage de longue date ; du moins avec suffisamment d'avance pour obtenir les autorisations normales. Demandez conseil à Webb. Il vous dira ce qu'il faut acheter au marché noir. Vous n'aurez qu'à suivre ses instructions. »

Kate étudia sa carte d'identité et l'extrait de naissance.

— « Ai-je vraiment l'air d'avoir trente-deux ans ? »

— « Davantage. »

— « Il y a trop longtemps que vous êtes marié, chef. Vous manquez de tact. Eh bien, c'est entendu, j'ai trente-deux ans, j'ai une certaine fortune et je veux faire du tourisme dans le système solaire. Avez-vous autre chose à me montrer ? »

— « Rien. Maintenant, c'est à votre tour de me montrer quelque chose. »

Kate retira ses gants et tendit les mains, sachant à quoi le Superviseur faisait allusion.

La peau était fine, soignée, avec un léger hâle naturel, la peau d'une femme de vingt-cinq ans qui porte à son physique une attention constante. Elle écarta les doigts et l'homme assis derrière son bureau aspira l'air entre ses dents. Dans l'intervalle des phalanges, la peau était sillonnée de fines crevasses. Elle semblait morte et sur le point de peler.

Lorsque le Superviseur eut suffisamment examiné cette apparente affection, la jeune femme ajouta : « Mes orteils sont dans le même état. »

— « Faites voir, je vous prie. »

Elle retira ses chaussures et ses longs bas de couleur. Dans l'intervalle des orteils, le mal semblait encore plus avancé.

— « Cela me semble du bon travail à première vue. »

— « C'est effectivement du bon travail. »

— « Et le reste de votre corps ? »

— « Satisfaisant, » dit-elle sèchement.

— « Suffisant pour décourager un homme ? »

— « Suffisant pour le dégoûter à tout jamais, à moins qu'il ne soit aveugle. » Elle eut un sourire plein de malice. « Webb n'est pas aveugle. »

— « Tout cela est bel et bon. Et votre émetteur radio ? »

— « Invisible et en état de branchement, » dit-elle sans autre commentaire.

Le Superviseur avait la désagréable sensation que cette femme se moquait de lui. Il passa la main sur un panneau d'intercommunication et dit : « Salle de radio ? »

Une voix lointaine répondit :

— « Monsieur ? »

— « Recevez-vous les émissions de Kate Bristol ? »

— « Oui, monsieur, un signal continu avec quelques parasites que nous attribuons à une interférence avec l'immeuble. Nous avons fait une vérification de votre bureau. »

— « Très bien. » Le Superviseur coupa la communication. Le soupir qu'il poussa ensuite révéla son âge et le fardeau qui pesait sur ses épaules. « Eh bien, Kate, je crois que vos défenses sont au complet, et j'espère sincèrement qu'elles seront à la hauteur des circonstances. Il serait vain de prétendre que je ne suis pas inquiet à votre sujet. Mais il serait non moins vain de confier cette mission à un homme ; Webb ne supporterait pas la présence d'un autre homme, tandis qu'il peut accepter la vôtre en raison de votre sexe. C'est du moins ce que j'espère.

» Maintenant, Kate, ne prenez pas de risques inutiles. Ne faites rien au-delà de ce qui est indispensable pour déterminer sa culpabilité ou son innocence. Je suis prêt à accepter vos conclusions sur ce point. Si vous le déclarez innocent, la compagnie soucrira le chèque immédiatement ; mais, dans le cas contraire, les preuves doivent être de nature à convaincre les autorités et suffisamment décisives pour nous donner le droit légal de nous abstenir de verser l'indemnité. Vous savez naturellement que le souscripteur d'une asurance ne peut pas tirer bénéfice d'un meurtre. Mais, quoi qu'il arrive, la prime qui vous est due vous sera intégralement versée. »

— « Bien entendu. Rien d'autre ? » dit Kate en souriant.

Pendant quelques instants, il prit un air solennel. « Avez-vous déjà été victime d'un naufrage spatial ou éjectée par la force d'un astronef ? »

— « Non. Serait-ce une lacune dans mon éducation ? »

— « Si l'une de ces deux catastrophes venait à se produire, votre vie dépendrait uniquement de votre émetteur radio, » dit-il gravement. « Un second engin ne peut pas se permettre de vous suivre de trop près, car il révélerait sa présence sur l'écran du radar ; votre sécurité dépendra de la promptitude avec laquelle nous pourrons vous porter secours depuis un point de l'espace où nous aurons pris discrètement position. Kate, si vous quittez le bord pour quelque raison que ce soit, appuyez sur ce bouton d'urgence sur votre poste de radio — il émettra un signal de détresse

continu sur plusieurs longueurs d'ondes. Avec un peu de chance, on pourra vous trouver au bout d'une semaine. »

Elle eut un sourire à l'adresse de l'homme assis devant son bureau. « En supposant que je porte une combinaison de sauvetage munie de provisions ? »

Il ignora le persiflage. « Naturellement, vous devrez vous montrer prudente. »

— « Mais si c'était moi qui le jetais par-dessus bord ? Avez-vous envisagé cette éventualité ? »

Le Superviseur consentit à sourire.

— « Vous en êtes fort capable. L'homme est dangereux, mais vous êtes de taille à lui tenir tête. Après tout, c'est vous que j'ai choisie. » Son sourire s'évanouit. « Bonne chasse, Kate. »

Elle lui fit un clin d'œil et s'en fut par la porte privée.

2

Irwin Webb tirait des vers du sol et les jetait à un petit affamé. L'affamé en question était un jeune rouge-gorge aux ailes mouchetées et au ventre jaune, encore trop jeune pour s'effrayer du voisinage de l'homme. Il exécutait une danse nerveuse et incohérente sur la pelouse galeuse, à trois ou quatre mètres de l'homme agenouillé, et ne perdait pas de l'œil les coups de pelle dont il criblait le sol. Encore un autre. En quelques coups rapides, Webb venait de dégager une motte de terre et saisissait entre les doigts un ver tout humide qu'il jetait à l'oiseau affamé. L'homme considérait le sol entre ses genoux et comparait le nouveau trou avec la tombe de Singleton. La pelouse autour de lui en était criblée. Ils étaient bien au nombre d'une douzaine ou davantage et chacun ressemblait à la tombe de Singleton.

C'est que Singleton avait été déposé dans sa dernière demeure au début de l'après-midi. Quelle ennuyeuse corvée que cet enterrement ! Singleton qui avait rêvé d'être enseveli sur la Lune — si jamais il venait à mourir. Mais les jeunes gens pensent rarement à la mort.

Le vœu de Singleton ne fut pas réalisé, bien entendu ; il était mort à quelque trente kilomètres au-dessus de la Terre, et avait été enterré à six pieds au-dessous, dans un cimetière de l'Ontario, voilà à peine quelques heures.

Webb plongea une nouvelle fois sa pelle dans le sol et fit un nouveau trou.

Pris d'une soudaine alarme, le rouge-gorge s'envola.

Webb entendit un pas rapide et une voix de femme.

— « Ohé, là-bas... »

Webb, qui était toujours agenouillé, se retourna et découvrit une femme debout près de lui, une femme très grande, habillée de tissu vert opaque. Elle portait un chapeau à larges bords et une paire de gants blancs assortis. Les gants étaient très longs et remontaient au-dessus des coudes, pour disparaître sous les manches. Sous son large chapeau, elle avait des cheveux châtains peignés en rouleaux et des traits assez agréables, en dépit d'un maquillage agressif. Elle ressemblait à une actrice ou à une prostituée.

— « J'ai sonné, » dit-elle, « mais je n'ai pas obtenu de réponse. Peut-être n'avez-vous pas entendu la sonnette ? »

— « Elle est débranchée. Que désirez-vous ? »

Elle semblait démontée par son attitude. « J'aimerais vous parler. »

— « A quel sujet ? »

— « Eh bien... il s'agit d'une affaire. »

— « Importante ? »

— « Je le crois. » Elle fronça les sourcils et l'étudia d'un regard scrutateur. « Du moins, si c'est à Irwin Webb que j'ai l'avantage de m'adresser. »

— « Je suis Webb, mais je n'achète rien. »

— « Et moi je ne vends pas davantage. Puis-je vous parler ? »

Webb la regarda plus attentivement et se leva pour lui offrir une chaise de jardin. Elle était vraiment grande, au moins un mètre quatre-vingts, comme lui, et le costume qui moulait étroitement son corps gracieux faisait encore valoir sa taille. Seuls le visage et le cou étaient nus, encore leur aspect était-il gâté par une couche excessive de fards. Webb eut soudain l'impression très nette que cette femme était beaucoup moins douce qu'elle voulait bien le laisser paraître. Il pesait facilement vingt-cinq ou trente kilos de plus qu'elle et devait être son aîné de dix ans, mais il avait la conviction qu'elle lui aurait tenu la dragée haute dans un match de lutte.

— « Vous avez vu les hommes sur le terrain ? »

Elle sourit en hochant la tête. L'épaisse couche de rouge à lèvres suivait malaisément le mouvement des muscles de la bouche. « J'étais à la recherche d'un astronef. Il paraît que vous êtes le seul pilote disponible. »

— « Je suis dans une situation délicate, » avoua Webb, « que désirez-vous ? »

— « Je voudrais entreprendre un voyage à forfait. »

Webb s'en doutait et il supposait également qu'elle représentait pour lui de l'argent. C'était justement d'argent qu'il avait besoin en ce moment. Ce maudit enterrement, pour modeste qu'il fût, avait fortement entamé son maigre compte en banque ; et les

autres rentrées qu'il attendait étaient désespérément longues à venir. Jamais auparavant il n'avait été le bénéficiaire d'une indemnité d'assurance et il n'avait aucune idée du temps pendant lequel il lui faudrait encore patienter.

— « Certainement, » dit-il, « pour quelle destination ? »

— « Oh ! je ne sais pas. N'importe où. »

— « On ne peut pas voler au hasard dans l'espace. Il faut que les vols soient préparés. »

— « Oui, je comprends parfaitement. » Elle fit une pause. « Disons Ganymède, par exemple ? »

— « Les planètes extérieures ? » Webb secoua la tête, déçu. Si elle insistait, l'affaire était pratiquement fichue. « Je ne dispose que d'un zinc. Ne vous l'ont-ils pas dit sur le terrain ? »

— « Quel est ce zinc ? »

— « Un South Bend JB 29 reconstruit. »

— « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Un zinc, je vous dis... un bahut ! Un cargo avec un équipage de deux hommes. »

— « Eh bien ? »

— « Deux hommes dans une cabine... comme ça. » Il tendit deux doigts étroitement serrés. « C'est une véritable boîte à sardines, aucun autre nom ne lui convient mieux. La cabine comporte deux couchettes superposées — l'homme du dessus se frotte le derrière contre le ventre de celui du dessous. Il y a des provisions de bouche pour deux personnes et l'on mange assis sur le plancher. Ce tacot transporte de l'air et de l'eau pour deux personnes, à condition de respirer et de boire modérément. Tonnerre, il n'y a même pas une porte sur les toilettes — les portes sont un poids inutile. Oui, ma chère, je suis propriétaire d'une boîte à sardines. »

— « Mais un astronef, ce n'est tout de même pas cela. J'ai déjà fait des voyages dans l'espace. »

Webb hocha la tête, le visage amer, tout en regardant les jambes de la femme, d'une longueur extraordinaire, se demandant pourquoi elle les dissimulait sous des bas opaques. « Je l'imagine. Vous avez voyagé à bord de ces autobus de luxe qui font la navette entre la Terre et la Lune, ou peut-être même sur ces grands paquebots de croisière. Mais mon appareil dispose de juste assez de place pour le combustible et le fret. Quant aux passagers, ils se débrouillent comme ils peuvent. » Webb soupira en pensant à l'occasion manquée. « Je ne puis tricher sur le combustible si je veux être certain de revenir ; je ne peux pas tricher sur le fret, puisque c'est ce qui me fait vivre. Nul ne gaspille l'air sous pression pour aller ailleurs que dans la cabine, si bien que vous y demeurez tout le temps. Vous me suivez ? »

— « Bien entendu, mais... »

— « Il n'y a pas de mais. Ma boîte à sardines ne vous plairait sûrement pas. Achetez un billet pour une destination quelconque. La navette Lune-Terre vous déposera dans un grand vaisseau en partance. »

— « Pour ce mois-ci, c'est terminé, » dit-elle. « Je me suis informée : il n'y a rien avant quatre semaines. »

— « Eh bien, attendez quatre semaines ! »

— « Non ! » Elle ouvrit son sac et s'arrangea pour lui laisser voir son carnet de chèques tandis qu'elle cherchait une cigarette. « Je veux partir maintenant ! »

— « Vous êtes bien pressée, dites donc ! »

— « Lorsque j'ai pris une décision, j'aime bien mener les choses rondement. »

Il négligea de répondre car un soupçon venait de naître dans son esprit. Elle était vraiment trop pressée et les vaisseaux de croisière qui faisaient la navette avec la Lune ne lui convenaient pas. Pourquoi cela ? Webb grogna intérieurement. Seule une raison plus ou moins louche pouvait l'expliquer. La chose s'était déjà produite et précisément sur des boîtes à sardines comme la sienne. Il n'en était pas question sur les grands vaisseaux réguliers, parce que les passagers devaient se soumettre à un examen médical rigoureux — mais sur un rafiot comme le sien, c'était possible, s'il n'ouvrait pas l'œil.

Il y avait un je ne sais quoi dans l'allure de ses vêtements, dans la manière dont elle dissimulait son corps aux regards et le protégeait des atteintes du soleil. Toute son apparence formait un tout bien trop cohérent et ses soupçons s'accentuèrent.

Il tourna vers elle un regard maussade. « Non ! »

Elle cria presque : « Mais je le veux ! »

— « Le tacot m'appartient, ma chère, et j'ai dit non ! »

— « Mais quelles sont vos raisons ? »

Webb explosa. « Je n'ai pas à vous fournir de raisons. Je ne veux pas de vous, tout simplement. » Il inclina la tête de côté. « Devant quoi fuyez-vous ? »

— « Devant rien du tout. »

— « La police est à vos trousses ? »

— « Certainement pas ! »

— « Cartes sur table, ma chère : qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Tout simplement ceci : supposons que je vous prenne à mon bord ; supposons qu'une fois là-haut, il se produise quelque chose de grave ? Que vous veniez à tomber malade, par exemple ? A mourir ? Comment diable ferais-je pour expliquer cela ? » demanda Webb sarcastiquement. « Trouvez une autre poire. Je n'ai pas l'intention de vous laisser empoisonner mon vaisseau. »

La femme semblait pétrifiée, transformée en statue de pierre. Webb voyait la stupeur et la honte envahir ses traits.

— « Que croyez-vous donc ? » murmura-t-elle dans un souffle.

— « Je crois que vous êtes enceinte, » dit-il brutalement. « Je crois que vous voulez vous débarrasser de l'enfant. »

Webb observait son visage alors qu'il aurait dû surveiller ses mains — son poing fermé le frappa en pleine bouche et le fit tituber. Un second coup l'étendit parmi les nombreux trous qu'il avait creusés sur la pelouse.

Dans la maison, son radiophone grésilla.

Webb roula sur le ventre et bondit sur ses pieds, en reculant. Il avait le goût du sang dans la bouche et il s'aperçut qu'une dent avait déchiré la muqueuse humide de sa joue. Il l'observait maintenant avec méfiance et il comprit qu'il s'était trompé au moins sur un point, que son soupçon était absurde. Elle n'était pas enceinte. Elle tendait le tissu sur un ventre plat, le mettant au défi de répéter son accusation. Webb haussa les épaules et avoua en son for intérieur qu'il s'était trompé. Mais le procédé n'était pas nouveau.

— « Je me suis mépris, » dit-il brièvement en palpant ses lèvres.

— « Sale individu ! »

Webb grogna et regarda du côté de la porte. Le radiophone l'appelait toujours.

— « Vous pourriez au moins vous excuser, » dit-elle.

— « Je vous présente mes excuses ! » dit-il sur un ton indifférent.

— « ...avec conviction ! »

— « Oh ! allez au diable, » cria-t-il en s'éloignant. Il gravit l'unique marche qui servait de perron et pénétra dans la maison, en laissant la porte claquer bruyamment derrière lui. Avançant à grands pas à travers les pièces désertes, il sentit de nouveau l'atmosphère de caveau qui régnait dans la maison vide et décida de la vendre, voire de l'abandonner s'il ne trouvait pas d'acquéreur. Il en demeurait l'unique occupant, maintenant.

La maison, comme le vieux cargo sur le terrain proche, avait appartenu aux trois membres de l'association — à Singleton, à Jimmy Cross et à lui-même. Aujourd'hui, Singleton était à six pieds sous terre et Cross en prison sous l'inculpation de meurtre. La maison et le vaisseau lui reviendraient de droit si Cross était condamné. Mais Webb ne se souciait pas de la maison.

Il saisit le combiné du radiophone. « Ici Webb. » Il reconnut la voix qui lui parlait à l'autre bout du fil. « Allô, Squirrel ? Que veux-tu de moi ? »

L'autre lui exposa l'affaire en une demi-douzaine de phrases et

Webb s'anima. « Sans blague ? Après tant d'années ? » Il prêta l'oreille à la suite et s'écria : « Peu m'importe la nature de la marchandise — charge-la. Je la prends, Squirrel. Je suis prêt à accepter tout le fret que tu pourras me procurer !... Comment ? » Une pause. « De l'argent ? »

Webb se retourna et jeta un coup d'œil dans l'ouverture de la porte. « Je pense bien. Je peux avancer les premiers fonds. Saute sur l'affaire. J'ai besoin de tout ce qui passe à ma portée. Trouve-moi un programme de route et une place sur le tacot. Nous pourrons peut-être y être aux alentours de minuit. Comment ? Oui, j'arrive tout de suite. Mets-toi au travail immédiatement, Squirrel. »

Webb reposa le combiné et pivota sur ses talons en direction de la porte. La femme se trouvait à l'endroit où il l'avait laissée et affectait de s'intéresser aux trous creusés dans la pelouse. Webb sourit et pensa à Singleton dans sa tombe.

Il franchit le seuil de la porte. « Toujours là ? »

— « Acceptez-vous ma propositions, Mr. Webb ? »

— « Vous voulez vous rendre aux planètes extérieures ? »

— « En effet. Combien cela me coûtera-t-il ? »

Webb éluda cette question et demanda : « Avez-vous vos papiers ? »

— « Quels papiers ? »

— « Les autorisations de vol, » dit-il impatiemment. « Une carte d'identité, un certificat de bonne santé et le reste. Vous devrez les présenter au personnel du terrain, sinon vous ne pourrez monter à bord. Avez-vous un passeport ? »

— « Je suis citoyenne de l'Amérique du Nord. Je suis née à Loveland, dans l'Ohio. »

— « Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de passeport. Le bureau du port spatial vous délivrera une carte de touriste, mais il vous faudra prendre un billet aller et retour. Vous n'avez pas le droit de rester là-bas ! »

— « Combien cela me coûtera-t-il ? » demanda-t-elle une seconde fois.

Webb demeura silencieux, affectant de se livrer à un calcul mental, mais elle n'était pas dupe. Elle se rendait parfaitement compte qu'il évaluait ses vêtements, se demandant quelle était la somme maxima qu'il pouvait lui extorquer. Il ne négligeait pas pour autant les lignes de son corps sous le tissu, mais elle y était préparée.

Irwin Webb était un caboteur de l'espace ; il différait assez peu des autres aventuriers du même genre qu'elle avait vus au cours de son existence. Il n'était pas un spécimen unique. Ses cheveux presque blancs étaient coupés courts, sa peau était fortement hâlée et ses oreilles, brûlées et noircies par une trop longue

exposition aux radiations qu'un écran trop rudimentaire n'arrêtait qu'incomplètement. Les petites cicatrices laissées par le cancer, qu'elle avait déjà remarquées sur la photographie jointe à son dossier, marquaient cruellement son visage et son cou et ne contribuaient pas peu à l'impression calamiteuse qui se dégageait de sa personne. Webb avait les yeux noirs, et il était vraiment laid — non pas repoussant, laid tout simplement. Elle lui reconnaissait une certaine puissance brutale, mais elle connaissait son âge, quarante-trois ans. C'était un mort en sursis, il le savait aussi bien qu'elle. On ne fait pas de vieux os dans l'espace.

— « Trois mille dollars, » dit-il enfin.

— « Trois... » De quoi vous couper le souffle. Elle fit un effort pour se dominer. La somme énorme dépassait toutes ses prévisions, en dépit de la mise en garde du Superviseur. « C'est terriblement cher... Jamais je n'aurais cru... »

— « Vous louez l'appareil, ma chère. Ce serait différent si vous le partagiez avec une douzaine d'autres passagers. »

— « Mais trois mille dollars ! »

— « Ma chère amie, les planètes extérieures ne sont pas à la portée de toutes les bourses. Si l'on vous permettait de prendre un simple billet d'aller, je pourrais baisser mon prix, mais il n'en est pas question, et d'ailleurs moi-même je ne le voudrais pas. Il faut que j'achète le combustible et la substance d'ignition. Je dois payer des droits pour la licence d'itinéraire, et payer pour l'établissement de cet itinéraire. Il faut que je paie la fusée d'appoint qui me permettra de quitter le sol. Comptant. Désormais, je ne dispose plus d'aucun crédit dans la région. » Il écarta les bras. « Et ce qui reste de bénéfices, je le partage avec mon associé. »

Kate avait l'impression qu'une bonne partie des trois mille dollars tomberait dans sa poche, tous frais payés, mais elle s'abstint de formuler sa pensée. « Un associé ? Je croyais que l'appareil vous appartenait ? »

— « Il est à mon nom parce que je suis le plus ancien, mais je n'en possède que la moitié. » Ses yeux tombèrent sur le gazon défoncé par la pelle. « Je ne possédais qu'un tiers du tacot avant la mort de mon troisième associé. »

— « Le deuxième nous accompagnera-t-il ? »

— « Pas de danger. Il est en prison. »

— « Et pourquoi donc, mon Dieu ? »

Webb eut un sourire énigmatique. « Parce que le numéro trois est mort d'une manière quelque peu soudaine. »

— « Oh... »

— « Ouais. Il y a une autre condition que vous devrez accepter d'avance. La destination vous importe peu, m'avez-vous dit ; ce qui compte pour vous, c'est de partir loin. Nous sommes d'accord,

je vous prends à mon bord. Mais c'est moi qui choisirai la destination et je me réserve le droit de prendre du fret et de le décharger où bon me semblera. Vous êtes toujours d'accord ? »

— « J'avais rêvé de voir Néréide. J'ai lu tellement de livres qui en faisaient des descriptions enthousiastes... j'ai vu des photographies des grottes de verre. Ce doit être absolument fascinant, » dit Kate avec mélancolie.

— « Neptune est en ce moment de l'autre côté du Soleil, » lui dit Webb, « et Néréide l'accompagne. Seuls les grands vaisseaux peuvent s'y rendre en cette saison. » Il poussa un petit grognement. « L'intérieur de Néréide n'est rien qu'un trou dans le sol et j'ai vu beaucoup mieux dans le genre. Alors ? »

— « Vous chargerez-vous également de mon voyage de retour ? »

— « Il faut que je dépose une caution pour votre voyage de retour. C'est le règlement. Si vous montez à mon bord, c'est moi qui toucherai la caution, mais si c'est un autre pilote qui vous ramène, c'est à lui qu'elle revient de droit. »

— « Trois mille dollars ? » répéta-t-elle une fois de plus.

— « Un petit saut jusqu'à la Lune vous coûtera infiniment moins... »

— « Non, » dit-elle, apparemment vaincue, « je paierai. »

— « Je m'en doutais ! »

— « Vous me paraissez bien sûr de vous, Irwin Webb ! »

— « Je l'avoue. Avez-vous l'intention de me régler par chèque ? »

— « Naturellement ! »

— « Alors je vais le prendre immédiatement. Je me rends au terrain. »

Le sous-entendu était clair. Elle le regarda, piquée au vif. « Vous n'avez donc confiance en personne ? »

— « Si, en moi ! »

Webb se tenait debout devant elle, les jambes écartées, s'efforçant de percer l'opacité voulue de son vêtement avec une insolence non déguisée. Kate croyait comprendre la raison de cette attitude. Elle n'était à ses yeux qu'une excentrique, plus pourvue d'argent que d'intelligence ; fuyait-elle son passé avec l'espoir de trouver refuge dans quelque improbable Eden qu'elle pensait trouver dans les planètes lointaines ? Parfait. Qu'il continue à la prendre pour une faible d'esprit. Il ne professait que mépris pour ses sentiments personnels et, d'une seule phrase brutale, il l'avait dépouillée de sa dignité ; une autre phrase avait pratiquement épuisé les fonds déposés dans la banque d'Omaha. Il ne se souciait pas, prétendait-il, de la prendre comme passagère à son bord, mais il considérait son argent avec cupidité.

— « Y a-t-il autre chose ? »

Webb détailla ses vêtements d'un regard critique : « Vous feriez

bien de vous habiller plus simplement — moins vous emporterez, et mieux cela vaudra. Il fait chaud dans cette boîte à sardines. »

— « Pardon ? »

— « La chaleur, ma chère, la chaleur et l'inconfort. Je n'ai pas de place pour loger un appareil réfrigérant. D'ailleurs, le pourrais-je que je n'en ferais rien. J'ai horreur du gaspillage. Retirez-moi tous ces colifichets, sinon vous le regretterez. » Il la vit choquée et tourna son inquiétude en dérision. « Je ne vous demande pas de vous dénuder ; cachez votre précieuse peau, mais couvrez-la d'un tissu mince — quelque chose d'extra-léger. Une salopette mince et une paire de chaussures à semelles magnétiques vous suffiront amplement. »

— « Et vous-même, que portez-vous ? » demanda-t-elle faiblement.

— « Un short. » Il lui montra la peau brûlée de ses bras et de ses jambes. « Ce fou de Singleton voyageait tout nu. Ça chauffe rudement dans la cabine. »

— « Singleton ? »

— « Oui, le mort ! »

— « Serait-il mort des suites de ses brûlures ? »

— « Pas du tout. Il s'est tué par bêtise. Ne craignez rien, ce n'est pas un seul voyage qui noircirait votre peau. Autre chose : pour vos bagages, limitez-vous à une seule et unique valise ; le poids, voilà l'ennemi. Je crois que c'est tout. Faites vérifier vos papiers, faites-vous examiner par un médecin qui vous délivrera un permis de vol. Je me chargerai du reste lorsque je vous ferai passer au bureau du terrain. » Il lui lança un regard oblique. « Vous serez obligée de distribuer encore un peu d'argent à droite et à gauche. »

— « Ce qui veut dire ? »

— « Il vous manque les autorisations d'envol. Il vous faudra les obtenir contre espèces sonnantes. »

— « Oh ! je comprends ! »

— « Je rends hommage à votre intelligence. Eh bien, en route, vous avez encore beaucoup à faire. Si tout marche bien, nous monterons à bord à minuit. Mon appareil s'appelle le *Xanthus*. Soyez là avec deux ou trois heures d'avance. »

— « Quel beau nom, et combien étrange ! D'où vient-il ? »

— « Mon associé l'a trouvé dans un livre, » expliqua Webb. « Xanthus est une cité disparue, paraît-il. Nous l'avons choisi parce qu'il est le seul dans le registre qui commence par la lettre X. Donc, facile à trouver et facile à retenir. »

— « J'approuve le choix de votre associé. C'est un très beau nom. » Elle hésita puis demanda : « Mr. Singleton, le défunt ? »

— « Non, celui qui se trouve en prison. Singleton n'avait jamais

lu un livre de sa vie ; toute son intelligence, il l'a consacrée à son suicide. »

— « Lisez-vous beaucoup ? »

— « J'aime surtout la lecture des chèques. »

— « Bien entendu. » La femme ouvrit son sac et tira son carnet de chèques. « Vous avez dit trois mille, je crois ? »

— « Vous le savez fort bien ! »

Kate rédigea le chèque et le tendit à Webb. Il le lut deux fois, sourit, le plia et le glissa dans une de ses poches. « Kate Bristol. Je me demandais si vous aviez un nom. »

— « Je m'excuse, j'avais oublié de me présenter. »

— « *Miss* Bristol ? »

— « Oui. »

— « Parfait. Soyez ici à neuf heures ce soir. Présentez-vous au bureau du comptable et donnez-moi un coup de fil. Nous réglerons les formalités et je vous ferai monter à bord. » Webb fit demi-tour et se dirigea vers la maison. Parvenu au seuil de la porte, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fut surpris de la voir encore là. « Qu'attendez-vous donc ? » s'informa-t-il avec impatience. « Allez vous occuper de vos papiers ! »

Elle fit claquer le fermoir de son sac avec lequel ses doigts se mirent à jouer nerveusement. « Mr. Webb, vous avez dit... que les... toilettes n'avaient pas de porte. Serait-il possible d'en placer une ? Nous serons plusieurs semaines ensemble... le poids ne sera pas tellement prohibitif. »

Il eut un rire grossier en voyant son visage empourpré. « Pourquoi pas ? Si vous y tenez ! »

— « Merci. » Kate s'en fut du pas lent et mesuré qu'adoptent les grandes femmes pour éviter la gaucherie. Le bruit régulier des talons aigus résonna autour de la maison et s'évanouit dans le crépuscule. Webb tira le chèque de sa poche pour le lire encore une fois. Femme sculpturale. Pile de dollars monumentale. (Il faudrait bien qu'un jour elle se décide à se dépouiller de ses vêtements étouffants, afin qu'on puisse jeter un coup d'œil sur ce corps !). La somme qu'il venait d'encaisser, la perspective alléchante qu'il venait d'évoquer le mirent de bonne humeur.

Il agita le chèque dans la direction des nombreux trous qu'il avait creusés dans la pelouse. « Regarde, petit ! Et tu n'en toucheras pas un traître liard. Pas de chance, mon vieux, pas de chance. Souviens-toi de surveiller la pression d'air la prochaine fois, s'il y a une prochaine fois. » Le chèque fut de nouveau casé dans sa poche, mais Webb s'attardait, contemplant les douzaines de petites tombes.

La nuit tombait. Singleton... l'obscurité... Mais il y avait déjà plusieurs heures qu'il faisait sombre *là-dessous*. D'affreuses ténèbres,

depuis que l'entrepreneur de pompes funèbres avait vissé le couvercle du cercueil et que le fossoyeur avait combé le trou. Tu aurais dû te rappeler de surveiller la pression. Surveille la pression si tu pilotes des boîtes à sardines volantes en enfer — et ne te fie à nul autre pour le faire à ta place. La première erreur est aussi la dernière. Tu as perdu, Singleton.

3

« ALORS c'est cela le zinc ? » demanda Kate.

— « C'est lui, » dit Webb.

— « Il ne semble pas tellement petit. »

— « Attendez d'avoir vu l'intérieur ! »

— « *Xanthus* est un joli nom, » dit-elle, « mais la peinture commence à s'écailler. »

Webb fixa d'un œil rapide la couche de maquillage qui lui camouflait le visage puis il saisit la valise. Après un moment d'indécision, la passagère abandonna l'examen du vaisseau et gravit à sa suite l'échelle qui menait au sas, avec une aisance gracieuse. Webb le remarqua et se souvint des coups qu'il avait reçus sur la bouche. Il franchit le sas, suivit pendant un instant un étroit couloir et gravit une seconde échelle. La jeune femme le suivait sur ses talons. La seconde ascension se termina sur une plate-forme minuscule. Webb poussa l'écoutille et ils pénétrèrent dans la cabine.

— « Voici la surprise ! » dit-il aigrement.

La cabine avait approximativement la forme d'un tronc de cône dont la base mesurait environ quatre mètres. C'était sa plus grande dimension ; à partir de l'écoutille, elle s'étendait à une distance d'environ six mètres pour se terminer par une cloison doucement incurvée. Au-dessus, elle avait deux fois la hauteur d'un homme, au plafond, mais celui-ci s'inclinait pour venir rejoindre le pont à tribord. Deux étroites couchettes superposées et trois placards disposés de façon normale occupaient la cloison babord. Au-delà des placards, une minuscule cuisine était aménagée dans une encoignure, avec la provision d'eau enfermée dans un renflement pratiqué dans le mur, immédiatement au-dessous. Sur la cloison de proue, quelqu'un avait collé une carte stellaire de très grand format.

Le reste de cette cabine inhospitalière était consacré aux divers appareils nécessaires à la conduite de l'engin. Les commandes étaient logées dans tous les recoins disponibles — certaines étaient disposées au plafond — comme si la cabine avait été fabriquée sans plan et que l'on eût jeté tous ces accessoires en vrac dans la pièce pour les boulonner au petit bonheur, au hasard des places

disponibles, l'apareil une fois terminé. Kate examina la cabine encombrée et découvrit une sorte de couloir au centre, relativement dégagé et qui permettait de marcher. Il avait environ un mètre quatre-vingts de large et quatre mètres cinquante de long, mais il fallait, pour le parcourir, contourner une grosse pièce de machinerie qui occupait le centre exact de la cabine. Un mètre quatre-vingts sur quatre mètres cinquante : telle serait sa demeure dans les semaines à suivre.

— « Quel est cet appareil, au centre du parquet ? »

— « C'est le pilote automatique. La chambre de navigation détermine notre trajet sur bande magnétique et c'est elle que j'introduis dans le pilote automatique. S'il n'y a pas d'erreur dans les calculs, c'est lui qui nous conduira à destination. »

— « Tout est tellement petit, tellement encombré. »

— « C'est bien assez grand pour moi, » dit-il.

— « Décollerons-nous à minuit ? » demanda Kate.

— « Non, le fret est toujours en cours de chargement. La tour de contrôle m'a réservé un trou pour six heures. Six heures du matin. » Il cligna de l'œil et tapota la nouvelle planche de polyester stratifié. « Regardez, j'ai placé une porte sur les toilettes. »

— « Merci. Laquelle des deux est ma couchette, je vous prie ? »

— « Celle du haut. »

Elle l'examina avec ennui, consciente de la place que l'homme occuperait par rapport à elle. « J'espère que ces sacs anti-radiations sont en bon état. Je n'ai pas envie de brûler. »

— « Ne craignez rien, » dit Webb. « D'ailleurs, nous franchirons les Ceintures de Van Allen à toute vitesse. »

— « Serait-il indiscret de vous demander en quoi consiste votre chargement ? »

— « Quincaillerie, appareils automatiques, toutes sortes de robots. » Il frappait la cloison du poing avec exaltation. « J'emmène là-bas un dispositif automatique assez puissant pour manœuvrer un radio-télescope ; il y a dans la soute suffisamment de ferraille pour le faire fonctionner pendant l'éternité, je pense. Et tout en priorité. Ces maudits bureaucrates ont laissé traîner les choses pendant huit ou dix ans, pour se décider brusquement hier. » Il joignit les mains en un geste d'avare. « Et maintenant on leur fait payer cette priorité. C'est la méthode des bureaucrates : décisions soudaines et onéreuses. Leur argent, moi je veux bien le prendre. »

Kate fut prise d'appréhension. « Où allons-nous ? »

— « A la Station de Tombaugh, » annonça-t-il triomphalement, « et je vous prie de croire que ça leur coûte un joli denier, à ces bureaucrates ! »

Le coup était dur pour la jeune femme. Inutile de demander d'autres explications. Elle était au courant. La Station de Tom-

baugh était l'unique poste avancé de la civilisation sur la planète Pluton, le grain de poussière le plus infime et le plus perdu dans les confins glacés du système solaire. Tombaugh était un observatoire, le seul au-delà de Callisto et le plus proche voisin de X. Elle se souvint d'avoir lu que l'équipement de Tombaugh comportait un radio-télescope gigantesque, en même temps qu'un astrographe, un réflecteur de soixante centimètres, et une chambre de Schmidt pour un programme d'observation de comètes. Une poignée d'hommes y vivaient pour assurer l'entretien.

Pluton était un monde cruel et inhospitalier ; ses six mille quatre cents kilomètres de diamètre ne contenaient autre chose qu'une atmosphère basse et dense composée d'hydrogène et d'hélium, reposant sur des mers de méthane gelé qui à leur tour prenaient appui sur un noyau rocheux. Un monde à peu près inexploré ; rugueux, stérile, montagneux et sans intérêt pour l'homme. Pluton était inutilisable, à peu près inhabitable, à ce point perdu dans l'espace que le Soleil n'y apparaissait plus que sous la forme d'une grande étoile. Selon le dernier rapport qu'elle avait lu sur la question, l'éclairement par unité de surface de Pluton, à son périhélie, n'était égal qu'à trois cents fois celui que le clair de lune produisait sur la Terre. La température, effroyablement basse, décourageait toute activité à l'exception d'une seule : le travail de l'observatoire.

Tombaugh constituait un excellent observatoire, car il se trouvait perché sur une montagne rocheuse très au-dessus de l'atmosphère suffocante de Pluton.

Il commandait X, la dixième planète du système solaire.

X était la véritable planète transneptunienne, celle que cherchait Lowell lorsqu'il avait découvert Pluton. Elle avait été repérée pour la première fois il y avait dix ans et décrivait une majestueuse orbite, qui s'étendait à plus de mille millions de kilomètres au-delà de Pluton.

Les sceptiques ne voyaient aucune raison de la visiter. X ne possédait qu'un albédo insignifiant et une grande taille combinée avec une densité basse ; comme les autres planètes, elle possédait une atmosphère glaciale et mortelle, et au moins quatre satellites. Le plus éloigné de ceux-ci, qui orbitait autour de la planète mère à une distance de plus de quatre millions de kilomètres, avait été proposé comme le dernier tremplin dans la direction des étoiles.

Dix ans plus tôt, un opérateur de radar, à bord d'un astronef de patrouille, avait découvert X et, presque aussitôt, on avait édifié la Station de Tombaugh sur les sommets rocheux de Pluton afin de pouvoir l'étudier — c'était la fenêtre la plus avantageuse qu'on pût ouvrir sur la nouvelle planète, à moins de s'y poser effectivement. La planète X était devenue le sujet d'interminables discus-

sions scientifiques et donnait des ailes à l'imagination publique. Une question faisait l'objet de débats acharnés dans de nombreux congrès intergouvernementaux : fallait-il conserver Tombaugh, maintenant que son utilité immédiate touchait à sa fin ?

Car Pluton s'éloignait rapidement de X, abandonnant la nouvelle planète dans les ténèbres extérieures. Durant une période d'environ quarante ans, Pluton était, en effet, la huitième planète à partir du Soleil, parce que son orbite très particulière l'amenait à l'intérieur de celle de Neptune, et, en poussant leurs possibilités à la limite, de petits cargos semblables à celui de Webb pouvaient atteindre l'astre errant. Mais désormais, pendant les mois de l'été 2009, Pluton approchait rapidement de la fin de sa visite ; dans peu de temps, il croiserait de nouveau l'orbite de Neptune pour continuer sa longue retraite vers les espaces extérieurs.

Kate se souvenait encore des questions débattues : devait-on démanteler Tombaugh pour récupérer le matériel ? Devait-on l'abandonner du moins jusqu'à la prochaine apparition de Pluton dans deux cent cinquante ans ? Ou, ce qui était le plus tentant, fallait-il équiper l'observatoire d'un dispositif qui se chargerait d'observer automatiquement le ciel durant les deux cent quatre-vingts années que durait sa révolution autour du Soleil ?

Les bureaucrates, maudits par Webb, avaient pris leur décision à l'ultime moment. La solution la plus tentante avait été adoptée et l'on chargeait actuellement dans les soutes toute une série d'appareillages automatiques.

— « Regardez-moi ça ! »

Kate fut tirée de sa rêverie. Elle le vit penché au-dessus de l'écran du radar, et deux pas l'amenèrent à ses côtés. « Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Regardez ! » mugit-il. « Il y a un parasite ! »

L'écran était parcouru d'un léger tressaillement. Cela lui rappelait des vagues majestueuses venant mourir tour à tour sur une plage déserte.

— « Quel genre de parasite ? »

La réponse de Webb fut un cri. « Si je le savais, je trouverais bien le moyen d'y remédier. » Il retira la fiche de son jack et se mit à démonter l'appareil. « Il n'existait pas hier ! »

Il tira sur quelque chose à l'intérieur, ses doigts glissèrent et il s'écorcha les jointures. Il poussa un juron. Quelques instants plus tard, il libéra un transformateur et le jeta sur le pont. Le remplacement de l'appareil présumé défectueux fut accompagné d'un commentaire qui n'avait que peu de rapport avec la technique.

— « Surtout ne vous gênez pas pour moi, » dit Kate. « Je connais tous ces mots. »

Webb ignora sa réflexion et continua de travailler. Mais, le nouveau transformateur une fois remonté, le parasite était toujours là, ce qui provoqua un redoublement de mots truculents. Cette fois Webb s'attaqua à un autre organe de l'appareil.

Lorsqu'il eut fait tout ce qu'il pouvait faire, les vagues continuaient toujours à balayer l'écran. « Si Jimmy Cross avait été là, » dit-il avec un suprême dégoût, « c'est tout à fait son rayon. »

— « Qui est Jimmy Cross ? »

— « Celui qui est en prison. »

— « Ah ! votre associé. Et il est mécanicien ? »

Webb ne répondit pas et descendit le long du couloir vers son téléscripteur miniature, où il tapa un message :

XANTHUS A TORCON : AI FANTOME RADAR. A QUI LA FAUTE ? X.

— « Torcon ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda Kate.

— « La tour de contrôle du terrain. Le contrôle de Toronto. »

— « X indique la fin du message ? »

— « Oui. »

Une sonnerie retentit et un instant plus tard, le téléscripteur donna sa réponse.

TORCON A XANTHUS : FANTOME EST PARTOUT. VOTRE FAUTE. X.

— « Merci ! » dit Webb sarcastiquement, à l'adresse de l'opérateur de la tour. « Alors pourquoi ne viens-tu pas le réparer ? »

Avec lassitude, il tira d'un coffre un sac d'outils, qu'il jeta dans le couloir et se mit à démonter le radar une seconde fois, résigné à un long travail.

Kate Bristol l'observa pendant quelque temps, puis, lasse du torrent perpétuel de jurons et d'obscénités dont Webb remplissait la cabine, elle grimpa dans la couchette supérieure et s'introduisit dans le sac anti-radiations. Elle essaya de ne plus entendre sa voix.

Quelques heures plus tard, elle fut brutalement réveillée par un poing lourd qui heurtait brutalement la partie inférieure de sa couchette et qui la ramena à la réalité. Des bruits profonds paraissaient sortir des entrailles du vaisseau et, au bout d'un moment, celui-ci parut se balancer comme un pendule. Webb s'activait dans la cabine, claquant des écoutilles qu'il verrouillait avec un volant, et ramassant les outils qui traînaient çà et là. Elle le vit courir aux toilettes pour s'assurer que les tuyaux d'évacuation étaient bien fermés, puis il claqua la porte, la nouvelle porte. Les pompes de pression furent mises en route et produisirent un vacarme infernal dans la petite cabine.

Il ouvrit le téléscripteur et le radar et proféra de nouveaux jurons. Elle s'aperçut alors que le parasite était toujours là.

Webb se livra à une dernière inspection de la cabine et de ses accessoires et se glissa dans la couchette inférieure.

— « Bouclez votre ceinture, » cria-t-il en lui enfonçant un doigt dur dans les reins. « Nous décollons. »

— « Cessez de me donner des coups ! J'ai déjà bouclé ma ceinture — après tout, je ne suis pas une novice. » Mais elle se trouvait déjà enveloppée du sac anti-radiations, oubliant que cette mesure était prématurée. « A quelle hauteur nous montera la fusée auxiliaire ? »

— « Environ trente kilomètres, ensuite elle nous quittera. »

Trente kilomètres. Selon les rapports, Singleton était mort à une altitude de trente kilomètres. Les sas jumeaux étaient, paraît-il, les responsables. « Serons-nous placés en orbite ? » demanda Kate.

— « Tout le monde passe en orbite, » répliqua Webb. « Vous n'êtes pas une novice, dites-vous ? La fusée nous place sur une orbite prédéterminée, mais nous nous propulsons par nos propres moyens lorsque nous montons en apogée la seconde fois. Nous prenons la direction de Titan. »

— « Le départ est-il toujours aussi bruyant ? »

— « Vous vous y ferez et au bout d'un certains temps vous m'entendrez murmurer. » Il s'arrêta pour prêter l'oreille. Elle ne remarqua aucun changement dans le tintamarre, mais il paraissait entendre quelque chose venant du dessous.

— « Ça vient ! »

L'accélération brutale lui tomba comme un poids sur l'estomac et lui coupa le souffle ; des doigts investigateurs issus des ténèbres s'insinuèrent dans son cerveau. Elle essaya de les repousser mais n'y parvint pas. Le *Xanthus* montait vers le ciel, emporté par sa fusée d'appoint.

La cabine était déjà nettement plus calme.

Irwin Webb était étendu sur le pont, le dos appuyé contre la cloison tribord, et observait la jeune femme qui reprenait connaissance dans les profondeurs de son sac anti-radiations. La bruyante fusée qui les avait placés en orbite était retombée depuis longtemps vers la Terre, et un silence relatif régnait dans le local exigu. Webb s'amusait à la vue de sa passagère.

Elle s'agita à l'intérieur du sac, étendit ses longues jambes pour chasser l'engourdissement et passa précautionneusement les mains dans l'ouverture placée au-dessus de sa tête. Un instant plus tard, les plis du sac se trouvèrent rejetés de part et d'autre et son visage plâtré de fard apparut. Avec un affolement passager, son regard inspecta la cabine, puis elle découvrit Webb affalé sur le pont. Il ne portait en tout et pour tout qu'un short kaki décoloré et des

chaussures à semelles magnétiques. Elle remarqua qu'il ne s'était pas rasé.

— « Que faites-vous donc hors de votre couchette ? » demanda-t-elle.

— « Que faites-vous dans ce sac ? » riposta-t-il. « Mes moteurs n'ont pas encore démarré. Nous sommes en orbite. »

— « Oh ! bien sûr. Et à quel endroit ? »

— « Nous approchons du périgée. Nous le franchirons et nous continuerons à monter pendant quelque temps. Vous pouvez aussi bien rester où vous êtes. »

— « Je ne m'étais jamais encore évanouie, » dit-elle.

— « Vous n'aviez jamais quitté la Terre à bord d'une boîte à sardines. Il ne s'agit pas d'une croisière de luxe. Je n'ai ni temps ni argent à consacrer aux mignardises du départ en douceur. » Il indiqua la carte stellaire sur la cloison de proue. « La Station de Tombaugh se trouve à plus de neuf semaines de trajet. J'espère m'y poser avant que la dixième soit complètement écoulée. »

— « Neuf semaines ! » répéta-t-elle avec incrédulité.

— « Mille cinq cent quatre-vingt-quatre heures en tout. Un peu plus de neuf semaines, je crois. Mais rassurez-vous, il y a au moins une heure que nous sommes partis. Voyez comme le temps passe vite ! »

— « Je n'ai pas peur, Mr. Webb, je n'ai jamais parlé d'abandonner. »

— « C'est vrai, » acquiesça Webb, « mais c'est pourtant ce que vous allez faire. Car je vais vous déposer sur Titan. »

Elle se débattit avec les courroies.

— « Qu'avez-vous dit ? »

— « Titan est le terminus pour vous — c'est là que finit votre voyage. C'est sur Titan que je me ravitaille en combustible ; je dois faire une halte de quelques heures et passer au méthane pour le grand saut. Je vous descendrai votre valise. »

— « Vous n'en ferez rien ! »

Il haussa les épaules.

— « Dans ce cas, vous la porterez vous-même. »

— « Ce n'est pas cela qui était convenu ! Je ne débarquerai pas sur Titan. J'ai payé pour la durée du voyage. »

— « Attendez, vous verrez, » promit-il. « Titan, tout le monde descend ! »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Que diable viendrez-vous faire à Tombaugh ? » demanda-t-il rudement. « Prendre du courriez ? Jouer les hôtesses ? Briquer les télescopes ? Cornegidouille ! Ces plaisantins ne s'occuperont que de monter toute leur quincaillerie avant que Pluton les emmène à l'autre bout de l'univers ! Avez-vous jamais vu un astronome perdre

son temps avec une femme lorsqu'il a la possibilité de faire joujou avec le télescope ? » Son intonation était méprisante. « A quoi pourriez-vous bien servir là-bas ? »

— « Je ne causerai pas d'embarras. Je resterai à bord et je rentrerai avec cet appareil, avec vous. »

— « Cette boîte à sardines ne fera pas le voyage de retour, » dit Webb.

— « Vous allez rentrer sans votre appareil ? »

— « Sans mon appareil, » répéta Webb en assenant un coup de poing sur le pont. « C'est le dernier voyage de la boîte à sardines. Il n'y a pas de dépôt de carburant sur Pluton, je ne peux pas la ramener. » Il passa la main sur son menton poilu. « Si le gouvernement avait pris cette décision il y a deux ans, c'eût été bien différent ! J'aurais pu faire l'aller et retour après m'être ravitaillé sur Titan. J'aurais pu prendre mon temps et faire du cabotage tout le long du parcours. Mais plus maintenant. Le temps m'est trop mesuré et Tombaugh s'éloigne toujours. Il s'écarte de nous à la vitesse de cinq kilomètres à la seconde. La seule chose qui nous reste à faire, c'est forcer de vitesse, nous poser à Tombaugh et abandonner le coucou. Pas de danger qu'il se rouille. »

— « Alors vous partirez simplement en l'abandonnant sur place ? »

— « Parfaitement, je partirai en l'abandonnant sur place. Terminé ! D'ailleurs, je récupérerai mon capital, les maudits bureaucrates m'indemniseront de sa perte. Voilà pourquoi vous ne m'y suivrez pas — je serais dans l'incapacité de vous ramener. »

— « Mais comment ferez-vous pour revenir ? »

— « Un croiseur gouvernemental m'attend là-bas. Nous déchargeons le coucou, nous aidons les astronomes à monter leur équipement, et hop, nous rentrons chez nous. Nous abandonnons Pluton et ses glaçons — ce sont les robots qui feront marcher la station. Quant à vous, vous débarquerez lorsque je me placerai en orbite de ravitaillement au-dessus de Titan. »

— « Ce n'est pas loyal ! » protesta Kate.

— « Ils n'ont que faire de dactylos expérimentées à Tombaugh, et vous ne sauriez rien faire d'autre. »

— « Ne soyez pas grossier ! »

Webb se leva pour passer sa combinaison et vérifier le chronomètre. « Nous n'en avons plus pour longtemps, maintenant. »

— « Quelle est la hauteur de votre périgée ? »

— « Trente-sept kilomètres. Nous venons de le dépasser. C'est dans ces environs que Singleton a rendu sa belle âme à Dieu. »

Une clameur stridente, provenant des entrailles du pilote automatique, fit écho à ses paroles et noya sa question suivante.

Webb bondit sur sa couchette et s'enfonça dans les profondeurs

de son sac anti-radiations. Il se surprit à regarder les rondeurs qui se dessinaient au-dessus de lui. « Maintenant, c'est le moment de vous cacher la tête dans le sac, les moteurs vont se mettre en marche. »

— « Que se passe-t-il ? »

— « Nous venons de franchir le périgée et nous passons en pilotage automatique ; l'ignition du carburant va bientôt être déclenchée. Demeurez dans le sac tant que je ne vous aurai pas donné le signal. Ne l'oubliez pas, nous devons traverser deux zones successives. »

— « Je me souviens. »

Les moteurs crachèrent. L'accélération se fit sentir avant l'arrivée du son, bien que les deux sensations fussent proches au point de n'en faire qu'une seule. Le vaisseau ne leur donna pas l'impression de bondir, de monter, ni même de se mouvoir. Leurs corps s'affaissèrent doucement en direction de la poupe et une fraction de seconde plus tard, leurs viscères suivirent le mouvement.

Kate se blottit à l'abri du tissu plombé du sac anti-radiations...

4

La jeune femme se débarrassa de son enveloppe protectrice et se laissa glisser sur le pont. Mais elle dut aussitôt déplacer ses pieds et se cramponner aux montants de la couchette pour maintenir son équilibre. Une température élevée régnait dans la cabine et après une seconde d'hésitation, elle retira sa combinaison spatiale. Elle apparut dans une salopette couleur crème.

Webb se trouvait à l'avant, penché sur l'écran du radar. Il portait toujours son short kaki et sa peau apparaissait, noircie par les radiations. Des cicatrices de cancer, semblables à de minuscules cratères, criblaient la surface visible de son corps.

— « Mr. Webb, » dit-elle d'un ton sévère, « je vous ai déjà prévenu, je ne répéterai pas mon avertissement. »

Il répondit par un sourire sournois en jetant un regard inquisiteur sur la salopette crème.

« Je déteste les bourrades, taloches et autres aménités, » poursuivit-elle. « Vous pouvez vous servir de la parole lorsque vous avez quelque chose à me communiquer. »

— « Pourquoi pas ? » dit Webb en se dirigeant vers le téléscripteur. Il frappa lentement le message avec deux doigts.

XANTHUS A TORCON : TOUT VA BIEN. FANTOME TOUJOURS LA. JE CHERCHE. X.

La réponse lui parvint après un court intervalle. Webb parcourut le message et maudit l'opérateur de sa désinvolture.

TORCON A XANTHUS : FANTOME PARTI EN MEME TEMPS QUE VOUS. ECRANS LOCAUX SONT CLAIRS MAINTENANT. DEBROUILLEZ-VOUS.

— « Qu'est-ce que ça peut bien être ? » grommela Webb.

Kate secoua la tête. « Ne me le demandez pas, je vous prie ! » Elle aperçut des points brillants qui se déplaçaient sur l'écran du radar. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Deux autres coucous. Ils sont partis à peu près en même temps que nous. L'un est le *Yandro* et l'autre le *Skyhook III*. Nous nous dirigeons de concert vers la Station de Tombaugh. » Il regarda l'écran avec un air de dégoût. « Qu'est-ce qui peut bien se passer dans cette mécanique ? »

— « Je n'en sais fichtre rien. »

— « Jimmy Cross l'aurait réparée en un tournemain. » Et soudain, d'une manière tout à fait inattendue, il répondit à la question qu'elle avait posée un bon moment auparavant. « Oui, c'est un mécanicien. Et un bon. Il est capable de monter et de démonter n'importe quoi les yeux fermés. »

— « Et Mr. Singleton ? »

— « Singleton ? C'était un minus ! »

— « Pendant que nous étions en orbite, vous m'avez dit que Singleton avait trinqué à peu près à cette altitude. Vous avez lancé plusieurs insinuations à son sujet, mais en fait vous ne m'avez pratiquement rien dit de lui. Quel genre d'homme était Singleton ? De deux choses l'une, dites-moi ce qui lui est arrivé ou ne prononcez plus son nom désormais ! »

Webb lui jeta un regard noir et grommela : « Venez. » Il marcha jusqu'aux toilettes et ouvrit la porte. « Voyez-vous ces leviers disposés sur le mur ? Vous poussez l'un des deux et *ensuite* vous poussez l'autre. Un seul à la fois. C'est un sas qui permet d'éjecter les ordures. C'est simple, non ? »

— « Primitif, mais simple, » dit-elle.

— « Bien sûr. » Webb ferma la porte à toute volée, déchargeant son irritation sur l'objet innocent. « On passe toujours une heure ou deux en orbite ; ça donne le temps de ranger ou de faire de petites besognes. Singleton eut l'idée géniale d'aller aux toilettes. Il s'est soulagé. Je ne sais comment il s'est débrouillé, mais il a fait tomber sa pression d'air. Il a dû mourir au bout de cinquante à cent secondes. »

— « Quelqu'un n'aurait-il pas... »

— « Il était seul, » coupa Webb. « Il transportait un chargement au cratère d'Arzachel, mais il était tellement stupide qu'il n'aurait jamais pu parvenir à la Lune sans se tuer. Il était entiè-

rement nu. Il passait le temps avant de franchir les Ceintures de Van Allen. Et c'est ainsi qu'il a cuit dans son propre jus — sang, salive, larmes, tout fut cuit, bouilli, rôti ! »

— « Votre appareil devrait être équipé de dispositifs de sécurité, » dit Kate faiblement.

— « Il l'est, » riposta Webb. « Il suffit de se servir d'une seule main et de ne presser qu'un levier à la fois. On n'a pas idée de poser le bras sur les deux — ce n'est pas de cette façon que l'on manœuvre les valves de sas. »

— « Pourquoi l'autre associé a-t-il été emprisonné ? »

— « Il est soupçonné de meurtre. Jimmy Cross venait de réparer plusieurs appareillages avant le départ du jeune vers la Lune et les policiers ont immédiatement pensé qu'il avait manigancé quelque chose pour se débarrasser de lui. La compagnie d'assurances doit avoir la même opinion — elle n'a pas encore versé l'indemnité. »

— « Est-il possible pour un mécanicien de saboter un appareil ? »

— « Un bon mécanicien peut saboter n'importe quoi, » dit Webb avec fureur. « Les policiers ont fouillé l'intérieur des cloisons ; ils pensaient découvrir des fils qui auraient rendu les leviers solidaires l'un de l'autre — naturellement ils ont fait chou blanc. Singleton s'est tué par bêtise, tout simplement ! »

Les moteurs s'arrêtèrent brusquement.

Kate tendit la main vivement pour se raccrocher puis écarta les pieds pour prendre une meilleure assise sur le pont.

— « Que se passe-t-il ? » s'enquit-elle, alarmée.

— « Rien, nous volons en régime de croisière, selon le programme enregistré sur ruban magnétique. Il faudra vous y faire car cela se reproduira tout le long du chemin. » Il sourit de sa mine déconfite. « On ne peut faire marcher constamment un vieux sabot de ce genre à pleine vitesse ; il pourrait se désintégrer. »

Elle hocha la tête et s'assit sur le pont, en étreignant ses chaussures magnétiques pour s'y maintenir. Elle se demandait pourquoi il avait eu l'air légèrement surpris lorsque les moteurs s'étaient arrêtés.

Le vieux vaisseau continua sa course dans l'infini pendant d'interminables heures et, petit à petit, un modus vivendi s'établit dans la cabine exiguë. Ils mangeaient, dormaient, parcouraient l'étroit couloir laissé par les appareils de toutes sortes, s'y asseyaient, s'y étendaient, échangeaient quelques bribes de conversation. Le voyage ennuyait visiblement la jeune femme ; Webb au contraire semblait apprécier la solitude. Le *Xanthus* se dirigeait vers Titan par poussées sporadiques, dévorant le temps et la distance.

A moins d'une centaine d'heures de leur destination, ils furent interceptés par une épave.

Kate éveilla Webb qui dormait dans sa couchette en le secouant par l'épaule. Il se dressa sur le coude pour écouter la rumeur du vaisseau ; il avait pris cette habitude chaque fois qu'il revenait à la réalité. C'était un bref moment de vigilance totale, pendant lequel ses sens communiaient avec l'astronef et l'auscultaient de la poupe à la proue.

— « Plusieurs messages ont été enregistrés par le téléscripteur... il est question d'une épave. »

— « Une épave ? » grommela Webb en appuyant la paume de sa main contre la cloison pour en sentir les vibrations. « Qu'elle aille au diable ! J'ai un horaire à respecter. »

— « Je crois que vous feriez bien de lire ceci, Mr. Webb. Et vous devriez jeter un coup d'œil sur votre écran de radar. »

Elle n'avait pas encore fini de parler qu'il avait bondi vers l'écran. « D'où vient-il, celui-là ? »

— « Il est là depuis des heures. »

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ? » rugit-il. « Il est beaucoup trop près — il pourrait nous prendre en écharpe. »

— « Je pensais qu'il s'agissait du vaisseau dont vous avez parlé précédemment, le *Yandro.* Ne viennent-ils pas tous se ravitailler sur Titan ? »

— « Ils ne viendraient pas si près ! Miséricorde... il va sûrement nous catapulter. »

Webb se tourna vers le pilote automatique et le déconnecta. Le coucou tombait maintenant la queue la première vers Titan et il se mit aux commandes manuelles pour augmenter la décélération. Au bout de plusieurs minutes, il arrêta les moteurs et regarda de nouveau le radar.

— « Qu'est-ce que raconte le téléscripteur ? Lisez la dernière dépêche. »

— « *Torcon à Xanthus,* » lut-elle à haute voix, « *alerte. Epave en dérive Amarcon-Titan. Signal de détresse. Position approximative BG* 90037*YY croisé BA* 34345*YY. Propriétaire récompense déposée Amarcon. Prévenir si. X.*

» Je n'y comprends pas un traître mot, » ajouta Kate.

Webb inscrivit les chiffres et les compara aux siens. « Il vient droit sur nous ! » cria-t-il, puis il décéléra de nouveau. Tandis que les moteurs fonctionnaient encore, il se tourna vers les commandes de direction et lâcha des jets de gaz sous pression, altérant le cap d'une fraction de degré. Elle ne discerna aucun changement dans

la position du point sur l'écran, mais Webb parut satisfait pour le moment.

— « Que signifie Amarcon ? » demanda Kate. « De quelle tour s'agit-il ? »

— « D'Amarillo, dans le Texas. C'est Amarillo qui a lancé cet appareil dans l'espace. »

— « Mais que lui est-il arrivé ? »

— « Comment diable voulez-vous que je sache ? Je ne sais pas, moi ; il a peut-être rencontré une pierre, il y en a d'aussi grandes que des maisons dans le secteur. » Il saisit le message dactylographié qu'elle tenait entre les doigts. « Il est en perdition, puisqu'il émet un signal de détresse. S'il est en dérive, c'est que son pilote automatique est hors de service ou ses bandes magnétiques détruites. Il tombe en chute libre dans la direction initiale qui lui a été imprimée. »

— « Quelle est la signification de la dernière ligne ? »

— « Les propriétaires ont déposé une caution à Amarillo en vue de la récupération de l'engin. Torcon voudrait savoir si je vais aborder l'épave. »

— « Le ferez-vous ? »

Webb examina le point lumineux attentivement. « C'est possible. D'ailleurs, j'ai perdu le fil du ruban magnétique, maintenant — il faudra que je me place en orbite en pilotage manuel afin de me ravitailler en carburant. » Il se retourna en souriant vers la jeune femme. « Cet argent serait le bienvenu. »

— « Naturellement. J'imagine facilement que vous êtes pauvre comme Job. »

Le téléscripteur se mit à crépiter comme pour souligner ses dernières paroles. Webb fit un signe éloquent de l'index et elle retira la bande de papier pour lire.

« *Torcon à Xanthus ; urgence, je répète urgence. Epave collision avec vous* 46 *heures plus moins* 12 *minutes. Prenez mesures pour l'éviter. Avisez. X.* »

Webb plongea ses mains dans ses poches. « Tu parles ! Je vais plutôt lui courir après ! Vous pouvez leur donner cette réponse. »

Webb détailla la silhouette de l'engin qui se profilait devant lui et avança les jambes pour se poser doucement sur la coque, sachant fort bien que le bruit de son arrivée serait entendu par l'occupant éventuel du vaisseau — du moins s'il contenait encore de l'air et un être vivant. Le vaisseau en perdition était petit, finement galbé et il crut en reconnaître le type : un engin rapide de sport, fabriqué à Toledo avec subvention de l'Etat, à l'intention des gens qui avaient les moyens de se payer ce luxe. Marchant avec précaution,

il fit le tour de la coque et constata avec surprise que le sas était ouvert. Une lumière clignotait dans le sas : c'était la seule chose susceptible d'attirer son attention.

Il se glissa dans le réduit, ferma la porte extérieure et appuya sur le bouton d'admission. L'intérieur de l'appareil se dévoila sous ses yeux et il pénétra dans un corridor desservant trois chambres. Webb s'étonnait d'un tel gaspillage — trois chambres et un corridor sous pression ! Un regard rapide vers la proue lui apprit que la troisième et dernière chambre était celle du pilote, mais, plus près de lui, deux portes ouvertes lui donnaient une vue partielle des cabines privées. Webb avança dans le corridor. La première cabine était vide et il nota en passant qu'elle contenait un lit bas et non une couchette.

Dans la seconde cabine, il aperçut la silhouette d'un homme en combinaison spatiale, étendu sur le dos, sur des draps propres. Il était vivant et leva la main péniblement en signe de bienvenue. Webb lui rendit son salut et s'approcha.

Le survivant était ligoté. L'autre main était liée par une paire de menottes à une petite boîte noire, laquelle était à son tour solidaire de l'un des montants du lit.

— « La peste m'étouffe, » dit Webb tout haut. « Seriez-vous un filou ? »

— « Courrier, » souffla l'autre. « Le pilote a la clé. »

— « Il me semble que le pilote a pris le large depuis un bon moment, » dit Webb brutalement.

Il jeta un coup d'œil circulaire dans la luxueuse cabine. Le gaillard était resté couché parce qu'il y était solidement attaché ; il ne pouvait atteindre la cuisine ménagée dans la cloison opposée, ni la porte, ni d'ailleurs s'éloigner de plus de cinquante ou soixante centimètres du pied du lit.

— « Depuis combien de temps êtes-vous là ? »

— « Je ne sais pas, » répondit l'autre dans un soupir épuisé. « J'ai perdu la notion du temps. »

— « Qu'y a-t-il dans la boîte noire ? Quelque chose de dangereux, peut-être ? »

— « Je ne sais pas, » répéta le courrier. « On ne m'a rien dit. »

— « Drôle d'histoire, » dit Webb. « Je vais voir si je peux trouver une scie à métaux. »

Il sortit de la cabine et se dirigea vers la chambre du pilote. L'endroit était minuscule et fort encombré, mais il contenait tout ce que l'on pouvait désirer au cours d'un voyage interplanétaire. Dès le premier regard, Webb eut furieusement envie de ce poste de pilotage ; c'était le genre de vaisseau qu'il ne pourrait jamais se payer, quelle que soit la somme que les maudits bureaucrates lui alloueraient.

Le radar était toujours en fonctionnement et il aperçut son propre coucou sur l'écran. Une clé était suspendue au-dessus de l'écran ; Webb la décrocha en fronçant les sourcils d'étonnement. Il n'y avait pas sur le tableau de bord de trou de contact susceptible de recevoir cette clé, et il se surprit à scruter le couloir avec une attention intriguée. Le crépitement du téléscripteur le fit se retourner. C'était un modèle merveilleusement compact, logé dans un recoin de la cloison.

XANTHUS A TORCON : WEBB SE DIRIGE VERS VAISSEAU EN DETRESSE, RECLAMERA PRIME. PASSAGERE PAYANTE REÇU ORDRE DE DEBARQUER TITAN, EN DEPIT DE SES PROTESTATIONS. MALHEUREUSE. X.

— « Rien à faire, ma petite, » rugit-il avec fureur. « Rien à faire maintenant. Comme c'est dommage, hein ? » Il arracha le message de la machine et le glissa dans une poche.

Au bout d'un instant, il se rappela sa mission et chercha le pilote automatique. Il était ingénieusement dissimulé derrière un panneau coulissant dans la cloison, et du plastique mou et poisseux répandu sur le socle du robot donnait un premier indice sur le mystère du vaisseau. Les rubans magnétiques étaient rompus naturellement, ce qui avait provoqué l'arrêt des moteurs et le lancement du signal de détresse. Webb passa un doigt ganté dans le plastique et devina comment la mort avait frappé le fin vaisseau. Un aérolithe avait percé la coque précisément au mauvais endroit, défonçant la double coque et la couche intérieure de plastique isolant pour frapper le pilote automatique. Toledo n'aurait pu prévenir un pareil accident. Webb vérifia le manomètre et constata que la pression était normale. Après l'accident, le pilote était monté sur la coque pour boucher la fissure, ce qui avait permis à la pression de remonter à son niveau normal. Il aurait dû ensuite appeler la tour de contrôle pour les rassurer, mais l'homme n'était pas revenu, son travail terminé ; il se trouvait toujours quelque part dans les ténèbres — le sas ouvert en faisait foi. Cette hypothèse était encore confirmée par la situation scabreuse du vaisseau et la présence à bord du courrier affamé et enchaîné. L'imbécile avait dû se hisser sur la coque et tomber dans le vide, à moins qu'il n'eût été éjecté. Dommage pour lui. La première faute est généralement la dernière et le pilote l'avait évidemment commise.

Webb annota le livre de bord de l'astronef pour assurer son droit à la prime de sauvetage et quitta le poste de pilotage.

Le courrier ne dissimula pas sa surprise lorsque Webb ouvrit ses menottes. « Où avez-vous trouvé la clef ? »

— « Ultra-secret et confidentiel. A votre avis, qu'est-ce qui peut bien se trouver dans cette boîte ? » Webb remit le courrier sur ses

pieds. « En route ! » Mais, l'autre avançant trop lentement à son gré, il le décolla du plancher pour le prendre en remorque.

Ils firent halte dans le sas et Webb tourna la tête pour jeter un dernier regard en arrière. C'est à ce moment que le premier soupçon vint le frapper.

Ce n'était qu'une infime intuition, mais il ne pouvait s'en libérer. Plantant là le courrier, il rebroussa chemin, pénétra dans le corridor brillamment illuminé et en scruta toute la longueur. L'épave tout entière semblait remplie de sa méfiance. Il avançait avec précaution, reprenant la voie de sa précédente exploration. Chaque détail était passé au crible de son doute. La première cabine avec sa porte ouverte de guingois (on avait couché dans le lit), la seconde cabine avec sa porte également ouverte (on avait aussi couché dans le lit, bien entendu, et tous deux étaient garnis de draps immaculés), les menottes qui étaient demeurées accrochées au montant du lit, le petit poste de pilotage (complet jusqu'aux moindres détails). Tout semblait parfaitement normal.

Et pourtant, il y avait quelque chose de bizarre.

Webb examina tour à tour l'écran du radar, le manomètre de pression d'air, les indicateurs de niveau de carburant, le crochet qui avait retenu la clé, les rubans magnétiques rompus, les fragments de plastique éparpillés, le téléscripteur, le compas stellaire. Que pouvait-il trouver à redire à tout cela ? Tout était dans un ordre parfait, là où l'ordre était indispensable ; et en désordre là où le désordre était de rigueur. Dans ce cas, pourquoi l'aiguillon du doute venait-il le piquer ? Pourquoi l'épave lui inspirait-elle cette méfiance ?

Et pourtant le doute persistait, lancinant.

D'une humeur de dogue, Webb accrocha le survivant à sa ceinture et s'élança sur le *Xanthus*.

5

KATE BRISTOL ouvrit des yeux ronds en voyant paraître le courrier. Webb ne remarqua rien, pas plus que les regards qu'ils échangèrent entre eux. Il installa l'homme dans la couchette inférieure et dit : « Donnez-lui à manger, » puis il se dirigea vers le téléscripteur, disposé à l'avant.

XANTHUS A TITAN : NOUS APPROCHONS DE VOUS AVEC NEUF HEURES DE RETARD. DEVONS-NOUS GARDER ORBITE ASSIGNEE OU SUBSTITUER ? DEMANDONS CALCULER NOUVELLE ORBITE POUR TOMBAUGH. PRIERE FAIRE VITE, DEUX

PASSAGERS DEBARQUENT TITAN, L'UN PAYANT POUR MAISON ACCUEIL, L'AUTRE SOUS EGIDE AMARCON. X.

Sans attendre la réponse, Webb glissa quelques outils dans sa poche et descendit dans l'entrepont, afin d'entreprendre la conversion de ses moteurs pour l'utilisation du méthane. L'écoutille se rabattit derrière lui.

Kate s'approcha du panneau et tendit l'oreille. Lorsqu'elle fut certaine que Webb était réellement parti, elle retourna vivement près du courrier couché sur le lit de camp. L'homme se débattait et se tortillait déjà dans sa combinaison, cherchant à atteindre quelque chose qui s'y trouvait dissimulé. Au bout d'un instant, il fit apparaître une petite clé et ouvrit la boîte enchaînée à son poignet.

— « Prenez ceci rapidement, » dit-il. « Passez-moi votre radio. Dépêchez-vous, avant qu'il ne revienne. »

— « Vous êtes bien le dernier que je m'attendais à trouver ici ! » s'exclama Kate qui n'en était pas encore revenue de le voir surgir devant elle.

— « Ne vous occupez pas de cela ! Passez-moi votre radio... vite ! »

— « Mais que faites-vous ici ? »

— « Pour l'amour du ciel, Kate ! Je vous apporte un nouvel émetteur ! *Prenez-le.* Le vôtre est défectueux... ne l'aviez-vous pas remarqué ? » Et il lui glissa dans les mains la réplique de l'instrument de secours que lui avait remis l'office de communications de la compagnie d'assurances. « Vous déréglez les écrans dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres. »

— « C'était ça le fantôme ! » s'écria la jeune femme.

— « Oui. Les techniciens des communications se sont aperçus de leur erreur aussitôt après le départ du *Xanthus* de Toronto. L'interférence a disparu avec vous. *Donnez-moi votre radio !* »

Elle se précipita derrière la porte fraîchement installée. Le courrier observait l'écoutille fermée avec inquiétude, redoutant de voir Webb réapparaître avant que Kate eût terminé la substitution. Après quelques instants d'angoisse, la jeune femme reparut et le courrier lui arracha des mains le poste défectueux et l'enferma dans la petite boîte noire.

— « Le poste sera démantelé après mon atterrissage, » dit-il. « Je n'ose pas y toucher maintenant, il pourrait avoir des soupçons ! »

— « Mais l'épave ? »

— « Mon vaisseau n'est pas et n'a jamais été une épave. Le pilote est toujours à bord et il continuera de dériver avec l'appareil jusqu'au moment où il sera intercepté par une patrouille, ou que vous serez en sécurité et hors de portée. Il s'est caché dans

l'entrepont. L'accident a été simulé pour tendre un piège à Webb... nos gens ont spéculé sur sa cupidité. »

— « Mais cette collision semblait parfaitement authentique. »

— « Elle eût été authentique si Webb n'avait pas fait le nécessaire pour l'éviter ; il était indispensable de sauvegarder les apparences, comprenez-vous ? Webb ne pouvait manquer d'éviter l'abordage, bien entendu, et nous savions qu'il inspecterait l'épave s'il avait la moindre chance d'en tirer un bénéfice. »

— « Que se serait-il passé si Webb s'était contenté de vous éviter pour continuer sa route ? »

— « Nous aurions poursuivi notre dérive. Mais un autre homme, porteur d'un autre émetteur radio, serait venu vous rejoindre dans l'orbite autour de Titan. »

— « Un autre homme ? »

— « Certainement. Le Superviseur n'a négligé aucun détail. »

— « Dommage, » dit Kate. « Webb me débarque sur Titan. Il anule notre contrat. »

— « J'en doute fort, » répliqua le courrier. « L'homme qui doit vous rejoindre en orbite est avocat. Il appartient à notre firme. Faites-lui part de vos ennuis si vous voulez demeurer à bord. »

Le téléscripteur crépita :

TITAN A XANTHUS : MAINTENEZ ORBITE ASSIGNEE, LA MEME VOUS EST OUVERTE MAINTENANT : NOUVEAUX CALCULS BIENTOT TERMINES. NAVETTE VIENDRA VOUS REJOINDRE SUR ORBITE POUR DEBARQUER DEUX PASSAGERS : BIENVENUE. X.

Lorsque Webb revint à la cabine, il trouva la jeune femme qui, la cuiller à la main, faisait avaler de la soupe chaude au courrier. L'homme paraissait manger avec avidité. Un peu de soupe s'était répandue sur sa barbe.

La navette gouvernementale *Kteie* s'approcha du vaisseau de Webb, régla son allure sur la sienne et vint s'amarrer bord à bord. Lorsque l'équipage eut adapté la tube de transbordement de sas à sas, Kate Bristol et le courrier passèrent sur la navette. Webb ne dissimula pas le soulagement qu'il ressentait à les voir partir.

— « Je tiens à vous remercier, monsieur, » dit le courrier en prenant congé. « En venant me tirer de l'épave, vous m'avez rendu un fier service et je puis vous assurer de ma grande reconnaissance. »

Webb n'était pas homme à se payer de mots : « Economisez votre salive, mon vieux. Arrangez-vous seulement pour que ce plaisantin, à la tour d'Amarillo, me fasse parvenir mon argent ! »

— « Vos paroles nous vont droit au cœur, Mr. Webb, » inter-

vint Kate. « Je n'en attendais pas moins de vous. En ce qui me concerne, j'attends avec impatience le moment de prendre un bain. J'ai souffert pendant plus de trois cent cinquante heures sur ce... rafiot, et j'ai grand besoin de me laver. »

— « Débarrassez le plancher ! » rugit Webb.

Quelques minutes après le départ de la navette, la coque vibra légèrement à la suite d'un choc très amorti, et le vaisseau citerne rempli de méthane commença les opérations de ravitaillement. Webb saisit une paire de tuyaux à méthane dans la soute à outils et se dirigea en toute hâte vers la chambre des machines pour participer à la manœuvre. Ce n'est qu'après avoir terminé ce travail qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas inspecté l'épave de fond en comble. Il n'était pas descendu dans l'entrepont pour voir le compartiment des moteurs.

Les deux vaisseaux orbitèrent de concert pendant près de trois heures. Bientôt, le coucou serait prêt pour le grand saut.

Quelques minutes avant le départ, la navette revint avec les nouvelles bandes magnétiques qui lui allouaient mille deux cent vingt-six heures pour atteindre Tombaugh. Webb saisit les bobines et les disposa dans son pilote automatique. Il s'apprêtait à d'autres besognes lorsqu'il s'aperçut que la navette lui avait amené deux visiteurs. Ils se tenaient à l'entrée du sas et le regardaient.

— « Je vous avais dit de débarrasser le plancher, » s'écria-t-il dans un accès de rage. Puis, s'adressant à l'homme debout près de Kate Bristol : « Qui êtes-vous ? Que diable faites-vous ici ? »

— « Je m'appelle Abraham Calkins, monsieur. Puis-je monter à bord ? » Il tira de sa poche une carte de visite et la tendit à Webb.

— « Vous êtes à bord... maintenant, filez. » Il lut la carte. « Un avocassier, un maudit avocassier ! »

Une ombre passa sur le visage de Calkins, mais sa voix demeura parfaitement sereine. « Accordez-moi seulement quelques minutes, et je vous laisserai en paix. Je sais que vous ne disposez que de peu de temps avant le départ, mais je représente Miss Bristol dans cette affaire. »

— « Je quitterai l'orbite à l'heure prévue, » répliqua Webb. « Il faut que je parvienne à la Station de Tombaugh — je n'ai pas l'intention de poursuivre cette sale boule de glace jusqu'aux confins du système solaire. » Il cligna des paupières. « De quoi s'agit-il ? »

— « Du contrat que vous avez passé avec Miss Bristol. »

— « De quoi diable parlez-vous ? »

— « Je vais vous donner tous éclaircissements. Miss Bristol a loué sa place à bord de ce vaisseau, à Toronto, pour une somme convenue d'avance. Ladite somme a été versée, ce faisant elle a

rempli les obligations de son contrat. Elle désirait se faire transporter sur l'une des planètes extérieures, et vous avez accepté de mettre votre vaisseau à sa disposition à cet effet. Vous vous êtes réservé le droit de choisir la destination en dernier ressort, selon les nécessités du fret, et elle a acquiescé à cette condition. Nous sommes d'accord ? »

— « Dépêchez-vous d'en finir. »

— « Très bien. A la suite de quoi vous avez embarqué un chargement à destination de la Station de Tombaugh, sur Pluton. Miss Bristol n'a pas annulé le contrat en apprenant cette nouvelle, ni vous non plus. C'est pourquoi, le contrat verbal intervenu entre vous, enregistré sur les fiches à Toronto, demeurait effectif lorsque vous avez quitté ce port. Le contrat demeure par conséquent valable de plein droit. Ce qui signifie que vous devez réserver une place, à bord de votre appareil, pour Miss Bristol. »

— « Décampez ! Partons-nous tous les trois pour Tombaugh ? Ce coucou va quitter son orbite d'un instant à l'autre ! »

— « Je suis désolé, monsieur, mais cet astronef ne quittera pas son orbite avant d'avoir honoré son contrat. » Il tira de sa serviette un papier bleu. « Voici un exploit qui vous enjoint d'avoir à vous soumettre à la loi. Un officier ministériel se tient dans la navette, prêt à intervenir. »

— « Tonnerre de sort, vous ne pouvez tout de même pas me retenir ici ! »

— « Je le peux et je n'hésiterai pas à le faire avec le concours de l'officier ministériel et de la navette. » L'avocat haussa les épaules. « Bien entendu, vous êtes libre de défendre vos droits. Vous pouvez porter le débat devant la justice. Vous pouvez nous accompagner sur Titan immédiatement, si vous le désirez, et je suis certain que l'affaire serait réglée en deux ou trois jours. »

— « Je ne puis attendre deux ou trois jours ! » hurla Webb. « Je vais quitter l'orbite dans deux ou trois minutes ! Evacuez ! »

— « Non, monsieur ! »

— « Laissez-moi partir pour Pluton. Je n'ai accepté que de la conduire sur l'une des planètes. »

Calkins sourit de satisfaction, comme s'il n'avait attendu que cette phrase. « Mr. Webb, vous n'ignorez certainement pas que Pluton n'est pas autre chose qu'un satellite échappé de son orbite. Il n'est pas du tout impossible qu'une cour de justice ne vienne à la définir comme une « lune extérieure » selon les termes du contrat. Il a été clairement établi que Pluton a été autrefois un satellite de Neptune. Eh bien, Mr. Webb ? »

— « Je ne puis attendre plusieurs jours. » Webb transpirait comme un bœuf. « Si je ne quitte pas cette orbite dans les minutes

qui vont suivre, je n'arriverai jamais à Tombaugh. Je ne peux pas lui faire la chasse autour du Soleil. »

— « Précisément. Alors nous sommes d'accord ? »

— « Mille tonnerres, elle n'a rien à faire là-bas. »

— « Ce n'est pas à vous ou à moi d'en juger. »

Un signal retentit dans les entrailles du pilote automatique et Webb se précipita pour enclencher un levier de sécurité. « Filez ! » dit-il à l'avocat. « Les moteurs vont démarrer. »

— « Et ma cliente, monsieur ? »

— « Votre cliente peut aller pourrir dans l'espace s'il ne tient qu'à moi, filez ! »

— « Etes-vous d'accord pour exécuter les termes du contrat ? »

— « Qu'elle fasse ce qu'elle voudra... Sortez du vaisseau ! »

— « Oui, monsieur. Merci, monsieur. » L'avocat se retourna rapidement pour serrer la main de Kate Bristol. « Puis-je vous souhaiter un agréable voyage ? »

— « *Sortez !* » Webb surveillait son chronomètre et comptait les secondes. « Dépêchez-vous, tonnerre de chien ! Courez ! » cria-t-il à l'adresse de l'avocat qui détalait.

Un instant plus tard, le sas se referma et le tube de liaison fut débranché. Webb gémit : « *Cinquante secondes de retard !* » Il leva la main du levier de sécurité et le méthane jaillit en torrent de feu des tuyères, tirant le *Xanthus* hors de son orbite. Webb se retenait au pilote automatique, sachant ce qui allait se produire, mais la poussée soudaine projeta sa passagère contre la cloison de poupe.

Pendant plus de trois cents heures, il refusa de lui parler.

— « J'ai pris un bon bain dans la maison d'accueil, » dit Kate lorsque le silence devint insupportable. « Est-ce que je sens bon ? »

Webb boudait et faisait des graffiti dans son coin...

Et un peu plus tard : « J'avais oublié d'emporter ma valise en quittant l'appareil. L'aviez-vous remarqué ? »

Webb était accroupi près de la cuisine et se préparait un repas...

Beaucoup plus tard : « Il ne fait pas aussi chaud qu'au début. Serait-ce à cause de notre éloignement du Soleil ? »

Webb lisait des messages sur le téléscripteur...

Après un nombre d'heures interminables : « Je sais que ma présence vous est importune, mais vous pourriez au moins vous conduire en homme civilisé, Mr. Webb. »

Webb était allongé sur sa couchette et étudiait les courbes de la couchette supérieure. Ces courbes étaient causées par l'anatomie de la jeune femme qui avait elle aussi adopté la position couchée. Il leva un doigt et du bout de l'ongle il traça une ligne imaginaire autour de la silhouette...

Après une interminable succession de jours — ou étaient-ce

plutôt des demaines ? elle demanda : « Sera-t-il possible d'apercevoir la nouvelle planète sur l'écran du radar ? »

Cette réflexion produisit l'étincelle. Webb leva les yeux et dit : « L'écran est clair maintenant. »

— « Eh bien, » s'exclama-t-elle, « je salue votre retour dans le monde des vivants. Je suppose que le fantôme s'est lassé de la monotonie qui règne dans cette cabine et qu'il a pris la poudre d'escampette. »

— « Les pannes ne disparaissent pas sans raison, » répliqua Webb d'un ton maussade.

— « Je vous en prie, ne nous disputons pas. Parlez-moi de la Station de Tombaugh. A quoi ressemble-t-elle ? »

Webb permit à son regard de venir se poser un instant sur les contours topographiques du corps de la jeune femme. Ce vêtement collant l'irritait. « Des roches, de la glace, du méthane. Toujours la même histoire. Un endroit terriblement sinistre — les mers sont faites de méthane gelé avec de petites îles rocheuses qui émergent çà et là. Sur les rochers, du gaz gelé qui ressemble à de la neige. »

— « Mais l'observatoire ? »

— « Eh bien, c'est un bâtiment, » dit Webb négligemment. « Un petit bâtiment accroché au flanc d'une montagne. A l'intérieur, se trouvent les télescopes et les autres appareils. Dans la partie inférieure, sont aménagés les locaux d'habitation et les engins de communication. Et à l'extérieur, non loin du bâtiment, est édifié le radio-télescope. Enfin, au-delà, s'étend un plateau qui sert de terrain d'atterrissage. »

— « A la façon dont vous le décrivez, cela ne semble guère impressionnant. »

— « Ce n'est rien d'autre qu'une pustule sur le flanc gelé d'une montagne, avec à l'intérieur une équipe de gars à demi-frigorifiés occupés à prendre des photographies. La Station de Tombaugh, ce n'est pas grand-chose, mais Pluton, c'est encore moins. »

— « Avez-vous vu la nouvelle planète dans leur télescope ? »

— « Ces petits rigolos ne le permettent pas. Il faut que vous possédiez la carte syndicale de Cambridge. »

— « Qu'y font les astronomes ? »

— « Ils travaillent. »

— « Mais quand ils ne travaillent pas ? »

— « Je n'en sais rien ; je ne suis jamais demeuré sur place pour les observer, » répondit Webb d'un ton maussade. « Je décharge mon fret et je repars ! »

Elle fit une remarque dans le but d'entretenir la conversation, mais Webb s'était déjà perdu dans ses rêveries. Il contemplait le

radar qui fonctionnait maintenant d'une manière irréprochable. Qu'en aurait pensé Jimmy Cross?

Lorsque l'appareil fut rendu à mi-chemin — six cent treize heures après avoir quitté l'orbite de Titan — Webb se plongea dans les paperasses. Il se servait des pages blanches du livre de bord, devenu à peu près sans objet, pour faire le calcul des bénéfices que lui rapporterait ce voyage, en commençant par la somme versée par la passagère pour finir par la récompense qu'il toucherait à la suite du sauvetage du courrier et de sa petite boîte noire. Webb ne savait pas exactement à combien se monterait cette prime, mais il s'imaginait que la somme serait rondelette et il inscrivait le chiffre approximatif au bas de la colonne. Du côté débit, il enregistra le prix des rubans magnétiques, des provisions de bouche, du carburant et de l'appareillage d'ignition. La perspective de bénéfices était pour lui une source de bonheur. Le gain total était fort coquet. (Et pourtant, il n'avait pas compté l'indemnité que la compagnie d'assurances devait lui verser à la suite de la mort de Singleton, ni l'argent provenant de la vente de sa maison.)

Réconfortant, très réconfortant. Que le coucou aille pourrir sur Pluton. Il avait maintenant devant lui un capital suffisant : il pouvait se retirer.

Une centaine d'heures plus tard, il remâchait encore le mystère irritant du vaisseau en perdition. Webb était capable de faire surgir dans sa mémoire l'image exacte, jusqu'aux moindres détails, de l'intérieur de l'engin, et maintenant il cherchait les anomalies qui auraient pu lui échapper lors de sa visite. Il y avait sûrement une faute quelque part. Sa conviction était trop forte pour qu'il pût l'ignorer.

Soixante heures plus tard, il observait Kate Bristol qui faisait le ménage dans la cabine et il pensait à ce que dissimulait cette salopette crème.

Cent quinze heures s'écoulèrent encore et Webb maudit le pilote automatique, car les moteurs venaient de s'arrêter pendant une fraction de seconde — ils se trouvaient en décélération — puis ils se remirent en marche avec une sorte de hoquet étouffé qui constituait un premier avertissement. Le coucou était de plus en plus bon pour la casse. (Il s'aperçut que la femme le fixait avec un regard aigu. Pour quelle raison ?)

Encore quatre-vingts heures et Webb, penché sur son radar, se grattait la barbe. Il attendait avec impatience que Pluton daignât se montrer.

Le courrier portait la barbe.

Webb cligna des paupières et se redressa.

Le courrier portait la barbe. Une fois de plus, il revit en imagination l'intérieur de l'épave, mû par une inquiétude qui ne lui laissait aucun répit. Il examinait chaque objet tel qu'il l'avait vu pour la première fois. Le sas ouvert, la lumière clignotante, la première cabine, puis la suivante, les lits moelleux, le courrier enchaîné et sa barbe, la salle de pilotage, les rubans magnétiques rompus, le plastique éparpillé, le radar, le téléscripteur... Kate Bristol avait lancé un message à partir du *Xanthus* pendant qu'il explorait l'épave. Et il l'avait expulsée de l'appareil alors qu'ils orbitaient autour de Titan, mais elle était rentrée aussitôt en compagnie de ce maudit avocassier. Et c'est à peu près vers cette époque que le fantôme avait disparu de l'écran du radar.

Tout cela était absurde.

Webb ferma les yeux pour mieux se représenter chaque détail dans la cabine du courrier et la salle de pilotage.

Pendant quelque quinze ou vingt minutes, il tourna et retourna les images dans sa tête, et soudain il poussa une exclamation qui rompit le silence qui régnait dans la cabine.

— « Tonnerre de sort ! »

6

L'ÉPAVE avait révélé, non pas une anomalie, mais deux.

Les rubans magnétiques avaient été rompus — ou coupés — pendant que le pilote automatique était au repos et non en cours de fonctionnement. Ils s'étaient arrêtés d'une façon anormale. Si l'aérolithe les avait frappés en plein fonctionnement, les bobines supérieures auraient continué à tourner sur leur lancée et les rubans se seraient répandus en désordre sur le socle du mécanisme ou sur le plancher. Or, ce n'était pas le cas. Les bobines étaient parfaitement enroulées lorsqu'il les avait découvertes. On avait d'abord arrêté leur mouvement, puis on les avait coupées ou rompues. L'épave était une fausse épave.

Et le courrier avait négligé un détail important dans son histoire. La longueur de sa barbe correspondait bien au temps écoulé, mais les chaînes des menottes n'étaient pas assez longues pour lui permettre d'atteindre la cuisine, ni la porte, ni les toilettes. Pourtant, ses draps étaient propres et ses vêtements immaculés. (D'autre part, le pilote absent n'avait probablement pas basculé par-dessus bord ; il se cachait tout simplement dans l'entrepont, peut-être dans la chambre des machines que Webb avait omis d'inspecter.)

L'épave n'était qu'une mise en scène, le pilote était caché et le

courrier un menteur bien maladroit. Webb se maudit vigoureusement de sa stupidité.

— « Et alors le second pirate lâcha une horrible bordée de jurons, » dit Kate nonchalamment. « Décidément, je commence à m'y habituer. »

Webb fonça dans le couloir, fouilla dans un tiroir et en tira le message que Kate avait lancé par téléscripteur.

— « Toujours malheureuse ? » demanda-t-il sarcastiquement, en agitant le papier devant sa figure.

Elle lut le signal de danger sur son visage et se dressa sur sa couchette, s'appuyant le dos contre la cloison. « Vous m'aviez dit d'avertir Torcon que vous inspectiez l'épave. »

— « Je ne vous avais pas dit d'ajouter ces fadaises. Mais ça a marché, non ? Cet avocassier est monté à bord de la navette et a trouvé un moyen de vous faire rester à bord. Vous voulez jouer les touristes, vous voulez visiter Pluton ? »

— « Ce sera sans doute ma seule chance, » répondit-elle d'une voix douce. « Nous serons tous morts lorsque la planète reviendra. »

— « Certains pourraient mourir dès à présent. » Webb s'arrêta de parler et tendit l'oreille, cherchant l'origine du son étouffé qui montait des profondeurs du vaisseau. Il ne se reproduisit pas et Webb desserra les doigts et laissa échapper le papier. Il posa ses mains sur les montants de la couchette supérieure.

— « Cette histoire d'épave n'était qu'une mise en scène. »

— « Oh ! vraiment ? » dit Kate avec une grande politesse.

— « Vous le savez aussi bien que moi. C'est Calkins ou le courrier qui vous l'ont dit. Amarillo a maquillé ce vaisseau en épave et l'a lancé pour m'intercepter ; quelqu'un, derrière Amarillo, désirait faire entrer le courrier à bord de ce coucou. Quelqu'un le désirait désespérément, comme vous vouliez désespérément devenir ma passagère à Toronto. Et vous avez fait des efforts désespérés pour rentrer à bord pendant que j'étais sur orbite. » Son sourire moqueur était entièrement dépourvu de gaieté. « Cette vieille passoire voit sa popularité grandir de façon stupéfiante. Je finirai par croire qu'un trésor y est caché. »

— « Je trouve que c'est un vaisseau très intéressant. »

— « Et moi je sais que c'est un tas de ferraille rouillée. Pourquoi teniez-vous tant à venir à bord ? »

— « Pour visiter la Station de Tombaugh. »

— « Vous ignoriez tout de ma destination. M...! »

— « Vous avez là une habitude très vulgaire, Mr. Webb. »

— « J'ai des tas d'habitudes vulgaires, comme celle-ci. »

Kate le sentait venir, mais ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'attendait et la main indiscrète la prit totalement au dépourvu. Webb avait tendu la main avec douceur, sans aucune intention

agressive, pour lui palper le corps. La main explora délicatement ses seins.

Elle recula d'une secousse. « Pour une première fois, passe encore, Webb. Vous avez fait ce que vous vouliez. Mais ne vous avisez plus de me toucher. »

Il hocha la tête avec une satisfaction brutale. « Parfait ! Maintenant nous sommes en terrain sûr — demeurons-y. Il ne s'agissait pas d'un geste osé, je voulais simplement savoir où vous le cachiez. »

— « Où je cachais quoi ? »

— « Le bidule qui faisait des fantômes sur mon radar. »

— « Je n'ai sur moi aucun bidule. »

— « Peut-être, mais dans ce cas, c'est le courrier qui l'a emporté. »

— « Vous vous trompez. »

— « Je ne me trompais pas pour mon radar, ni Torcon pour les siens. Vous aviez un bidule télémétrique. »

— « Ce n'est pas vrai. » Elle vit les doigts de Webb se ramasser sur le montant de la couchette et comprit que l'exploration allait venir.

— « Vous êtes de la police, » dit-il d'un ton glacial.

— « C'est faux. »

— « Vous êtes de la police, » répéta-t-il avec une haine non déguisée. « Vous ne pouvez pas charger Jimmy Cross d'une inculpation de meurtre, alors vous vous retournez contre moi. Vous refusez de croire que ce jeune minus s'est tué par bêtise et vous voulez me faire pendre ! »

— « Je ne suis pas un agent de la police, vous dis-je ! »

— « Menteuse ! »

Webb s'élança sur elle.

Le pilote automatique répondit en écho à son cri par un doux ronflement. Les bobines contenant les rubans magnétiques s'arrêtèrent et bloquèrent à leur tour les moteurs. Le *Xanthus* entra en chute libre au moment précis où Webb effectuait son bond et il fut pris complètement au dépourvu. Il comprit, mais trop tard, la signification du bruit qu'il n'avait pas réussi à identifier. Dans l'incapacité où il se trouvait de contrôler sa trajectoire, il franchit la couchette comme une fusée et sa tête vint frapper la jeune femme dans l'estomac. Kate laissa échapper un cri de douleur et ouvrit la bouche pour reprendre sa respiration. Elle se tortilla avec vigueur et parvint à se redresser sur son séant. Ce mouvement le fit rebondir en arrière. L'homme tendit les bras pour se retenir, saisit les montants de la couchette et se hissa de nouveau sur le lit, en empoignant à pleines mains la salopette.

— « Voyons un peu ce que vous cachez, ma chère ! »

Elle appuya son poing dur contre son visage et poussa, mais il roula sur le côté et revint à la charge, visant le col entrouvert de la salopette crème. Kate riposta par un uppercut qui fit éclater la peau de sa mâchoire. Le hurlement de Webb retentit à travers la cabine. Le coup l'avait catapulté en arrière, mais ses doigts s'étaient agrippés au tissu en passant et l'avaient déchiré jusqu'à la ceinture. Sous ses yeux ahuris ,apparut la maladie de peau habilement simulée.

Ses pieds vinrent frapper le mur opposé dont il se servit comme d'un tremplin pour revenir vers la couchette. Il arriva sur la jeune femme comme un obus, les sens exaspérés. Folle de fureur, elle lui décocha un coup de poing sauvage qu'elle redoubla, puis, voyant son cou découvert, elle lui asséna un coup terrible du tranchant de la main. Webb ouvrait la bouche pour jurer lorsqu'elle lui lança les pieds dans l'estomac avec toute la puissance dont elle était capable. Il poussa un cri d'agonie. Son corps franchit une fois de plus la cabine comme une étoile filante et vint s'écraser contre la cloison. Des gouttes de sang terne jaillirent de son nez, se transformant en de petites sphères qui dérivèrent doucement vers le conduit de circulation d'air.

Bristol bondit de sa couche, calcula mal son coup et vint tomber sur lui, entraînant son corps inanimé sur le pont.

Bientôt, les moteurs s'allumèrent de nouveau sans prévenir, pour effectuer la manœuvre de décélération.

Irwin Webb ouvrit les yeux et aperçut au-dessus de lui le fond déformé de la couchette supérieure. Il se rendit compte que sa passagère avait regagné sa couche, mais la chose ne l'intéressait pas. A peine conscient de ses mouvements, il posa une main contre la coque et prêta l'oreille à la vie du vaisseau. Ce geste déclencha une réaction douloureuse dans le réseau de muscles qui couvraient son abdomen et il laissa sa main retomber sur la couche. Il constata que les harnais de sécurité étaient bouclés, mais non ajustés.

— « Enfer et damnation, » murmura-t-il, « qu'avez-vous fait de moi ? » mais ses paroles étaient pâteuses et inintelligibles car ses lèvres se refusaient à fonctionner convenablement.

— « Pour employer votre langage pittoresque et coloré, » répondit-elle de l'étage supérieur, « je vous ai proprement cassé la g...! »

Avec une lenteur infinie, chaque mouvement déclenchant en lui des douleurs fulgurantes, Webb déboucla son harnais et se retourna sur le ventre. Il demeura dans cette position, car la torture que lui infligeaient les régions basses de son corps exigeaient la cessation de tout mouvement. Au bout d'un long moment, il souleva

la tête pour consulter le chronomètre, mais il ne distingua qu'une tache floue et indistincte. Brusquement, il vomit.

— « Bristol ? »

Kate sauta de la couchette supérieure et atterrit devant lui avec une grâce aérienne. « Oui, Webb ? »

— « Je ne vois pas mon chronomètre. Quelle heure est-il ? » Il demeura stupide lorsqu'elle lui eut donné le renseignement. De nouveau il déboucla ses harnais pour se lever et de nouveau il sentit une nausée monter à sa gorge.

Elle le repoussa. « Restez couché ! »

— « Je n'ai pas le temps, mille tonnerres ! Nous allons entrer en orbite. »

— « Le pilote automatique se chargera de nous placer, Webb. »

— « Vous voulez rire ! Nous avons cinquante secondes de retard, par la faute de l'avocassier. » Sa langue douloureuse coupa le flot de paroles fielleuses qui ne demandaient qu'à sortir de sa bouche et bien des minutes se passèrent avant qu'il se hasardât de nouveau à parler : « Corrigé par une femme ! » geignit-il lugubrement.

— « La première fois et la dernière, j'ose l'espérer. Vous n'étiez pas beau à voir. Mais j'ai réussi à vous alimenter un peu. »

— « Il faut absolument que je me lève pour déterminer l'orbite. » Webb se leva de la couchette et se cramponna aux montants. Une nausée remonta de nouveau à sa bouche, mais il la domina. Ses jambes fléchissaient sous lui, menaçant de le faire choir sur le pont. « Aidez-moi. »

— « Retournez vous coucher, sans quoi c'est un cadavre qui se posera à Tombaugh. »

— « Si je ne peux pas prendre les commandes manuelles, nous nous écraserons sur Tombaugh, idiote que vous êtes. Je vous ai dit que nous avions cinquante secondes de retard. »

— « Vous l'avez dit plusieurs fois. Cela ne fait qu'une différence de deux cents kilomètres.

Webb mit la main sur ses yeux pour les protéger de la lumière. « Deux cents kilomètres suffisent pour me faire manquer mon orbite, » dit-il avec lassitude. « Cela flanque tout par terre. Nous arrivons toujours au-dessus des planètes dans le sens de leur rotation et nous entrons dans l'orbite par le périgée. Lorsque le pilote automatique déclenchera la mise en orbite, Pluton sera à deux cents kilomètres de distance du point prévu. » Il dut s'arrêter de nouveau, pour reprendre son souffle et récupérer quelques forces. « Et ainsi nous serions placés dans une orbite beaucoup trop large. Et seul le diable pourrait dire quelle sera l'apogée. »

— « Mais qu'essayez-vous de faire ? »

— « De passer en commandes manuelles. De changer d'orbite. De calculer la décélération et de trouver une nouvelle orbite. Puis de m'y tenir jusqu'au moment où j'aurai découvert Tombaugh pour poser l'appareil. »

— « Je pensais que vous dramatisiez les choses, » répliqua-t-elle joyeusement. « Nous pouvons nous poser à Tombaugh, après tout. J'ai confiance en vous. »

Cette réflexion lui parut comique, mais son rire ne fut qu'un gargouillement étranglé. « Non, bien sûr, nous n'avons pas à nous inquiéter, pas le moins du monde. Croyez-vous qu'ils nous attendent ? »

— « Qui ça ? »

— « Les petits rigolos de la Station ? Ces chercheurs d'étoiles qui attendent avec impatience leurs nouveaux appareils ? Combien de temps resteront-ils à nous voir tourner au-dessus de leurs têtes ? Une semaine ? Deux semaines ? Par tous les diables, il faut absolument que je trouve une orbite favorable pour les approcher, il faut que je trouve Tombaugh et son terrain d'atterrissage, afin de m'y poser sans venir m'éparpiller sur leurs sales télescopes. »

— « Mais vous savez où il se trouve. Ce n'est pas la première fois que vous y venez. »

— « Je l'ai toujours trouvé avec un programme enregistré sur bandes magnétiques, imbécile ! Je me suis toujours placé sur orbite en pilotage automatique, et posé de même. Je n'ai jamais atterri à Tombaugh en commandes manuelles. » De nouveau, il émit le faible gargouillement qui lui tenait lieu de rire. « *Je sais où il se trouve. Ce n'est pas la première fois que j'y viens !* Vous êtes vraiment une idiote ! »

Ses genoux fléchirent et il s'écroula sur le pont. Kate le ramassa et le traîna jusqu'au pupitre des commandes. Il n'y avait pas de chaise pour le faire asseoir, aussi dut-elle le soutenir.

Le vieux cargo aborda Pluton dans le sens de la rotation, entra en orbite par le périgée et commença son tour de planète en soixante-dix secondes.

Au-dessous de lui, quelque part dans le désert glacé, la tour de radio contiguë à la Station de Tombaugh jetait vers le ciel un signal continu pour le guider. Lorsque le *Xanthus* reparut sur l'horizon, les communications reprirent en phonie entre le cargo et le personnel de la douzaine d'appareils déjà rangés sur le plateau.

— « Webb... hé, là-haut, Webb, quand vas-tu te décider à descendre ? »

— « Tais-toi, Busby, » riposta Webb, « je me fais drôlement suer. »

— « Suer ! Tu parles, » s'exclama le maître du *Yandro,* et pour tous ceux qui écoutaient, il ajouta : « Webb a une femme dans son toboggan, et il craint de nous la montrer. »

— « Viens donc, Webb, tu ne vas pas rester là-haut à perpétuité. »

— « J'ai une idée, » dit une voix nouvelle, » on va lui permettre encore une centaine de tours, ensuite on l'abattra à la carabine. »

— « Envoie-nous la femme, Webb, et on te permettra de rester dans ta boîte à harengs ! »

— « Vos g... ! » hurla Webb. « Tu es là, Busby ? Ecoute-moi, j'effectue encore deux rotations et après je pourrai y aller. Donne-moi un coup de main maintenant. »

Le silence s'établit. « Naturellement, Webb. Descends, ils attendent ta quincaillerie. »

Surveillant le chronomètre et tendant l'oreille au signal de guidage lancé par le plateau, Webb posa le pouce sur le bouton de mise à feu et attendit. Le coucou décrivait, la queue la première, son inutile orbite, s'élançant maintenant vers sa ridicule apogée. Webb se penchait au-dessus du tableau de bord, les nerfs tendus. Il n'avait plus conscience de la présence de la femme qui le soutenait toujours. Au moment précis où le signal radio atteignit son point culminant pour s'éteindre, il pressa le bouton pendant quatre secondes. Les moteurs rugirent un bref instant et se turent. Le vaisseau fut rejeté dans une nouvelle orbite.

Ces quatre secondes avaient été pénibles, lui rappelant fâcheusement son visage tuméfié, et il fut heureux lorsque ce fut terminé. Le signal radio s'évanouit au moment où il franchit la ligne d'horizon. La tête de Webb s'effondra sur sa poitrine et il redécouvrit la présence des bras qui l'enserraient pour le soutenir.

— « Préparez-vous, Bristol, il y a un dur moment à passer. »

— « Je suis prête, Webb, bonne chance ! »

— « Chance ! Tu parles ! » murmura-t-il.

Le *Xanthus* contourna la planète et se dirigea vers un nouvel horizon, cherchant la faible lueur du Soleil lointain. S'élevant à partie du périgée, il entreprit sa soixante-quatorzième rotation autour de ce monde glacial. Le son du signal radio se fit de plus en plus intense.

— « Webb, » dit une voix, « tu te trouves au-dessus de l'horizon et tu viens droit sur nous. Conserve ton cap. » Une courte période de silence angoissant. « Ce sera bientôt le moment, Webb. Tu survoles les montagnes de glace. Prépare ton atterrisseur. »

— « Pas encore. Il me reste dix-huit secondes. »

— « Je ne pense pas, Webb. Pas plus de quinze, si j'en juge par ta trajectoire. »

— « Dix-huit ici, Busby, calculées jusqu'à la décimale. »

Le cargo continuait lourdement sa course, sortant du périgée et s'élevant en une faible course silencieuse vers un point situé très haut au-dessus de la tour de Tombaugh. Webb prépara les jets de gaz en poupe et en proue pour modifier sa trajectoire. Il surveillait le chronomètre et tendait l'oreille au signal, attendant le moment précis où il s'arrêterait. La sueur ruisselait de son front et brouillait sa vue.

— « Webb ? » intervint la voix nerveuse.

— « Six secondes, » répondit Webb à l'adresse du terrain.

— « Je crois que tu es trop long, Webb. »

— « Cinq, quatre, trois, deux, un... » Il enfonça le bouton de mise à feu, en jurant inconsciemment tant il était anxieux d'accomplir correctement la manœuvre. Les moteurs hésitèrent puis toussèrent alors qu'ils auraient dû rugir.

— « Webb, écrase, tonnerre de sort ! »

Webb poussa plus fort, cherchant stupidement à rattraper le moment perdu. Les moteurs hésitants grondèrent. Sa main libre saisit le levier de commande du redresseur de jets, puis s'accrocha au pupitre, en prévision de la secousse qui allait venir. La femme resserra son étreinte, s'efforçant de le soutenir. Le choc se produisit lorsque le vaisseau décéléra brutalement puis s'assit sur sa queue de flamme pour amorcer la descente. Webb surveillait l'écran du radar.

— « Webb, tu es trop loin, » hurla Busby.

— « Redresse, » cria un autre dans ses oreilles, « ou tu vas tomber dans les rochers. Redresse ! »

Webb regarda l'écran et découvrit le plateau et son groupe d'astronefs situé à l'extrême tribord. La Station de Tombaugh et sa tour radio se profilaient derrière eux. Avec une fureur et une rapidité de mouvements nées d'une peur panique, Webb commanda les jets de gaz, s'efforçant de faire tourner le vaisseau sur son axe, parallèlement au sol. Il ressentit l'impulsion correctrice et, à ce moment, les tuyères de queue qui vomissaient toujours des flammes vinrent heurter un pic. Un fracas de tôles froissées se répercuta à travers l'astronef.

Webb se cramponna au pupitre, sachant qu'il touchait au désastre. Il sentit un frémissement parcourir la coque, accompagné d'un craquement sonore, en dépit de l'absence d'atmosphère extérieure, et tout le compartiment de queue se détacha de l'appareil. Les moteurs étaient détruits. Le cargo s'arrêta, parut un moment suspendu entre ciel et terre, puis il s'effondra.

L'homme et la femme roulèrent pêle-mêle sur le pont, s'efforçant de trouver un point d'appui auquel se raccrocher.

Le *Xanthus* tomba sur le flanc rocailleux de la montagne qui l'avait défoncé et roula le long de la pente, puis vint frapper un groupe de rochers, au bas de la déclivité, sur lequel il ricocha. Les réservoirs de babord crevèrent et se séparèrent du corps principal. Entraîné par son inertie, le cargo glissa follement le long d'un rivage invisible et rebondit sur une mer de méthane gelé. Un écueil, qui émergeait de la surface, fendit le vaisseau de la proue à la poupe, éparpillant le chargement sur la glace. Le *Xanthus* continuait sa course folle sur la mer.

Sur un ciel constellé, le Soleil lointain était une géante étoile brillante, dont on ne pouvait néanmoins distinguer le disque. Il jetait une faible lueur sur les amas de neige et se reflétait obscurément sur la mer gelée. Non loin, de fines aiguilles de roc perçaient la glace et, au-delà de cette mer étrange, à des kilomètres de distance, de massives chaînes de montagnes encerclaient l'horizon, poussant de place en place des pics neigeux vers le ciel afin de recueillir les maigres rayons de soleil. Le petit monde était d'une immobilité de pierre et silencieux comme la tombe.

Kate pouvait regarder derrière elle la piste qu'avait tracée l'appareil dans sa course folle et distinguer les objets sombres éparpillés sur son parcours ; elle pouvait voir le Soleil, tellement lointain et si peu amical, suspendu maintenant dans une sorte de plat peu profond, entre deux montagnes ; elle pouvait regarder autour d'elle et contempler un monde qui n'avait pas changé — à l'exception d'un atome connu sous le nom de Station de Tombaugh — pendant toutes les années écoulées depuis que son existence avait été découverte par l'homme. Elle se retourna et considéra l'épave démantelée qui avait été le *Xanthus.* La carcasse crevée s'était arrêtée notablement au-dessus de la berge d'une île sans nom. La lumière du Soleil lui permettait de lire le nom peint sur la coque.

Elle regarda son émetteur radio posé sur une roche. Avec de la chance, la clameur de détresse serait entendue.

Kate Bristol, enjambant les débris, pénétra dans l'intérieur du vaisseau et ferma hermétiquement l'écoutille du sas derrière elle. Les ténèbres enveloppaient la cabine, ce dont elle était heureuse. Cette infime portion de l'appareil avait conservé son atmosphère.

— « Bristol ? »

— « Vous êtes toujours vivant ? On ne peut donc pas vous tuer, Webb ? » Elle poursuivit son chemin à tâtons et finit par découvrir son corps. « Je craignais que votre combinaison ne se fût déchirée. »

— « Que faisiez-vous dehors ? »

— « J'installais ma radio. Un signal de détresse, Webb, et non pas un bidule quelconque. »

— « Radio, » répéta-t-il songeur. « Eh bien, pourquoi pas... après tout ? »

Elle comprit sa pensée.

— « On ne devrait pas avoir trop de peine à nous trouver. »

— « Peut-être, » dit-il et il s'enfonça de nouveau dans le silence.

— « Essayez de vous tenir éveillé. Il fait très froid ici. »

— « Vous voulez toujours me faire pendre, l'agent de police ? »

Il n'y avait pas de rancœur dans sa voix.

— « Pour la dernière fois, Webb, je ne suis pas un agent de la police. J'ai été placée à bord pour un motif précis, mais qui n'a rien à voir avec la police. »

— « Qui d'autre s'intéresserait à moi ? » demanda-t-il cyniquement.

— « Votre compagnie d'assurances. Et je crois qu'en fait de perte, celle-ci est de taille ! »

Webb fixa l'obscurité au-dessus de lui. « Ah... » L'intonation impliquait bien des significations subtiles. « Ils ne veulent pas payer l'indemnité pour la mort de Singleton — ils vont me dépouiller de l'argent qui m'aurait permis de me retirer ! »

— « Ils n'ont pas l'intention d'indemniser un bénéficiaire qui se trouve être un meurtrier, » dit Kate.

— « Je ne vois pas la différence. Vous avez jeté votre dévolu sur moi. »

— « Erreur encore, Webb. J'ai jeté mon dévolu sur Jimmy Cross. »

— « M... »

— « Je vous en prie, cessez d'employer des mots grossiers. » Elle repéra l'épaule de Webb sur le pont, près de son genou à elle, et la tapota pour donner plus d'emphase à ses paroles. « Ecoutez ce que je vais vous dire, Webb. Je ne le redirai pas. Peu m'importe que vous ajoutiez foi à mes paroles ou non ; ce n'est pas vous que je dois convaincre, ce sont mes supérieurs.

» Jimmy Cross a délibérément saboté votre pilote automatique pour causer la mort de Singleton, et la vôtre par la même occasion. Si vous n'étiez pas un idiot aussi entêté, vous l'auriez découvert comme je l'ai fait. A plusieurs reprises, Webb, vous avez été pris au dépourvu lorsque le pilote s'est arrêté et a repris sa marche sans avertissement préalable. Vous avez été surpris lorsque vous avez bondi sur moi et que vous êtes tombé en chute libre. »

— « C'est l'usure qui s'est produite au cours des années — ce maudit rafiot tombait littéralement en pièces. »

— « Il est effectivement tombé en pièces, » remarqua-t-elle,

« mais grâce à la complicité du pilote automatique à qui on avait confié une mission de confiance. J'ai trouvé un circuit imprimé à la base de cette machine et une courte boucle de fil isolé qui touchait une partie du circuit. Je crois qu'on appelle cela un « strap ». Ce « strap » avait été disposé de telle sorte qu'il venait frotter sur une piste ; la couche isolante a été brûlée à cet endroit et la piste a été carbonisée. Votre système avertisseur s'est comporté correctement au début, Webb, puis il n'a plus fonctionné du tout. J'ai également parcouru les manuels concernant le vaisseau, de même que les diagrammes. Il ne devait pas se trouver de « strap » à cet endroit. »

— « Quand diable avez-vous fait tout ça ? »

— « Pendant que vous inspectiez l'épave et ensuite pendant que vous étiez évanoui dans votre couchette, il y a quelques heures. Je sais ce que je dis, Webb : votre associé a saboté le rafiot. »

— « C'était peut-être une réparation, » dit-il.

— « Une réparation, en effet, et des plus ingénieuses. Mais il y a plus. J'ai fait autre chose pendant que vous inspectiez l'épave. J'ai fait des essais sur les soupapes d'évacuation des toilettes. J'ai essayé par tous les moyens d'actionner les deux leviers simultanément, en me servant d'un seul bras et d'une seule main — voire une jambe et un pied. Les leviers sont disposés de telle façon que la chose est rigoureusement impossible. Vous vous en seriez aperçu si vous ne vous étiez pas entêté à prendre Singleton pour un âne. On ne peut les actionner simultanément qu'en se servant des deux mains. Il faudrait par exemple qu'un homme soit projeté sur eux. Ce qui aurait pu se produire s'il s'était tenu debout dans le réduit et qu'il ait été surpris par un mouvement inattendu du vaisseau. »

Elle sentit le corps de Webb se tendre sous l'effet de la surprise.

« Vous commencez à comprendre, Webb. Singleton est mort parce que votre expérience lui faisait défaut. Vous m'avez avertie lorsque s'approchait le moment de passer en orbite ; les sons, les vibrations du vaisseau vous avaient prévenu. Mais Singleton n'avait pas votre métier ni peut-être votre bon sens, et à la première défaillance du pilote automatique, il succomba. Ce fut pour lui une terrible malchance de se trouver aux toilettes à cet instant précis. » Elle secoua la tête, oubliant qu'il ne pouvait pas la voir dans l'obscurité. « Ce n'est pas vous que mentionnera mon rapport, Webb, mais bien Jimmy Cross. »

Webb rompit le silence : « Je suis désolé, Bristol. »

— « La maison n'accepte pas d'excuses. J'ai payé ma place. »

— « Je crois que vous serez récompensée de vos peines, » dit-il avec une légère amertume. « C'est le lot de chacun, je crois ! »

Comme elle demeurait silencieuse, il lui demanda : « Que pensez-vous de ce que vous avez vu à l'extérieur ? »

— « Je préfère rentrer chez moi, » répondit-elle avec franchise.

— « Moi aussi. » Il s'agita, cherchant sans la trouver une position plus confortable. « Je voudrais bien pouvoir m'asseoir. »

— « Restez où vous êtes. Vos jambes sont coincées par un objet pesant. Il faut attendre l'équipe de secours. »

— « Si elle vient jamais, » grogna Webb qui se rendait compte que ses jambes étaient devenues complètement insensibles.

— « Je vous conseille de rester chez vous après ce coup dur ! »

— « C'était mon dernier voyage... J'ai suffisamment d'argent pour me retirer. »

Au bout d'un moment, il demanda avec lassitude : « Entendez-vous quelque chose sur votre radio ? »

— « J'ai cru entendre des voix, il y a quelque temps. Mais je n'en suis pas sûre. »

— « Dites, Bristol ? »

— « Oui, Webb ? »

— « Où aviez-vous caché cet émetteur radio ? »

— « Ne soyez pas naïf, Webb. »

Webb s'assoupit puis il revint à lui avec un sursaut.

— « Peut-être nous rencontrerons-nous à nouveau un jour ? »

Ses doigts trouvèrent le genou de Kate à tâtons.

— « J'en doute fort ! » dit-elle et elle écarta son genou.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : To the Tombaugh Station.

GORDON R. DICKSON

L'apprentissage

Le monde de demain exigera-t-il des surhommes pour faire face à des techniques scientifiques accrues ? Un homme considéré aujourd'hui comme normalement intelligent sera-t-il, dans le futur, mentalement inférieur ? L'amélioration de l'intelligence pourra-t-elle provenir d'une mutation ? Autant de questions auxquelles répond ici Gordon Dickson, tout en proposant une solution frappante.

J'ENTRAI dans un bar. « A boire ! » dis-je au barman.

— « Bois pas ça, mon frère, » fit une voix à côté de moi.

En me retournant, je vis un petit type maigrichon d'une cinquantaine d'années. Des cheveux filasses clairsemés. Un large sourire. « Bois pas ça, mon frère, » répéta-t-il.

Je l'empoignai.

— « D'où viens-tu ? Il y a une seconde, tu n'étais pas là. »

En guise de réponse, il me sourit.

— « Donne-moi à boire, » dis-je au barman.

— « Non. Vous en aviez déjà assez pris en entrant. » Le gros barman essuyait les verres, ses doigts boudinés dans un torchon. « Demandez à votre ami de vous emmener. »

— « C'est pas mon ami, » dis-je.

— « Viens avec moi, mon frère. »

— « Je veux boire. » J'eus une idée. Je me tournai vers le petit homme. « Allons boire ailleurs. »

Nous sommes sortis du bar ensemble et, soudain, nous nous sommes trouvés ailleurs.

La première semaine fut difficile, mais après ça a commencé à s'arranger. Et quand je me mis à prendre le dessus, ça devint moins dur. Je découvris comment le petit homme m'avait attrapé et j'essayai de m'échapper de l'endroit où il m'avait mis, une mission ou quelque chose de ce genre, mais après ma cuite je fus malade un certain temps. Ce n'est que par la suite que j'envisageai de partir. Et alors je me mis à parler avec le petit homme. Il s'appelait Peer Ambrose.

— « Quel âge as-tu, Jack ? » me demanda-t-il.

— « Vingt-six ans. »

Il me regardait de ses petits yeux bruns, un large sourire sur son visage parcheminé.

— « Sais-tu faire marcher un ascenseur, Jack ? »

— « Je sais faire marcher n'importe quoi ! »

J'étais exaspéré.

— « Vraiment, Jack ? » dit-il sans s'émouvoir.

— « Qu'est-ce que ça veut dire, est-ce que je sais faire marcher un ascenseur ? N'importe quel imbécile sait faire marcher un ascenseur ! »

— « J'aimerais t'en confier un. »

— « Bon, d'accord. » J'aurais voulu ne pas hurler ainsi ; après tout, ce n'était pas un mauvais bougre, mais il était toujours en train de sourire.

Donc, je fis marcher l'ascenseur. Ç'aurait pu être pire. J'avais maintenant quelque chose à faire dans cette espèce de mission. Mais ça ne m'occupait pas assez. Je commençais à m'ennuyer. Je ne comprenais pas pourquoi ils n'avaient pas un système automatique. Un liftier, c'est bon pour les musées.

Mais nous n'étions qu'à un kilomètre du port spatial et, quand je n'avais rien à faire, je montais jusqu'à la bulle transparente qui débouchait sur le jardin suspendu. Là, je regardais le ciel, les nuages, les grands astronefs noirs et fuselés jaillissant, tels des flèches, du cône blanc des gaz d'échappement. Je ne faisais pas grand-chose. Je restais assis à les regarder. Quand le signal se déclenchait dans l'ascenseur, j'appuyais sur le bouton, je descendais à l'étage, et c'était ma vie.

Au bout de quelques semaines, le vieux Peer m'appela de son bureau et me dit de venir le voir. Quand j'arrivai, il y avait déjà quelqu'un avec lui. C'était un homme jeune aux cheveux noirs. Il portait un insigne sur son veston.

— « Jack, » dit Peer, « voici le conseiller Tobby Gregg. Tobby, voici Jack Heimelmann. Il y a plus d'un mois que Jack est avec nous. »

— « Vraiment ? » dit Tobby. « Je suis heureux de vous rencontrer, Jack. » Il me tendit la main mais je ne la pris pas.

— « Qu'est-ce que c'est encore ? » demandai-je à Peer. « Qu'est-ce que vous mijotez ? »

— « Jack ! » Peer mit la main sur mon bras et me regarda bien en face. « Tu as besoin d'aide. Et Tobby a appris à donner ce dont tu as besoin. »

— « Je n'en suis pas sûr, » dis-je.

— « Jack, tu sais que je veux ton bien. Je te demande de parler avec Gregg. Simplement de lui parler. »

Pour une fois, je me laissai faire. Peer me dit qu'il trouverait quelqu'un d'autre pour l'ascenseur et que je devais parler à Gregg trois fois par semaine. Entre-temps, il me donnerait des bouquins.

La première fois que je suis allé voir Gregg, il m'a offert à boire. A boire ! Immédiatement ma soif inextinguible revint au galop. Et elle mourut d'elle-même.

— « Je crois que je n'en veux pas, » dis-je en le dévisageant. « Qu'est-ce que c'est que cette idée de m'offrir à boire ? Qu'est-ce que vous voulez ? »

— « J'essaie de vous prouver quelque chose, Jack, » dit-il.

Nous étions assis sur des chaises au dossier incliné, séparées par une table basse ajustée au mur. Il avança la main et appuya sur un bouton. Le panneau du mur coulissa. Un plateau avec des verres et une bouteille apparut.

— « Vous pouvez boire si vous voulez. Je veux seulement vous montrer que le problème n'est pas là. Ce qu'il faut trouver, c'est la raison qui vous pousse à boire. Après, vous pourrez prendre un verre sans vous cuiter à mort. »

— « Vraiment ? » Je regardai le plateau. « J'aime tout de même mieux ne rien prendre. »

— « Cigarette ? » Il me tendit un paquet.

Cette fois, j'acceptai.

— « Dites-moi, Jack, » me demanda-t-il quand j'allumai ma cigarette, « depuis combien de temps fumez-vous ? »

— « Eh bien, voyons... j'ai commencé au lycée quand j'avais douze ans. Ça fait... voyons... »

— « Quatorze ans, » dit-il. « Ça fait un bout de temps. Vous avez commencé tôt ! Il devait y avoir une sacrée bande de voyous dans cette école ! »

— « Un tas de dégonflés, oui ! Eux, fumer ? Je parie qu'il n'y en a pas dix qui fument encore ! »

— « Beaucoup de gens ne fument pas, vous savez ! »

— « Mon père a commencé à dix ans. »

Il sourit. « Ça remonte à quelques années. Les habitudes changent. La plupart des gosses avec qui vous étiez à l'école désiraient probablement des situations incompatibles avec l'habitude de fumer. »

— « Oui. Sûrement. Ils se prenaient pour des types énormes. »

— « Tous ? »

— « La plupart. » Il commençait à m'énerver. Je n'aime pas

parler du lycée. Je me le suis payé pendant cinq ans après l'école primaire et j'avais dix-sept ans à la sortie. C'était suffisant.

— « Aviez-vous des amis ? »

— « Evidemment, bon Dieu ! J'ai l'air d'un contemplatif ? »

— « Certainement pas, Jack, » dit-il d'un ton apaisant. « Rien qu'à vous voir, je sais que vous n'êtes pas un introverti. Mais ces amis, vous arrive-t-il encore de les voir ? »

Je bondis de ma chaise.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous cherchez ? Je ne comprends rien à vos questions. Je ne vais pas rester là à écouter ces âneries. Je m'en vais. »

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

— « Comment vous voulez, Jack, » dit-il derrière moi, sans trace d'irritation. « Revenez quand vous en aurez envie. »

Sur le seuil, je lui jetai un coup d'œil, mais il me tournait le dos. Il rangeait les bouteilles et les verres.

Je dis à Peer que j'avais changé d'avis. Je ne voulais plus être conseillé, je préférais l'ascenseur. Le vieillard ne parut pas ennuyé. Alors, j'ai travaillé pendant quelques semaines. Je faisais monter et descendre les gens, j'allais regarder le ciel, les gens et les grands astronefs. Mais au bout d'un certain temps ça commença à me peser.

Je ne sais pas exactement ce qui me décida à retourner voir Gregg. C'est sans doute parce que je n'avais rien d'autre à faire. L'ascenseur ne me donnait pas beaucoup de travail. C'était idiot de m'en aller pour me remettre à boire. Je ne voulais pas recommencer, mais je savais que, seul, je recommencerais. Finalement je décidai d'aller voir Gregg. Je voulais lui dire que j'écouterais ses questions juste assez pour me guérir du désir de boire, mais rien d'autre.

Mais, quand je le vis, il me dit tout de suite que ça ne pouvait pas marcher.

— « Vous comprenez, Jack, » me dit-il, « pour vous empêcher de boire il faut trouver la raison qui vous pousse à boire. Et, quelle qu'elle soit, c'est ce qui cause tous vos ennuis. C'est à vous de décider si vous voulez la cure complète ou rien du tout. »

Je réfléchis une seconde. Ça semblait plus facile quand je parlais avec lui.

— « Bon. Alors, cherchons. De toute façon, je ne peux pas être plus dans le pétrin que maintenant. »

On se mit à la tâche ; et ce fut dur. Même Gregg avoua que c'était plus dur qu'il ne l'avait pensé. Au début, je gueulais sans

arrêt et j'étais toujours prêt à éclater. Mais je suis arrivé à lui dire tout ce qu'il voulait. Je vis alors que ça avait commencé quand j'étais gosse. Je croyais déjà que les autres étaient mieux que moi. D'après Gregg, c'est mon environnement qui m'avait gêné. L'instabilité mentale de ma mère l'avait conduite dans un asile, et la garde que le gouvernement nous payait avait été la seule femme de mon entourage. Mon père conduisait le camion d'une salle d'opération portative. Il aurait voulu que je devienne un chauffeur, comme lui. Mais quand je sortis de l'école, on avait déjà installé des conduites automatiques.

Je n'ai jamais beaucoup aimé cette idée, mais d'après Gregg, mon complexe d'infériorité venait de ce que mon père voulait me faire faire un travail manuel, conduire la salle d'opération par exemple, alors que les autres gosses voulaient devenir des employés ou des ingénieurs. Certains, même, se préparaient aux professions des nouveaux mondes. Le genre de travail qui demande de se spécialiser dans les multiples techniques dont on a besoin sur les planètes. C'est de là que venaient mes ennuis avec les professeurs, et c'est pour cela que je m'étais associé avec cette troupe de voyous, et que je m'étais mis à fumer et à boire.

Mon complexe d'infériorité m'avait fait croire que je haïssais le travail, alors qu'en réalité je détestais mes camarades. Dans ces conditions, c'était normal que je quitte l'école et que je continue à traîner les mêmes réactions devant la vie, sans chercher à comprendre pourquoi. Avec le temps, j'étais condamné à me mettre à boire.

Ainsi nous avons passé en revue toute ma vie, et il me montra pourquoi j'avais eu tort de croire que les autres gosses étaient plus forts que moi. Je commençais à comprendre et, à partir de ce moment, je me mis à changer.

C'est difficile d'expliquer comment ça c'est passé. J'avais reçu une bonne instruction de base, comme Gregg me le faisait remarquer. Grâce aux techniques modernes d'enseignement, je n'avais pas trop oublié. Simplement, je ne m'étais pas servi de ce que je savais. Quand nous parlions ensemble, il me rappelait des petits trucs par-ci par-là, et mon vocabulaire s'enrichissait à mesure que ma vitesse de lecture augmentait. Il me fit étudier intensivement. Par moments, c'était vraiment dur, mais petit à petit je me mis à parler et à me conduire comme un professionnel, ou du moins comme un employé.

Gregg me dit un jour : « Maintenant, ce qu'il vous faut, c'est choisir une ligne d'action. »

— « Pardon ? » J'étais déconcerté.

— « Un emploi ou un travail auquel vous puissiez vous consacrer. Vous avez reculé pendant des années, mais vous savez bien

qu'à notre époque chacun choisit son travail ! Qu'aimeriez-vous faire ? »

Je le regardai en silence.

— « Avez-vous pensé à émigrer par exemple ? Vous êtes grand, vous êtes jeune, vous êtes fort, et... actif. La vie des nouveaux mondes pourrait vous plaire ! »

Je me mis à réfléchir.

— « Ces mondes ne ressemblent pas à la terre, » dit Gregg. « Ici, ce n'est qu'un ramassis de minables ; nous sommes embourbés dans un grouillement de médiocres. Tous les hommes brillants passent leurs examens et s'en vont ausi vite que possible. Sur un monde neuf, vous seriez plus libre. La pression sociale serait moins forte et vous auriez plus de chance de développer votre personnalité. Evidemment, cela demanderait beaucoup de travail ! »

— « Ça ne me gêne pas. »

J'avais eu le temps de réfléchir pendant qu'il parlait. Je me souvenais de ce que les professeurs nous apprenaient à l'école sur les mondes neufs. Ces planètes, jusqu'à présent inviolées, nous disaient-ils, représentent un défi pour chacun, mais apportent d'immenses récompenses aux pionniers. 24 % des jeunes émigrent chaque année, c'est-à-dire ceux qui ont terminé leurs études et passé les examens médicaux. Plus j'y pensais, plus j'étais enthousiaste.

— « J'aimerais quitter la Terre, je ne trouverai rien ici. »

— « Eh bien, si vous êtes vraiment décidé, c'est que vous avez beaucoup changé. Vous savez que vous devez retourner à l'école et passer vos examens ? »

— « Je sais. »

— « Parfait, » dit Gregg. Il appuya sur un bouton. « Nous commencerons demain. Je crois que c'est assez pour aujourd'hui ! » Il se leva et m'accompagna dans le couloir.

Peer venait du hall accompagné d'une jeune fille, petite et brune. Ils s'arrêtèrent pour nous parler et il me présenta à la jeune fille. C'était ma première rencontre avec Leena Tore.

J'appréciai beaucoup Leena.

J'avais rencontré beaucoup de femmes dans le passé, mais c'était des bonnes à rien, aussi portées que moi sur l'alcool, ou des mijaurées avec qui on ne pouvait rien faire. Je les rencontrais une fois ou deux, mais ça ne marchait jamais. Elles parlaient trop et elles méprisaient tous ceux qui n'étaient pas au moins des professionnels.

Leena était différente. Elle ne parlait pas trop et, à dire vrai,

elle n'était pas très intelligente. En fait, elle était idiote, mais nous nous entendions bien. C'était une orpheline et elle avait été élevée dans une famille sous le contrôle du gouvernement. On lui avait trouvé du travail, mais elle ne l'aimait pas ; aussi vivait-elle de l'Assistance Publique. Elle ne faisait rien de la journée, si ce n'est regarder la télévision. Finalement, Peer avait entendu parler d'elle et il l'avait amenée ici.

Gregg s'était occupé d'elle, mais pas assez longtemps pour provoquer des changements. D'ailleurs, en moi-même, je pensais qu'il n'y arriverait jamais. Elle était vraiment trop idiote ; mais elle était facile à vivre et je pensais l'épouser.

Pendant ce temps, j'avais recommencé mes études. C'était bougrement dur ! J'avais oublié combien c'était dur ! Et puis, avant, je n'avais jamais vraiment travaillé, et ça faisait longtemps que je n'avais pas revu les bases. Mais tout de même, comme Gregg me le rappelait, j'avais déjà vu ça une fois — je l'avais oublié mais ça m'aidait. Et puis l'équipement et les méthodes d'enseignement sont vraiment au point maintenant. Aussi je commençais à apprendre et ça m'encourageait. Quand je m'enlisais, Gregg venait me parler et tout s'arrangeait.

Je m'achetai des habits et me mis à fréquenter mes camarades. La plupart étaient plus jeunes, mais en fermant ma grande gueule je m'entendais assez bien avec eux. Et puis je commençais à penser comme eux quand ils parlaient de la destinée de notre race et de la destinée individuelle.

Je regardais ces gosses, grands et bien bâtis, pleins d'idées sur les étoiles et sur le futur, et je me regardais dans la glace en disant : « Mon garçon, tu en fais partie. » Je commençais à comprendre ce que Gregg avait en tête quand il disait que mon complexe d'infériorité m'avait coupé de tout ça.

Leena, paraît-il, faisait des progrès. Elle aussi allait à l'école ; mais elle avait quelques années de retard sur moi et il lui fallait un certain temps avant de passer les examens. Nous en parlions tous les quatre : Leena et moi, Peer et Gregg, et nous décidâmes que je continuerais, que je passerais les examens et que je partirais sur quelque planète. Quand Leena serait prête, elle n'aurait qu'à demander le même endroit.

Leena n'était pas trop contente d'avoir à attendre. Elle faisait un peu la grimace, mais finalement elle tomba d'accord avec nous. J'avais de plus en plus envie de partir.

Pendant cette période, le désir de ce départ s'était emparé de moi. J'étais le plus heureux des hommes le jour où je me rendis aux bureaux de contrôle qui s'occupent des émigrations dans

l'espace. J'avais eu une longue conversation avec Gregg et je me sentais vraiment bien.

Il n'y avait pas à s'en faire. Je présentai mes diplômes et mes papiers. L'employé y jeta un coup d'œil et me demanda si j'avais une préférence pour un des examinateurs.

— « Celt Winter, » dis-je. C'était l'homme que Peer et Gregg m'avaient recommandé. Ils m'avaient dit que c'était un ami de Gregg. Il lui avait parlé de moi et Winter avait été intéressé par mon cas.

Sans doute n'avait-il pas beaucoup de temps de libre car il n'était jamais venu. Si je l'avais comme examinateur, cela nous donnerait une occasion de nous voir avant mon départ.

L'employé appuya sur un bouton. Un message s'illumina sur l'écran de son bureau.

— « Celt Winter est sorti quelques instants, » dit-il. « Préférez-vous attendre ou voulez-vous quelqu'un d'autre ? »

J'hésitais un peu. Ça m'ennuyait beaucoup de désappointer Winter, mais j'étais trop énervé pour rester assis à me tourner les pouces jusqu'à son retour.

L'employé me regardait en attendant ma réponse et ça me rendait nerveux.

— « N'importe qui fera l'affaire. Donnez-moi celui qui est libre. »

— « Sven Coleman, bureau 462. »

Il me donna un petit insigne en plastique et me désigna une porte à droite.

J'entrai dans une grande pièce. Il y avait de nombreux bureaux derrière lesquels siégeaient les examinateurs. La plupart interrogeaient des gens. Je parcourus l'allée entre les bureaux jusqu'au numéro 462.

Deux bureaux plus loin, à ma droite, un jeune employé, grand, les cheveux foncés, le nez long et rectiligne, me fit signe de m'asseoir. Je lui donnai mes papiers d'identité, ma carte d'enregistrement et un certificat de visite médicale. J'avais passé la visite deux jours auparavant. Il regarda mes papiers.

— « Vous savez, Mr. Heimelmann, que ce n'est qu'une formalité ? » dit-il avec un sourire en reposant mes papiers. « Notre travail consiste uniquement à vérifier que les gens qui partent ne voudront pas revenir aussitôt arrivés sur les planètes. En fait, c'est votre dernière chance pour changer d'avis. »

— « Il n'y a pas de danger, » dis-je.

Il sourit et approuva.

— « Bien. Peut-être voudriez-vous me dire, Mr. Heimelmann, ce que vous voudrez faire quand vous serez devenu un pionnier, et quelles sont vos préférences quant à l'endroit ? »

Gregg m'avait dit qu'on me poserait cette question et ma réponse était prête.

— « J'aimerais aller jusqu'au bout. J'aime les travaux solitaires. Quant à l'endroit, peu m'importe du moment qu'on peut se tenir souvent en plein air. »

Il rit.

— « Eh bien, je crois que nous pourrons satisfaire ces désirs. La plupart de nos émigrants veulent un travail en équipe dans une colonie fermée. »

Je ris à mon tour. Je commençais à aimer cet homme.

— « Sans doute ont-ils peur de se mouiller les pieds ! » dis-je.

Il eut un sourire étonné, puis il rit.

— « Je vois ce que vous voulez dire. Il est mauvais de trop mettre l'accent sur la communauté, même si les raisons sont bonnes en elles-mêmes. »

— « Evidemment si on aime la foule, il vaut autant rester sur la Terre. »

Il parut déconcerté ; puis il devint sérieux. Il prit mes papiers et les parcourut à nouveau.

— « Vous avez presque trente ans, n'est-ce pas, Mr. Heimelmann ? »

— « Exact, » dis-je.

— « Mais je vois sur vos diplômes que vous avez terminé vos études seulement maintenant ? »

— « Eh bien, j'ai baguenaudé pendant quelques années. Je n'arrivais pas à décider ce que je voulais faire. »

— « Je vois, » dit-il. Il posa mes papiers et se mit à pianoter sur son bureau. Il semblait réfléchir. « Excusez-moi un instant, Mr. Heimelmann. »

Il se leva et partit. Quelques instants plus tard, il était de retour.

— « Voulez-vous me suivre ? »

J'étais assez étonné mais je le suivis. Les autres examinateurs ne semblaient pas procéder de cette façon avec les candidats, mais on ne peut pas connaître la procédure exacte rien qu'en jetant un coup d'œil.

Nous sommes sortis de la salle et nous sommes allés dans un bureau où un homme d'un certain âge, particulièrement nerveux, se leva pour nous accueillir.

— « Mr. Heimelmann, » dit Coleman, « je vous présente Mr. Jos Alter. Il aimerait vous parler. »

— « Bonjour, » dis-je en lui serrant la main.

— « Comment allez-vous, Mr. Heimelmann ? Voulez-vous vous asseoir à côté de mon bureau ? Ce sera tout, Sven. »

— « Bien, monsieur, » dit Coleman, et il sortit.

Je suivis Alter vers son bureau et je m'assis. Il avait une petite moustache et deux rides entre les yeux qui lui donnaient l'air fatigué.

— « Mr. Heimelmann, » dit-il, « j'aimerais vous faire passer ce petit test. Je vais vous donner une bande. Voulez-vous la mettre dans cette machine ? A mesure que les questions apparaîtront sur l'écran, vous appuierez sur le bouton VRAI ou FAUX pour enregistrer votre choix. Voulez-vous le faire ? Je dois sortir un instant mais je serai bientôt de retour. »

Il me donna la bande. Tout cela me semblait bien étrange mais, comme Sven lui-même l'avait dit, ce n'était qu'une formalité. Je vis ce que voulait Alter. Au début les questions étaient faciles :

— *Si j'ai* 10 *crédits et que j'en donne les deux tiers, combien en reste-t-il ?*

— *Si les principales rues sont interdites aux jeunes enfants, et si je suis avec mon neveu âgé de* 5 *ans, puis-je l'envoyer à la maison tout seul ?*

Mais après, les questions devinrent plus difficiles et je travaillais encore quand Alter revint. Il prit la bande enregistreuse et nous retournâmes à son bureau. Il passa la bande dans une machine qui fit le décompte de mes réponses, puis il la mit de côté.

— « Mr. Heimelmann, » dit-il enfin, « où avez-vous passé ces six derniers mois ? »

— « Eh bien, là-bas ! » dis-je. « Je veux dire à la Fondation de l'Indépendance. »

— « Je comprends. Et pouvez-vous me dire brièvement pourquoi vous êtes allé là-bas et ce que vous y avez fait ? »

J'hésitai. Il y avait quelque chose d'anormal, mais il fallait bien lui répondre et je n'avais pas de raison de lui cacher la vérité, puisqu'il pouvait aussi bien appuyer sur un bouton et interroger Peer.

— « Eh bien, » dis-je, dans mes petits souliers, car il n'est jamais agréable d'avouer qu'on a été un alcoolique, « je buvais dans un bar, un jour... » Et je me mis à lui raconter tout ce qui s'était passé jusqu'à maintenant. Quand je m'arrêtai, il resta silencieux un long moment. J'étais assez déprimé maintenant, mais je lui avais dit ce que j'avais été. Enfin, il se mit à parler.

— « Quels salauds ! » dit-il. « Quels infâmes salauds ! »

Je le regardai sans comprendre.

— « Quoi ? Qui ? Je ne comprends pas. »

Il se tourna et me regarda bien en face.

— « Mr. Heimelmann, » dit-il, « vos amis à la Fondation... » Il hésita. « Je regrette d'avoir à vous le dire... mais en fait nous ne pouvons permettre votre émigration. »

— « Ne pouvons permettre ! » répétai-je. Les mots bourdonnaient dans ma tête. La pièce se mit à tourner et j'eus l'impression que je tombais dans le vide, de plus en plus bas. En même temps, j'avais conscience d'être assis à côté de son bureau. Je me sentais horriblement mal, comme si le monde entier m'abandonnait : tous ces jeunes avec qui j'avais suivi les cours et passé les examens. Mais j'avais passé ces examens. Mes papiers étaient en règle.

— « Ecoutez, » dis-je en faisant un effort pour parler, « j'ai été reçu. »

— « Je suis désolé. »

Il paraissait effectivement désolé, au point de pleurer.

— « Vous n'avez pas été reçu, Mr. Heimelmann ! Vous n'êtes absolument pas apte. Vos amis de la Fondation le savent. Ce n'est pas la première fois qu'ils essaient de faire passer quelqu'un. Ils tablent sur le fait que les méthodes d'éducation moderne peuvent apprendre n'importe quoi à n'importe qui. »

Je le regardai. J'essayai de parler mais les mots ne sortaient pas de ma gorge serrée.

« Mr. Heimelmann... Jack... je vais essayer de vous expliquer, bien que ce ne soit pas mon travail et que je ne sache pas bien comment faire. D'une certaine façon, vous êtes beaucoup plus doué que vos ancêtres. Vous êtes en parfaite condition physique, plus grand, plus fort. Vos réflexes sont plus rapides et votre coordination meilleure. Votre équilibre psychologique est excellent ; à tel point qu'il est pratiquement impossible que vous deveniez fou, ou même que vous ayez jamais une névrose grave ; mais... »

J'avais un goût de sang dans la bouche mais je ne ressentais aucune douleur. La pièce se remplissait de brume et je sentais quelque chose se gonfler dans mon crâne, comme une bombe à retardement. Ses paroles m'atteignaient à travers la tempête.

« Votre coefficient d'intelligence est de 92, Jack ! Autrefois, c'était assez bon, mais dans notre civilisation où la technique se développe... »

Il étendit les mains dans un geste de désespoir. La tempête se déchaînait. Je l'entendais à peine ; la pièce disparaissait ; je sentais trembler la bombe, prête à exploser...

« Voilà ce qu'ils vous ont fait, » me disait-il. « Ils ont utilisé certaines techniques pour exciter vos facultés potentielles (processus qui n'est pas encore illégal, mais qui va l'être bientôt). De cette façon, ils ont pu vous faire absorber une masse de connaissances que vous n'auriez jamais pu maîtriser autrement. C'est un peu comme cela que nous entraînons les animaux pour leur apprendre des démarches difficiles. »

Comme un animal !... Le monde éclata. Lorsque la scène redevint claire, je vis que le vieux Peer, avec sa face parcheminée, nous avait rejoints. Alter, les yeux fermés, était effondré dans son fauteuil. Peer s'approcha de lui, l'examina, puis se tourna vers moi en sifflant.

— « Du calme, Jack, » dit-il. « Du calme. »

Je réalisai alors que je tremblais comme une feuille, mais la tension se relâchait à mesure qu'il parlait. Peer secoua la tête.

« Nous avons protégé Alter juste à temps, » dit-il. « Il va s'éveiller et il pensera simplement que tu l'as laissé et qu'il s'est endormi. Mais tu ne peux pas comprendre quelle force mentale tu as, Jack. Tu l'aurais tué si je ne l'avais pas protégé ! »

Pour la première fois, je me mis à comprendre. Mes jambes tremblaient.

« Non, ça va bien. Il va revenir à lui. Détends-toi, Jack ; nous allons te téléporter... Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Je veux savoir... » J'avais des difficultés à parler. « Je veux savoir immédiatement. Qu'est-ce que vous m'avez fait ? »

Peer soupira.

— « Est-ce que ça ne peut pas attendre ?... Non, sans doute ? » dit-il en me regardant. « Si tu veux le savoir, eh bien, tu as été un sujet d'expérience ; le premier de ton espèce ! Mais il y en aura beaucoup d'autres maintenant comme toi. Nous allons nous en occuper. La Terre se meurt, Jack. Elle meurt parce qu'elle envoie chaque année dans l'espace les gens les plus intelligents, les plus habiles, les plus talentueux. Elle tombe de plus en plus bas parce que les meilleurs émigrent. Seuls restent les imbéciles. »

— « Merci, » dis-je entre les dents, en serrant les poings. « Merci beaucoup. »

— « Pourquoi ne pas voir les faits ? » dit Peer d'un ton joyeux. « Tu es un parfait imbécile, Jack... N'essaie pas de me faire ce que tu as fait à Alter, » ajouta-t-il, comme je m'avançais vers lui. « Tu n'es pas si fort que ça, Jack, mais nous espérons qu'un jour tu le deviendras. Comme je le disais, tu es un parfait imbécile. Moi, j'ai un anévrisme qui m'empêche de supporter la moindre excitation, sans parler des voyages spatiaux. Gregg — pour ta gouverne — souffre de dépression nerveuse chronique, et ainsi de suite pour tous ceux de la Fondation.

— « Je ne vois pas ce que vous voulez dire, » dis-je sombrement.

— « Bien sûr, tu ne vois pas, mais ça viendra, Jack, ça viendra ! » dit Peer. « Ce gouvernement de minus était effrayé à l'idée de développer chez un imbécile le genre de talent que tu possèdes. C'est pourquoi ils ont voté des lois pour l'empêcher. Mais nous venons de prouver non seulement que c'est sans danger, mais

encore que c'est utile. C'est une preuve de plus qu'il y a du changement sur la Terre. »

— « Vous m'avez menti, » hurlai-je. « Vous m'avez menti tout le temps, tous autant que vous êtes. »

— « Mais il le fallait, » dit Peer. « Il fallait un énorme choc émotionnel pour submerger toutes ces années où tu avais appris que tu ne pouvais pas entrer dans la compétition. Il fallait que la frustration soit telle que ton désespoir te pousse à découvrir les pouvoirs anormaux. Ton désir de quitter la Terre pour un endroit où la vie serait différente était tout à fait réel. Gregg n'a fait que l'amplifier, de telle sorte que tu ne puisses pas supporter ton échec. Alors, nous avons organisé ton échec. »

Je me mis à pleurer.

— « Vous n'auriez pas dû. Non, vous n'auriez pas dû. Pour la première fois, je croyais avoir des amis ! Pour la première fois... »

— « Qui a dit que nous n'étions pas tes amis ? » coupa Peer. « Penses-tu que nous nous serions donné tout ce mal pour enfreindre la loi et libérer tes facultés si tu n'avais pas été aussi proche de nous qu'il soit possible ?... Tu... ça ne sert à rien de t'expliquer. Il faut que tu voies ! Allez-y, mes amis ! »

Et soudain, ils entrèrent. Pendant un instant je faillis tomber, tant j'étais effrayé. Je sentis l'esprit de Peer pénétrer dans mon esprit, puis celui de Tobby Gregg... et, sans m'avertir, celui de Leena fut là.

Ce n'était pas du tout la femme que j'avais connue. Elle était presque aussi intelligente que Tobby ; mais elle était épileptique.

D'un seul coup, j'en savais trop. De toutes mes forces j'essayais de me libérer, mais à eux trois ils me tenaient facilement.

— « Vous voulez vous servir de moi ! » Je hurlais de tout mon être, avec mon corps, avec mon esprit. « Tout ce que vous voulez, c'est vous servir de moi... comme d'une bête ! » Je pleurais, et mon esprit aussi pleurait. « Seulement parce que vous êtes plus malins que moi, et que vous pouvez me faire faire ce que vous voulez. »

— « Calme-toi, Jack, » me dit l'esprit de Tobby. « Tu n'as rien compris. Quelle équipe serions-nous si nous nous servions tous les trois de toi ? Comment crois-tu que Peer peut rester calme tout le temps ? Qu'est-ce qui maîtrise les attaques de Leena ? Qu'est-ce qui me permet de rester sain d'esprit ? Laisse-moi te montrer quelque chose ! »

Alors... je ressentis ce qu'un homme dans le noir éprouve lorsque le ciel se découvre et qu'il voit monter un arc-en-ciel.

— « Tu manques d'intelligence ? » dit Tobby. « Prends la mienne. »

Traduit par Michèle Santoire.
Titre original : Rehabilitated.

ALAIN DORÉMIEUX

Aurora

L'auteur : Responsable de Fiction et Galaxie. **Ecrit aux rares moments perdus où il n'a rien de mieux à faire pour les perdre. Signe particulier : une demi-douzaine de pseudonymes. Spécialité :** « Un certain érotisme macabre et teinté de fantastique » **(pour reprendre la définition donnée d'un de ses textes dans la dernière anthologie Planète). Cette formule conviendrait aussi à la nouvelle qui suit.**

A son arrivée en ville, Wilfrid avait pris logement dans une pension meublée : un ancien hôtel particulier vétuste, situé dans une venelle au bord d'un canal. Sa chambre petite et vieillote donnait sur les toits, et de la fenêtre il voyait les tourelles et les pignons de pierre, la géométrie grisailleuse des ardoises, ainsi que la surface du canal en contrebas, entre les quais étroits aux bords verdis. Les fins d'après-midi étaient sereines, le soleil mourant se réfléchissait sur les dorures, on entendait des mouches bourdonner. Wilfrid aimait cette atmosphère d'un autre âge, la moiteur de ce monde clos. Il craignait les bruits de la rue et la fièvre qui régnait à l'intérieur de l'université. Il lui plaisait de retrouver sa solitude et son silence.

Il avait emménagé depuis plus d'une semaine quand il aperçut pour la première fois Aurora. Il était sorti de chez lui pour dîner et descendait l'escalier en spirale à la pente raide, dont les marches fraîchement cirées fleuraient la résine et la citronnelle. La maison était déserte. Le jour, tamisé par de hautes fenêtres obturées de vitraux ternis, faisait luire les boiseries de chêne et le glacis des marches. On se serait cru dans une chapelle.

En parvenant à un palier, Wilfrid glissa et faillit tomber ; il se retint à la rampe en reprenant son équilibre et, ce faisant, heurta une personne qui montait vers lui. Interdit, il dévisagea la jeune femme brune qui lui faisait face et bredouilla des excuses. Il s'exprimait mal ; le sens des mots lui échappait. Elle le laissait parler, la tête penchée de côté comme un oiseau attentif, un sourire sur ses lèvres peintes, et lorsque Wilfrid se tut, elle dit à son tour d'une voix sourde, un peu rauque : « Vous logez ici ? » Wilfrid répondit par l'affirmative et elle s'étonna : « Je ne vous connais pas. » Il ex-

pliqua qu'il était un nouveau pensionnaire et elle balança doucement la tête : « Eh bien, nous nous reverrons. »

Puis elle s'éloigna dans un crissement d'étoffe — un friselis bizarre, comme si sa robe était faite d'un tissu rêche, cassant comme du verre — et Wilfrid resté sur place leva les yeux pour la voir disparaître, sensible au parfum musqué qu'elle laissait dans son sillage. Au moment de leur rencontre, elle s'était trouvée d'une marche plus bas que lui ; quand elle l'avait côtoyé pour reprendre son ascension, il avait vu qu'elle était grande, le dépassant d'une tête — mais il était pour sa part de stature frêle.

Il apprit le soir même qu'elle s'appelait Aurora, qu'elle vivait seule et collectionnait les amants. Le vieux professeur d'histoire qui était son voisin de palier lui fournit ces détails, devant une bouteille de schnaps qu'il l'avait invité à goûter dans le désordre de sa chambre, au milieu d'un fatras de livres entassés comme des châteaux-forts branlants. Sirotant son verre et faisant claquer sa langue d'un coup sec entre chaque gorgée, le professeur, petit homme jaunâtre à la voix piailleuse, confia à Wilfrid qu'il observait d'un regard aigu derrière ses lunettes :

— « Jamais deux fois le même garçon, mon jeune ami. La belle Aurora possède, semble-t-il, un tempérament de feu. Mon âge, hélas, m'empêche de prétendre à ses faveurs. Mais vous pouvez vous mettre sur les rangs. Elle met une seule condition au choix de ses amants : elle les veut adolescents, et menus comme des filles. Vous le voyez, vous avez votre chance. »

Wilfrid se sentit rougir sous les yeux égrillards du vieil homme et il le quitta en prétextant un travail urgent. De retour dans sa chambre, il ne put éviter de penser à Aurora. D'un naturel sauvage, il n'avait jamais fréquenté de filles dans sa province natale. Il était venu en ville pour continuer ses études. Il était âgé de dix-huit ans.

Il revit Aurora le lendemain et s'effaça dans l'escalier pour la laisser passer, gêné du regard ironique qu'elle lui adressait. « Cette fois, vous m'avez aperçue, » disait-elle en riant. En réponse il s'excusa de nouveau pour l'incident de la veille ; et tout en parlant il la scrutait à la dérobée, détaillant son visage aux yeux proéminents et au front bombé, son buste moulé par le corsage serré d'une robe qui s'élargissait avec ampleur au-dessous de la taille, ses mains aux doigts effilés, aux ongles acérés comme des griffes et teints d'un vernis écarlate, dont elle tapotait la rampe avec un petit bruit sec qui lui vrillait les nerfs. Il avait du mal à la fixer dans les yeux, d'autant plus qu'il lui fallait dresser la tête pour soutenir son regard. L'odeur de musc qui environnait Aurora frappait ses narines ; il lui sembla soudain que cette odeur violente le faisait défaillir, au bord de la nausée, et il vacilla en frôlant involontairement la jeune femme, qui l'examinait avec une expression indéchiffrable.

Hésitant à poursuivre la conversation, il masqua son embarras derrière la hâte, décontenancé par le sourire distrait d'Aurora, qui l'écoutait sans mot dire prendre congé en invoquant l'heure de ses cours. A cet instant il fut frappé par le curieux dessin de sa bouche large, aux bords incurvés et aux lèvres extrêmement minces. Il s'éloigna et eut du mal à chasser de son souvenir, plus tard, l'image du visage d'Aurora, mais il n'osa faire part de son trouble au professeur quand il lui parla, le soir,. de sa nouvelle rencontre avec elle.

— « Vous avez votre chance, » répétait le vieux avec un rire fêlé. « Une chance qu'il faut saisir au vol. Acceptez-la pour ce qu'elle vaut ; elle ne vous sera offerte que l'espace d'une nuit. »

Quelques soirs plus tard, Wilfrid surprit Aurora en compagnie d'un de ses amants de passage. Il rentrait d'une promenade après dîner le long du canal, quand il vit de loin deux silhouettes s'introduire dans la maison. Il avait reconnu celle d'Aurora. Il pressa son allure et, pénétrant dans le vestibule, entendit des pas à l'étage supérieur. Gravissant l'escalier en hâte, Wilfrid parvint à l'étage d'Aurora au moment où les pas s'éloignaient du palier. Au bout d'un couloir, il la vit, précédée d'un garçon, s'introduire dans sa chambre dont la porte se referma sans bruit.

Après plusieurs minutes, Wilfrid alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et posa son oreille au battant. Il entendit des murmures étouffés, des gémissements, des soupirs. Le souffle court, il s'agenouilla, appliqua un œil au trou de la serrure. Mais il ne vit que la tache lumineuse d'un mur pourpre, où se dessinaient des motifs en forme de rosaces. Au-delà de son champ de vision, les sons étouffés se poursuivaient. Wilfrid n'y tint plus et se releva. Il remonta chez lui, rabattit avec violence la porte de sa chambre, sa rétine conservant, gravé, le sceau flottant de cette tache de lumière qui s'estompait et changeait lentement de couleur. Il se dévêtit à gestes fébriles, en murmurant le nom d'Aurora, puis s'en alla regarder dans la glace sa silhouette osseuse et pâle, qui lui inspirait la répugnance que peut susciter le spectacle d'un échassier dépouillé de ses plumes. Il s'abattit sur le lit à plat-ventre, le visage enfoui dans l'oreiller que des deux mains il serrait, de chaque côté de la tête, comme pour s'asphyxier. Il se faisait l'effet d'un plongeur perdu au fond d'une mer profonde et abyssale, de laquelle il ne peut ni ne veut remonter. Le tissu de l'oreiller était rêche contre sa joue, la transperçant de mille échardes, et il ne savait plus s'il était humecté de sa sueur ou de ses larmes. Il poussa un soupir et roula sur le côté, puis le sommeil le prit, s'abattant sur lui comme une vague, sans qu'il se soit avisé de son approche.

Au cours de ce sommeil il rêva d'Aurora venant, nue et blanche dans la pénombre de la chambre qu'elle baignait d'une clarté née de son corps, et s'allongeant auprès de lui. Alors il rapetissait, devenait minuscule, et réduit à la taille d'un moucheron il était englobé

par des montagnes de chair, roulait entre les seins, glissait le long du ventre, rampait à travers une forêt triangulaire et fauve, jusqu'à la caverne sombre qui béait, entrouvrant des parois rouge sang, pour le happer.

***

Une semaine durant, il nourrit des désirs obsédants, s'enferma dans un labyrinthe de rêveries, toile d'araignée dont Aurora était la tisseuse, et où il se débattait comme la mouche engluée. Le jour, son souvenir l'absorbait, son image le poursuivait au long des nuits. Mais il n'osait s'abandonner à ce vertige au point d'y céder tout entier. Sa timidité l'emportait, il ne pouvait se résoudre à aborder franchement Aurora. Il se contentait en la croisant dans les escaliers de lui adresser un salut furtif, avec l'ébauche d'un sourire et des gestes malhabiles à peine esquissés, tandis qu'invinciblement son regard déviait, fuyant celui, triomphal et moqueur, de celle qui le subjuguait.

Il se mit à déserter ses cours et à parcourir les rues de la ville, errant sans but, attiré invinciblement par l'eau sombre des canaux. Parfois des prostituées l'apercevaient, adolescent vagabond dont la blondeur accentuait l'aspect juvénile, et le hélaient avec de lourdes œillades et des rires vulgaires. Wilfrid s'enfuyait, ne pouvant supporter d'être approché par elles. Il entendait au loin derrière lui leurs éclats de rire et leurs interpellations le poursuivre. Une nuit il ne rentra pas chez lui et coucha sous un pont, ne s'écartant même pas au passage des rats qui le côtoyaient. Un autre jour il sortit à l'aube et s'épuisa à faire en tous sens le tour de la ville. Ce fut ce jour-là, en rentrant vers midi, que dans la rue il croisa Aurora. Il la regarda comme une apparition. Il ne l'avait pas vue depuis un temps qui lui apparaissait immense.

— « Je me promène, » dit-elle, « quel temps superbe. » Elle bâilla en exhibant deux rangées de dents qui, détail incongru, apparaissaient minuscules dans sa bouche large. « Je viens de me lever, » ajouta-t-elle. « Et vous, que faites-vous ? »

— « Je rentre de l'université, » mentit Wilfrid. Et il dit alors d'une voix étranglée : « C'est demain dimanche. Nous pourrions sortir ensemble, si vous voulez. »

Il s'attendait à un refus. A sa grande surprise, elle accepta. Le lendemain, il prit avec Aurora le tramway, qui les mena en bordure de la ville, là où les faubourgs de celle-ci se disséminaient peu à peu dans la campagne. Le soleil était chaud et Wilfrid ôta sa veste. Il prit la main d'Aurora et tous deux suivirent, à l'écart des voies fréquentées, de petites routes en bordure desquelles les maisons se faisaient rares. Un peu plus loin, s'étendait un bois au pied d'une colline et Wilfrid étala sa veste sur le sol, sous les branches d'un chêne, pour qu'Aurora pût s'y asseoir. Il s'allongea près d'elle, le

menton appuyé contre les mains, et la contempla. Aurora avait le buste rejeté en arrière et ses cheveux dénoués pendaient le long de ses épaules, en lourdes mèches sombres aux reflets bleutés. Il émanait d'eux une senteur de tubéreuse et de jasmin, que la brise apportait à Wilfrid, mêlée au parfum de la mousse et des feuilles. Aurora humait l'air par saccades, en reniflant comme un rongeur, les ailes du nez palpitantes. Wilfrid se sentait désemparé devant elle comme un enfant, impressionné par son profil de Minerve, par son corps robuste accordé à cet univers végétal où il se faisait, lui, l'effet d'être un intrus.

Comme il poursuivait le cours de ses pensées, Aurora jeta sur lui son regard et sourit. Il fut plus désarmé encore par ce sourire, mais Aurora tendit les bras et l'attira contre elle, lui enserrant la nuque de ses mains jointes, et il posa la tête sur sa poitrine, dont le renflement gonflait la robe et frémissait sous sa joue, au rythme d'un souffle profond. Il lui étreignit le buste en soupirant, avec l'envie de se perdre au fond de son corps, puis il se hissa, ses lèvres cherchant celles d'Aurora, mais elle s'écarta prestement, vive comme une anguille glissant entre les doigts de qui la touche, et le considéra de loin, les yeux plissés, la bouche étirée par son impassible sourire.

Il dit : « Je t'en prie, Aurora, » en lui retenant le poignet de ses doigts fébriles. Sans paraître étonnée qu'il sût son prénom, elle lui demanda le sien puis murmura : « Wilfrid, petit Wilfrid, » avec une intonation rêveuse, en mordillant une touffe d'herbes qu'elle venait d'arracher, et dont les racines portaient un noyau de terre humide pareil au bulbe d'une fleur. « Tu voudrais m'aimer, Wilfrid ? » questionna-t-elle doucement, et il inclina la tête. Un moment s'écoula, puis elle se leva d'un bond, brossant de la paume les brindilles éparpillées sur sa robe, et se cambrant elle démêla des deux mains sa chevelure. Les mèches s'agitaient sous ses doigts et se tordaient comme des serpents, et Wilfrid qui se mettait debout à son tour crut y voir crépiter des étincelles. Il recula d'un pas en la regardant, découpée sur un arrière-plan de troncs argentés et rectilignes. « Rentrons, » dit-elle d'une voix brusque, « je n'ai plus envie de rester. »

Wilfrid essaya de l'enlacer, mais elle se déroba et s'élança en avant, et il la suivit en observant sa démarche sineuse, sa foulée souple d'animal, le mouvement qui incurvait de part et d'autre ses reins au rythme du déhanchement de son corps. A l'attirance qu'il éprouvait se mêlait une répugnance inexplicable, mais cette répugnance même était la source d'un nouveau plaisir.

Dans le tramway qui les ramenait vers le centre de la ville, il se sentait le corps tendu à se rompre, douloureux comme après un effort physique poursuivi jusqu'à l'épuisement. Il pressait la main d'Aurora comme pour lui adresser une requête et quand ils

furent de retour, il vint avec elle jusqu'à la porte de sa chambre et la pria des yeux, muettement, de l'y laisser pénétrer. Elle eut son sourire mystérieux et s'esquiva sans qu'il eût le temps de bouger, refermant la porte contre laquelle il vint appuyer sa joue, sans forces, effleurant des doigts le battant en un geste de caresse dérisoire.

⁂

Wilfrid sortit de nouveau avec elle le dimanche d'après, au bout d'une semaine de désirs sans but, qui lui laissaient dans la bouche un goût de cendre. Pour avoir épié les abords de la chambre d'Aurora, il savait qu'elle continuait certaines nuits de s'unir à des amants de rencontre, mais la pensée de ces nuits, au lieu de lui inspirer du dégoût pour de telles pratiques, ne faisait que rendre sa propre soif plus exigeante. Quand ils se retrouvèrent seuls dans le bois où il avait tenu à la conduire, et qu'elle se fut comme la première fois étendue sur le tapis végétal dans la posture d'une bête nonchalante, tout en observant Wilfrid par les étroites fentes de ses yeux, il s'abattit sur elle, avec le sentiment de s'abîmer dans la tiédeur d'un cocon originel. Ils étaient environnés de frondaisons, à l'abri d'un rideau bruissant de feuillages qui les retranchait du monde, comme une prison verte, et là, à l'abri de tout regard, Wilfrid supplia Aurora de se mettre nue. Alors elle ouvrit son corsage pour qu'il pût voir sa poitrine, et lui donna le droit de la toucher et d'y poser les lèvres, à la condition formelle qu'il renoncerait à toute caresse dès qu'elle lui en intimerait l'ordre ; mais, malgré les prières de Wilfrid, elle refusa de dévoiler toute autre parcelle de son corps. A genoux, il se pencha, débile et tremblant devant elle, comme le veau nouveau-né qui vacille sur ses pattes, appuyé à sa mère, puis elle l'écarta et referma soigneusement son corsage, saisissant chaque bouton entre le pouce et l'index avec adresse, sans cesser d'observer Wilfrid par-dessous ses paupières. Puis elle vint à lui et, le bousculant d'une bourrade, le fit se coucher sur le dos. Il ferma les yeux en proie à une attente anxieuse, durant laquelle des siècles coulaient goutte à goutte. Quand il les rouvrit, le visage d'Aurora juchée sur lui le surplombait, auréolé par la cime des arbres et teinté de vert par les reflets des feuilles. Elle lui défit l'encolure de sa chemise et joua à lui rayer la poitrine de l'extrémité de ses ongles griffus, en un mouvement de va-et-vient juste assez appuyé pour que chaque ongle trace le sillon d'une éraflure sur la peau, et toute la chair de Wilfrid se révulsait à ce contact, comme sous l'effet d'un attouchement immonde qu'il eût désiré pourtant voir se poursuivre sans fin.

Lorsqu'elle l'abandonna et se releva, il lui demanda quand elle lui permettrait d'être son amant, et elle secoua la tête en disant que ses amants venaient du dehors, que jamais elle ne les choisissait parmi les gens habitant la même demeure qu'elle. « Je ne tiens pas

à m'attirer des ennuis. Et, tu sais, je suis obligée de changer souvent de domicile. Sinon, je ferais scandale... » Elle souriait en le regardant et, comme il la suppliait encore, elle se pencha sur lui avec une expression gourmande et alanguie : « Petit Will... tu es si blond... ta peau est si douce... » Les coins de sa bouche se relevaient, découvrant ses petites dents pareilles à des perles, au bord des gencives pâles. Entre ses lèvres, un filet de salive brilla comme de l'argent. Wilfrid s'arc-bouta vers elle et voulut happer cette bouche, boire le suc de ces lèvres. Il les sentit contre les siennes se rétracter et se refermer sur elles-mêmes, comme un doigt de gant qu'on retourne ; Aurora se redressa brusquement et, tandis que son visage s'éloignait de lui à une vitesse de météore, Wilfrid eut la vision fugitive de sa bouche réduite à un mince orifice sans lèvres, à peine assez large pour y insérer le doigt. Lorsqu'il la regarda de nouveau, il crut avoir rêvé, car le visage d'Aurora avait son aspect coutumier, et sa bouche s'élargissait du sourire dont il connaissait bien l'ironie. Il la raccompagna et elle le quitta en lui refusant encore une fois l'accès de sa chambre, entrouvrant simplement la porte pour y faufiler son corps flexible, sans lui laisser jeter un coup d'œil à l'intérieur. « Personne n'est jamais admis dans la chambre d'Aurora, » avait dit à Wilfrid le vieux professeur d'histoire. « Sauf bien sûr ses amants. »



Quand ils furent sortis ensemble pour la troisième fois, et que les jeux d'Aurora eurent atteint la limite extrême de la résistance de Wilfrid, il se coucha à ses pieds pour l'implorer, et il eût voulu se confondre avec la terre, devenir cette terre même que foulaient les pieds d'Aurora. Osant dresser la tête vers elle, il voyait son corps debout le dominer, érigé comme le fût d'un de ces jeunes arbres qui les entouraient, et Aurora lui caressait les cheveux de la pointe du pied, en disant d'une voix tendre : « Pour toi, Will, oui pour toi je ferai peut-être une exception. Peut-être viendras-tu dans ma chambre. » Il la regardait avec reconnaissance, avec ferveur, et lui appliquant son talon contre l'épaule elle le repoussait alors brutalement et lui faisait mordre la poussière : « Va-t-en, petit chien, va-t-en, » et il se recroquevillait, cinglé par ces paroles comme par la lanière d'un fouet. Puis elle se penchait vers lui, et elle murmurait : « Tu es beau quand tu souffres, petit Will. Veux-tu souffrir pour moi ? » Et il s'abandonnait de nouveau à elle, comme une marionnette dont on tire les fils jusqu'à l'écarteler.

Plusieurs jours passèrent, durant lesquels il surveilla Aurora. Le jour elle s'absentait mystérieusement, ou bien demeurait invisible dans sa chambre, occupée sans doute à dormir pour réparer ses fatigues de la nuit. Elle ne se montrait qu'à des heures tardives,

sortant furtivement de la maison et y rentrant parfois à la nuit tombée avec un garçon. Un soir Wilfrid revint épier par la serrure ce qui se déroulait dans sa chambre. Il ne distingua d'abord que le mur vide, comme la première fois, puis il vit s'y inscrire, pénétrant brusquement dans son champ de vision, la blancheur du torse nu d'Aurora, qu'il apercevait de dos jusqu'à la taille. Soudain elle bougea, démasquant le jeune garçon que Wilfrid n'avait pas vu jusqu'ici et qui lui faisait face, les yeux exorbités, comme fasciné. Alors elle le rejoignit, refermant sur lui ses bras, et il tomba à genoux devant elle ; Wilfrid ne le voyait plus qu'à peine, car il était presque entièrement caché par le corps sculptural d'Aurora. Durant un instant, aucun des deux ne bougea, mais Wilfrid percevait des sons feutrés, dont il ne pouvait identifier la nature. En même temps il entendait la voix du garçon murmurer des paroles sans suite, où il lui semblait reconnaître ces mots débités comme une litanie : « O horreur, ô horreur ! » Il lui fallut un certain temps avant de comprendre qu'il s'agissait en fait du prénom d'Aurora, et cette découverte lui causa un inexprimable malaise. Enfin Aurora se déplaça de côté, entraînant le garçon toujours agenouillé dont le corps était comme rivé à elle. Wilfrid cessa de les voir et plus rien ne se dessina dans le trou de la serrure. Une angoisse insurmontable le saisissait, il eut envie de crier et se mordit les lèvres, puis il se laissa glisser lentement contre le battant de la porte jusqu'au sol, où il demeura inerte, sans pouvoir arracher de sa mémoire le souvenir de cet îlot de blancheur, de ce dos vigoureux surmonté par les torsades d'une chevelure noire.

Les soirs suivants, il se posta en vain devant la chambre vide d'Aurora sans jamais la voir survenir. Les autres pensionnaires lui jetaient des coups d'œil hostiles en passant, le temps lui semblait se dilater au long des heures. Une fois enfin il reconnut son pas dans l'escalier, la vit paraître à l'entrée du couloir. Il s'interposa entre la porte et elle, quémandant muettement sa récompense, et Aurora le fixa d'un regard scrutateur où il lui semblait discerner de la convoitise. Puis elle l'écarta d'un geste et ouvrit la porte, s'effaçant aussitôt avec un sourire pour le laisser pénétrer le premier dans la chambre.

Il entra et entendit, derrière lui, Aurora tourner la clé dans la serrure avant d'allumer la lumière. Il se tourna vers elle, le cœur battant. Elle le fixait toujours et dit avec douceur : « Tu as de la chance, petit Will. La chasse a été mauvaise ce soir. J'avais besoin d'un garçon et je n'en ai pas trouvé un seul... » Il la suivit du regard tandis qu'elle se déplaçait dans la chambre, remarquant distraitement au passage le bizarre désordre de celle-ci, les vêtements d'homme amoncelés dans les coins, les objets blanchis épars sur le parquet. Une subtile odeur de cage à fauve et de charnier s'imposait à lui, et il fronça les narines avec un instinctif dégoût. Mais il vit

Aurora dégrafer sa robe et venir à lui, dénudée jusqu'à la taille, et il ne put détacher les yeux de la chair éclatante offerte à sa contemplation. Elle dit d'une voix étouffée : « Déshabille-toi, » et de ses doigts impatients et agiles elle devançait ses gestes à mesure qu'il retirait ses vêtements. Il se trouva enfin debout devant elle, nu et démuni, prisonnier d'une faiblesse qui infiltrait un fleuve glacé dans ses veines ; alors, sans le quitter des yeux, Aurora s'éloigna de quelques pas puis défit la ceinture de sa robe, et celle-ci tomba dévoilant le reste de son corps.

L'odeur de musc envahit la pièce. Les yeux de Wilfrid s'agrandirent et ses bras levés battirent l'air inutilement, tandis qu'il se retournait pour chercher en vain une issue. Aurora s'avançait vers lui triomphante. Il recula, trébucha contre les ossements humains, à demi-dissous comme par un acide, qui parsemaient la chambre ; et il voyait palpiter, se contracter, comme sous l'action d'une vie autonome, la cavité rose cyclamen, aux parois musculeuses et humides, dont l'orifice béait au milieu du ventre telle une gigantesque bouche, telle une plaie.

Avant que la déglutition commence, Wilfrid comprit quel était le sort des amants d'Aurora. Elle avait un système digestif analogue à celui d'une plante carnivore.

NATHALIE C. HENNEBERG

La couleuvre

Nathalie Henneberg a récemment fait paraître La plaie, **roman de 500 pages (un des livres les plus longs de la science-fiction française !). C'est aussi une de ses œuvres les plus achevées (1). Il y avait un certain temps qu'elle n'était plus reparue dans** Fiction. **Elle y revient avec un texte dans sa (trop rare) veine fantastique, un de ces récits brumeux et terrifiants, à vous glacer la moelle, qu'elle situe, avec son habituel bonheur d'évocation, dans les contrées de sa Pologne natale (comme, précédemment dans** Fiction, **le mémorable** Des ailes dans la nuit).

1

La tempête de neige hurlait sur la plaine.

Le colonel baron von Jederitz, des uhlans bleus de S. M. François-Joseph, abattit son poing sur la nappe damassée. Les cristaux gémirent doucement et il jura comme un templier.

— « Ces paltoquets de la cour nous prennent-ils pour un dépotoir, Berzenstein ? »

— « Certainement pas, mon colonel. »

— « Ou alors seraient-ils fous au point de croire à ces histoires de loups-garous, vourdalaks et vampires ? Complètement puéril ! »

— « Hé ! » dit le major du régiment, ses longues jambes confortablement calées contre les chênets, « j'ai eu autrefois un camarade au Mexique. Un Castillan. Il me disait que les Espagnols les plus braves n'osent point prononcer un certain mot — le plus terrible et le plus dangereux de leur langue. « Un mot sacré, disait-il. Quand ils l'entendent, les spectres viennent à votre rencontre, émergeant d'une affreuse éternité. » Et c'est un simple mot : couleuvre. »

— « Couleuvre ? »

— « Oui, ce genre de serpent ovipare, inoffensif dans tous les pays. » Cela dit, le major rentra dans son habituel silence.

— « Berzenstein, » demanda le colonel, « croyez-vous à l'éternité ? »

Cette question n'étonna guère Berzenstein zu Donau, un grand

(1) Voir critique dans le présent numéro.

uhlan de modèle courant, de sang bleu et la moustache parfumée au Moselwein. A l'époque (la fin de la belle époque), passé trois heures du matin, à une table jonchée de bouteilles, on parlait couramment de la mort, de l'immortalité, du sens de la vie qui était déjà insensée et d'un avenir qui promettait de l'être encore plus. Surtout dans les garnisons isolées, sur les frontières russe, roumaine ou polonaise, tandis que la moitié des dites garnisons dormait sous les tables et que l'autre écoutait religieusement les tziganes. Toutes ces conditions étaient ici réunies : garnison perdue, petite ville frontalière de S., nuit de fête, archets bohémiens et, en plus, la plus désolante tempête de neige sur la plaine blanche.

Von Jederitz logeait chez le notaire de l'endroit qui, à cause — ou en dépit — de l'excellente réputation du 10e Uhlans, avait cru bon de se retirer pour le moment, avec son épouse d'un âge canonique, à Vienne, chez son gendre. Il laissait au colonel une carcasse de maison que celui-ci meublait à sa guise de tapis de Boukhara et de meubles Louis XV, importés de son château. D'énormes bûches de la forêt voisine (roumaine ? polonaise ? russe ?) brûlaient dans une cheminée trop petite et des ombres fantastiques dansaient sur les murs. Ce n'en était pas plus gai.

Dehors, la tempête de neige filait de longues plaintes et des ricanements de damnés. Les sentinelles gelaient dans leurs bottes, face à l'Est, et tapis dans leurs abris de terre, de l'autre côté de la frontière, les soldats et les officiers du Tzar sentaient la même angoisse les étreindre — angoisse que l'on combattait à grands coups d'as de carreau et de pique, de slivovitza ici, de vodka là. On était en 1913.

C'était un hiver particulièrement rigoureux dans ces régions où le froid n'est pas une plaisanterie, et les uhlans de Sa Majesté devenaient à peu près fous d'ennui. C'était un très beau régiment qui avait fait le fleuron de grandes revues sur le Prater et présenté les armes à tous les souverains de l'Europe, mais qu'une faute vénielle exilait parmi les neiges : la cour de Vienne ne plaisantait pas.

— « Croyez-vous aux spectres, Rudi ? » reprit le colonel baron, remplissant son verre de Tokay.

— « Aux spectres ? » interrogea Rudolf zu Donau, pour se donner du temps.

— « Oui. A des espèces d'esprits qui viennent ajouter au gâchis actuel, qui se recherchent et se poursuivent dans l'éternité, qui rendent les maisons invivables, les jeunes filles folles, qui persécutent le châtelain et le juge de paix, etc. — tout cela à cause des fautes, ou des serments oubliés, ou simplement parce qu'ils ont mauvais caractère ? Enfin, à des revenants ? »

— « Bien sûr, » répondit le uhlan bleu, « que je crois aux revenants ! J'ai une arrière-grand-mère qui revient frotter avec une

peau de chamois les poignées des portes, dans mon château sur la Moldau. Chaque année depuis 1797. »

— « Elle frotte, dites-vous ? »

— « Oui, elle frotte. Il paraît qu'elle est très jolie, un peu mauve, et que le clair de lune passe au travers. »

— « Naturellement. Mais j'aimerais savoir : pourquoi frotte-t-elle ? »

Rudi réfléchit et cet exercice inaccoutumé durcit son visage cuivré.

— « Je ne me le suis jamais demandé, » dit-il. « Peut-être une petite faute... »

— « Oui, » dit le baron. « Et ce souci de propreté, cela va ensemble. Mais que diriez-vous d'un esprit — ou d'une âme — qui revient hanter quelqu'un sans avoir vécu ? »

— « Dans ce cas, elle ne revient pas. »

— « C'est justement ce que je me disais. »

— « A moins d'admettre, » fit en se réveillant l'aumônier du régiment qui sommeillait dans un profond fauteuil, « comme ces antiques païens de l'Egypte ou de l'Inde, que les âmes se réincarnent comme le blé repousse. Mais c'est contraire à la religion. »

Le colonel le regarda, pendant qu'il se rendormait.

— « J'ai peur, » dit-il, « que ce brave père Becker ne fasse qu'embrouiller les choses. L'Egypte et tout ça... Cela n'a rien à voir avec mon dossier de Vienne. »

Il avait posé devant lui, sur la table, une enveloppe scellée aux armes de Sa Majesté, et la foudroyait du regard.

« Trois personnes mortes et un duel ! Une jeune fille jolie comme un cœur, débutante de l'année, belle fortune terrienne, se tue (enfin, on pense qu'elle se tue) la veille de son mariage. Elle ne laisse aucune lettre, rien. Elle s'est, paraît-il, confessée le soir même à un moine, mais on ne retrouve pas celui-ci. »

— « Elle s'est tuée comment ? » s'intéressa l'aumônier du fond de son fauteuil.

— « Poison. Son frère, grand voyageur, d'ailleurs absent, aux Indes ou ailleurs, avait encombré la maison d'idoles, de flèches empoisonnées, etc. La pauvre petite s'est blessée avec un de ces engins. Et d'une. »

— « Il y a eu quelqu'un d'autre ? »

— « Bien sûr. Deux autres demoiselles encore, mais d'un autre milieu : deux sœurs, des danseuses sur glace. Leni et Emma Herz. »

— « Leni ! » Rudi commençait lui aussi à s'intéresser à l'histoire. « Celle qui... »

— « Précisément. »

— « Elle valsait avec sa sœur, une enfant de quinze ans, je crois, » dit subitement le major, jusque-là absorbé dans la contemplation de son verre de Xérèz. « En dolman vert, si jolie et si char-

mante que même les femmes lui pardonnaient son succès. Puis elle s'est fait enlever. On a parlé d'un pavillon dans la forêt et d'un archiduc. Personne n'a su, en fait, le nom de l'heureux élu. »

— « Il avait de bonnes raisons de se cacher, » dit Jederitz durement. « Il venait à peine de perdre sa fiancée, dans des circonstances... hum ! inexpliquées. »

— « C'était donc le même ? »

— « M-mm. »

— « Un officier de la garde, si je ne me trompe, » avança le père Becker. Mais personne ne répondit.

— « Vous devez savoir comment elles sont mortes, Rudi. Ici, on parle d'un accident professionnel. »

— « Bien sûr, » confirma Rudolf von Berzenstein. « C'était à Noël — on n'est pas près d'oublier cela à Vienne. Toute la ville valsait sur les terrasses étagées d'un jardin public en vogue, prises par la glace, et conduisant comme des degrés vers le Danube. Sur chaque terrasse, un orchestre reprenait la même valse et c'était, dans la nuit, aux lumières, un spectacle féerique, une tour d'argent, de diamants et de perles qui reflétait et brisait les étoiles, une voie lectée qui tournoyait au cœur de Vienne. A minuit, tout s'arrêta pour le nouveau début de Leni, revenue de son pavillon dans la forêt. Sa sœur, toute en blanc et duvet de cygne, et elle-même, en cavalier noir, descendirent sur la glace du Danube et l'orchestre joua une musique étrange et terrible — j'ai su plus tard que cela s'appelait « la Jeune Fille et la Mort ». Les deux sœurs valsèrent ; je ne les ai jamais vues si bien d'accord, ni si belles d'ailleurs. Et puis... »

— « Qu'est-il arrivé ? »

— « La glace était mal prise. Elle se rompit et les deux danseuses disparurent dans l'eau noire. L'assistance ne poussa qu'un cri... Oh ! les corps ont été repêchés, mais trop tard. Le médecin de la cour, présent, n'y put rien et le seul moine qu'on ait vu aux alentours s'est sauvé. Un moine ou un curé. »

— « Encore un moine ! » s'écria le colonel. « Mon père, nous n'en manquons pas ! »

— « Cette présence en robe noire, » dit le major, anticlérical par profession, « apparente nettement les deux histoires, n'est-ce pas, colonel ? »

— « Cela, » dit, von Jederitz, vidant son verre avec violence, « et le nom de l'immonde salaud à cause de qui, toutes ces jeunes filles sont mortes. Car les deux dernières ont laissé des lettres. Leni ne dit pas expressément qu'elle voulait se suicider, mais annonce qu'une certaine conversation décidera de sa vie, et Emma écrit qu'elle suivra partout sa sœur. »

— « Elles allaient peut-être contracter un engagement en pays lointain, » suggéra le père Becker.

— « C'était si peu probable que le jeune baron de F., un admira-

teur de Leni, a provoqué en duel le séducteur ! Mais l'homme est un bretteur impénitent — il y eut donc une quatrième mort. » Rudi von Berzenstein acheva son Tokay. « Mais, colonel, je ne vois pas — malgré tout mon respect — en quoi tous ces tristes faits concernent notre beau régiment ? »

— « Bonne question ! » tonna le colonel. « Très bonne question ! Voici : la cour de Vienne abhorre le scandale. En plus, le séducteur est très bien apparenté et appuyé par des personnes proches de la famille royale et par une mère, veuve sans reproche d'un héros. Tout cela fit que l'affaire fut très prudemment étouffée et l'homme expédié presque clandestinement — muté, mais où ? A S., meine Herren, à S. ! Dans les rangs du régiment que j'ai l'honneur de commander, où vous avez le privilège de servir ! Que dites-vous de l'insulte ? » Von Jederitz tonnait. « On prend mes uhlans pour les Bataillons d'Afrique ! Mes officiers seront réduits à serrer la main d'un assassin ! »

Il criait tant qu'il avait réveillé tout le monde, du doyen des commandants au plus jeune cornette, et certains, pas rassurés, bondirent, cherchant des yeux leurs armes : y avait-il une attaque des Russes ?...

— « Voyons, » intervint le père Becker, conciliant, « ne vous mettez donc pas dans tous vos états. La volonté de Sa Majesté est sacrée. En outre, ce garçon n'est pas véritablement un assassin — je veux dire, on n'est pas responsable de jeunes filles qui se tuent pour vous — et avec von F., il s'est battu en duel. Je ne dis pas que c'est une pratique chrétienne, mais elle est admise... »

— « De quoi s'agit-il, par les cent millions de diables ? » demandait le doyen du régiment en se frottant les yeux. Il avait mélangé le champagne et la slivovitza, et il tenait une cuite effrayante. « Le Vieux paraît formidablement déchaîné... »

— « Je ne sais pas, » balbutia le cornette qui n'avait pas dix-huit ans. « Il parle d'assassinats et aussi de jeunes filles... »

— « Ah ! c'est l'affaire de... »

Le doyen n'eut pas le temps d'achever, car on entendit un fracas effroyable au rez-de-chaussée. Des portes claquèrent, il y eut des hurlements et des jurons, l'ordonnance du colonel qui sommeillait d'ordinaire dans l'entrée semblait ferrailler avec une armée de démons.

— « Cette fois, ce sont bien les Russes ! » s'exclama le major, et il saisit un candélabre de bronze pour défendre l'honneur du régiment et sa patrie. Tous les autres officiers étaient debout. La porte s'ouvrit avec un claquement sec, un souffle de glace frappa les visages. C'était comme si toute la steppe pénétrait dans la salle avec la haute stature de l'inconnu, dont les sombres zibelines s'étoilaient de neige. Durant une seconde infinitésimale, il resta sur le seuil et le colonel ne put détacher son regard des traits de marbre, aquilins,

des cheveux d'un roux sombre de pelage de renard, des yeux gris, durs, qui contrastaient singulièrement avec une bouche admirablement dessinée et presque tendre.

L'homme ne semblait pas un géant, parce que sa taille était incomparablement prise et sa race, évidente. L'aspect volontaire et dramatique de l'inconnu avait à ce point fasciné les uhlans qu'ils ne s'aperçurent pas d'abord qu'il portait un fardeau, recouvert du pan de sa pelisse. Mais il s'avança et, balayant de sa main libre cristaux et argenterie, il posa sur la table une jeune fille si belle et si pâle que les officiers se figèrent. Des hermines immaculées l'enveloppaient, mais sa toque était tombée et de longs cheveux bleus coulaient jusqu'au sol. Un peu de sang maculait le fin profil impérieux. Elle ressemblait à un lys fauché, à une longue couleuvre d'argent...

— « Au nom du ciel, un médecin ! » dit le nouveau venu. « Et du cognac, n'importe quel alcool. Elle a été rudement malmenée, mais elle vit. »

— « Ma fille, ma fille chérie ! » cria une dame opulente, voilée de noir, qui les suivait de près. Elle tomba à genoux près de la table. Le tableau immobile qui s'était formé quelques secondes auparavant se disloqua, les officiers s'agitèrent, le père Becker se mit à bassiner les tempes de la jeune fille et le major Horthy glissa entre ses dents serrées — des perles menues — quelques gouttes de fine Napoléon. Le cocher de ces dames, qui les avait suivies, expliquait à qui voulait l'entendre que la tempête de neige était épouvantable et que les chevaux emballés avaient précipité ses passagères dans un amas de neige. Il parlait un patois biélorusse, il disait « *myatélitza* », il disait « *sougrob* », et l'on devinait qu'il avait dû lui-même tomber sur la tête.

Pendant ce temps, la jeune fille parut se ranimer vaguement, ses cils admirables frémirent et une faible coloration monta à ses lèvres. « Elle vit ! » cria la dame qui s'exprimait par axiomes. Et se tournant vers l'inconnu, avec effusion : « Merci, merci ! » s'exclama-t-elle. « Vous avez sauvé sa vie, vous nous avez sauvées ! Une princesse Mytchek n'oublie jamais un bienfait ! » (C'étaient donc des Polonaises, et Rudi von Berzenstein pensa que cela expliquait le col de cygne et la sveltesse serpentine de la jeune fille.)

« Oui, » continuait à s'écrier la princesse avec un instinct théâtral inné, « ce noble jeune homme qui nous dépassait sur sa monture a sauté à la bride de nos chevaux emballés, ce qui a ralenti leur galop et nous a permis de tomber dans la neige sans conséquences vraiment fatales. Mais Hedwige est si délicate et la neige était gelée... Oh ! *pane* (1) notre sauveur, nos vies vous appartiennent désormais ! Si nous vivons, c'est grâce à vous et, bien sûr, à

(1) Seigneur, en polonais.

Notre Dame de Czenstochova ! Que Dieu vous bénisse mille et mille fois ! »

L'inconnu se disait visiblement qu'il n'avait jamais aimé les Polonais — Kostiusko, Chopin, leur tendance au drame et leur romantisme. Il se recula vivement quand la princesse, joignant le geste au monologue, lui saisit les mains pour les presser à ses lèvres.

— « Pardon, madame, » fit-il. « Je devrais d'abord sans doute me présenter au colonel baron von Jederitz. » Et il se tourna vers ce dernier, tandis que la lueur des cires sculptait son visage de statue. Il joignit les talons et se mit au garde-à-vous. « Lieutenant marquis de Marsfeld, » dit-il. « De Vienne. Muté dans votre régiment... »

2

« C'EST cette histoire de moine que je ne comprends pas, » grommela von Jederitz.

— « Moi non plus, » répondit von Marsfeld avec ferveur. « D'ailleurs, il n'est pas sûr que ce soit vraiment un moine. Une ombre noire apparaît chaque fois qu'une femme meurt... une femme que j'ai aimée. » Il regarda la neige qui tombait mollement derrière les carreaux, à gros flocons scintillants. « Il m'étonne que cette fois... »

— « Les chevaux ont peut-être vu quelque chose, » dit von Jederitz. Et il bourra sa pipe.

On venait de porter la jeune blessée au deuxième étage. Après une brève amélioration, elle était retombée dans un état comateux, et la princesse Mytchek, se tordant les bras, se traitait de nouveau de « la plus malheureuse des mères ». Les officiers s'étaient retirés, profitant d'une accalmie dans la tempête, les candélabres étaient presque tous éteints, et les ordonnances avaient emporté les bouteilles vides et les plats.

Assis au coin du feu, dans les vastes fauteuils, les deux hommes se dévisageaient ; Jederitz, qui prisait la race chez les chevaux et les lévriers, ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque sympathie pour ce grand renard, léopard, couleur d'or et de rouille, qui, en face de lui, dépliait ses longues jambes et fumait de minces *papirosski* orientales dans un fume-cigarette de turquoise et d'or. Jederitz aima assez, sans se l'avouer, que le « garçon » ne prît pas ses aventures à la légère, sans pour cela s'en glorifier.

— « Vous avez bien des moines dans votre maison ? » demanda-t-il.

— « Principalement des Dominicains blancs. Je vois avec plaisir que mon colonel admet certaines hypothèses. »

— « Pas d'impertinences, lieutenant. Je pense aux religieux de votre famille, vivant à cette heure. »

— « Et scandalisés par mon inconduite ? Et supprimant de jeunes créatures pour me sauver ? N'est-ce pas absolument invraisemblable, surtout dans le cas de la comtesse de R., ma fiancée ? Cette pauvre Elisabeth n'a jamais mérité une telle indignité ni un tel honneur. »

— « Dans ce cas... »

— « Dans ce cas, rien ! Vous m'avez demandé, d'homme à homme, si j'étais pour quelque chose dans la mort d'Ella, de Leni et d'Emma. J'ai répondu : non ! Je n'ai jamais rompu mes engagements avec Elisabeth ; ma mère l'avait choisie et j'ai une confiance aveugle dans le discernement de ma mère. D'ailleurs, la nuit de sa mort, mes camarades du régiment m'ont offert une dernière fête — brillante — pour célébrer la fin de mon célibat. Cela a duré jusqu'au matin. Nous étions tous abominablement ivres. Cent officiers de la garde ! C'était presque beau. »

— « Un alibi ? »

— « Suivant le chef de la police de Vienne. »

— « Parce que la police de Vienne... ? »

Marsfeld regarda le colonel avec des yeux soudain froids et coupants comme l'acier.

— « Mais oui ! Croyez-vous que d'autres n'y ont pas pensé avant vous ? Quand Leni et Emma se sont noyées, on a fouillé nos poubelles. Seulement j'étais absent — en mission — en France. La maréchaussée n'a pas insisté. Et vous ? »

— « Moi, » dit von Jederitz, s'environnant de la fumée de sa pipe, « je ne cherche pas à vous inculper, mais à vous blanchir. »

— « Merci, mon colonel. »

— « Je n'aime pas que mes hommes soient ennuyés. Vous faites partie des uhlans bleus ; je n'ai rien demandé, ni vous non plus, mais les volontés impériales sont sacrées. Dès aujourd'hui je suis, malheureusement, responsable de vous. Un officier accusé, soupçonné d'infamie, est un homme touché — et la guerre est peut-être pour demain. Je ne vous crois pas si mauvais cheval que ça, et puis vous avez sauvé cette petite Mytchek. Mais il y a ce moine. »

— « Ou cette religieuse. Ou l'ombre d'un poteau télégraphique. Qu'en sais-je ? Je suis à bout, moi ! Chaque fois qu'il m'arrive un coup dur, s'il fait pleine lune, ça rôde dans les environs. » Cette fois il enrageait, il parlait sec et net. Von Jederitz leva la tête :

— « Parce qu'il y eut d'autres fois ? »

— « Quelques-unes, oui ! A douze ans, je suis tombé dans un puits. Selon les métayères, une femme en noir m'en a retiré. Et puis il y a eu cette chasse — je vous préviens que la chasse est ma passion. Le sanglier solitaire surgissant des taillis, mon fusil enrayé, et une grande ombre noire — peut-être une trombe d'eau ou de

sable (nous étions près des carrières) — qui s'interposa... C'était un maître sanglier que deux chasseurs ne pouvaient soulever ; nous l'avons achevé à l'épieu, et quand je regardai ensuite ses défenses blanches et recourbées, et ses dures soies comme des broussailles, toute cette masse de force, de poids et de rage, je m'étonnai d'être vivant. Il avait décousu six chiens avant de mourir. Cette nuit-là, nous avons bu au sanglier de la forêt de Marsfeld.

» Et il y eut Louise. C'était la femme du garde forestier, une brute jalouse. Elle était blonde, fine, idéale, et effeuillait les marguerites. Avec moi. J'avais seize ans. On a dit que son mari l'a noyée dans l'étang, mais d'autres ont parlé d'une grande couleuvre noire qui s'était enlacée aux genoux de Louise, tandis qu'elle se baignait nue, à son habitude, sous une grande lune jaune, ronde comme un bouclier. De très beaux genoux nacrés, colonel. Après la mort de Louise, j'ai été bien malade. »

— « Je ne veux pas devenir fou, » dit von Jederitz. « Résumons. Aussi ahurissant que cela paraisse (car on ne peut pas ignorer les réalités, et un sanglier, un puits et des cadavres de femmes sont des réalités, que diable !), vous avez toute votre vie été protégé, suivi, traqué par une entité — trombe de sable ; reptile ou démon — qui s'acharnait sur les femmes que vous aimiez. Est-ce exact ? »

— « Oui, colonel. Mais j'ai mal à la tête. »

— « Bien. Très bien. Dans ce cas... Sachez que je déteste les manifestations dites surnaturelles. Mais, autre chose aussi. Je ne sais quelle faute ou quel maléfice pèsent sour vous, mais désormais vous ne serez pas seul à lutter. Tous ces épouvantails — fantômes, brucolaques, lamies — n'ont pas d'existence légale sur le territoire de l'empire, et nous le leur ferons entendre. Marsfeld, vous m'entendez ? Marsfeld ! »

Mais le lieutenant marquis Oonfred-Antonius-Ludwig von Marsfeld dormait, profondément enfoncé dans son fauteuil, ses cheveux de renard sur ses cils pathétiquement clos.

3

AMELIA MYTCHEK ne pouvait se rappeler — mais vraiment pas — à quelle époque elle s'était prise à considérer la princesse Hedwige comme sa fille, ni surtout quand et comment cette dernière y avait consenti. Lorsque la gouvernante française, née en Cracovie, eut été appelée à remplacer auprès de l'enfant une mère prématurément disparue, elle s'en chargea avec enthousiasme. Plus tard, elle s'en repentit. Trop tard.

Née d'un père marseillais, coiffeur qui avait prospéré en exil, et de mère polonaise, Amelia avait quitté une chaude maison de

przedmestié, des pâtisseries aux cerises et au fromage blanc, le piano sur lequel son père jouait d'un doigt la Marseillaise et sa mère les mazurkas de Weniavski, une ville où des princesses en uniforme passaient en revue de beaux cavaliers en *chapskas* framboise, des fêtes ardentes dans des cathédrales d'or... enfin, elle avait dû quitter tout cela, à la mort tragique de ses parents, dans une sombre émeute, pour un château perdu qu'une forêt noire environnait.

Elle y trouva des tours aux fenêtres murées, d'immenses salles où les parquets brillaient comme des lacs noirs, un parc vaste comme une forêt, un haras, un peuple de valets et de lavandières, mais les chambres à coucher étaient plus glacées qu'un caveau de famille, le prince Mytchek, à soixante ans, avait la prestance et la pâleur d'un vampire distingué et la jeune princesse Hedwige, l'ayant mordue au lieu de l'embrasser sur la joue, recracha le sang, avec dégoût.

Elle sut que la dame du château était morte depuis peu et d'une mort étrange. Le prince, grand voyageur, l'avait ramenée d'on ne sait quel pays d'Orient. Fine et brune, couverte d'amulettes, elle se parfumait à outrance de lourdes essences, traînait dans le vide du château une tenace nostalgie et jouait avec des serpents. Un beau jour elle se prit d'engouement pour un autre jeu : la balancelle. (On sait que c'est là un divertissement quasi national : quelques voyageurs français du XIX[e] siècle prirent ces hautes constructions de fêtes foraines pour des potences où de méchants seigneurs pendaient les serfs révoltés. A peu près chaque maison de campagne possédait sa balançoire et son « pas de géant »). En haut, en bas, en haut, en bas. On ne voyait la princesse que dans cet exercice. Un jour, on la trouva dans l'herbe, le cou cassé. Hedwige était née d'une mère morte.

Le premier jour, Amelia voulut s'enfuir — ses valises étaient encore faites. Mais le prince l'appela dans son bureau personnel. Il était encore beau, sec et cassant. Il lui dit que, ses parents ayant succombé au cours d'une émeute, la police du Tzar « l'avait à l'œil ». On l'expulserait, elle n'avait personne en France. Peut-être se retrouverait-elle en Sibérie. Il doublait ses gages ; sa fille avait besoin d'une présence féminine. Elle resta.

Hedwige — Yadia pour sa famille — était une enfant fragile. Sa beauté — souplesse, finesse, une petite tête d'épervier, un teint d'ivoire — détonnait parmi les *panienka* blanches et dodues. Elle aussi adorait les serpents — elle se passait au cou des orvets. Les nuits de pleine lune, elle se mettait à sa fenêtre et ses immenses yeux verts d'eau, verts de vipère, suivaient le disque rond, comme le souvenir d'une patrie perdue. Jamais les chiens et les loups ne hurlèrent autant autour des villages voisins. Une nuit elle s'enfuit et Amelia, éplorée, la retrouva dans une tombe ouverte, au cime-

tière des environs. Couchée dans la terre fraîche, le visage pâle et tranquille, elle souriait. Amelia la gronda et l'enfant promit de ne jamais recommencer.

Cependant, on ne sait comment, la nouvelle s'en était répandue dans le voisinage où l'on dit que « la fille morte cherchait son tombeau », et les chambrières refusèrent de servir la jeune princesse. Ce fut désormais Amelia qui peigna ses cheveux nocturnes, si vivaces et si longs qu'ils semblaient boire la force d'un corps mince ; Amelia qui veilla sur elle, pendant les épouvantables migraines qui la prenaient, quand la lune était pleine sur la forêt. Au long de ces périodes difficiles, la gouvernante tenait les portes verrouillées et, bizarrement, remplissait les paliers de fleurs de serre — tubéreuses et lys de sables — dont l'odeur entêtante rôdait dans les appartements. Elle s'était attachée à son étrange pupille.

Lorsqu'Hedwige eut quinze ans, le prince mit ses gants blancs et, cérémonieusement, demanda la main d'Amelia Roquevaire. Elle pleura, car elle était encore sentimentale. Le mariage eut lieu dans l'intimité, à la chapelle du château, et une semaine plus tard, le prince s'embarqua pour l'Amérique, pour affaires urgentes. Il ne revint jamais.

Cela s'était passé... oh ! il y avait bien cinq ans.

Et maintenant, il ne fait ni jour ni nuit, la tempête colle la neige aux vitres de la maison du notaire et Amelia, la princesse Mytchek, s'il vous plaît, reste assise dans ses voiles de deuil (car le prince est mort en Amérique, lui confiant « le seul but et le fardeau royal de son existence, sa fille bien-aimée, Hedwige »). Elle est assise près de cette enfant dont la pâleur s'est encore accentuée. Les médecins sont entrés et sortis, ils ont hoché la tête et le curé a voulu lire ses prières, mais un tressaillement de sourcils de la mourante a indiqué que ceci lui déplaisait. Alors Amelia a renvoyé tout le monde, elle s'est tassée au chevet de ce lit, sous baldaquin ; elle attend un signe. (Hedwige a déjà eu de ces absences où « son âme était loin », mais jamais, jamais aussi longues.) Parfois, d'une goutte d'un élixir d'herbes qu'elle tient du prince lui-même, elle humecte les lèvres de l'enfant.

Ces lèvres blanches qui s'entrouvrent pour prononcer des paroles incohérentes :

— « Enfin, je l'ai trouvé — avec ce corps. Faites-le venir. »

— « Oui, Yadia ? Qui ? »

Le visage de la mourante se crispe. Eh quoi ? L'avoir cherché, poursuivi, retrouvé dans les siècles, avoir enfreint à cause de lui les lois des vivants et des morts, et ne pas connaître son nom ? Elle a si peu de temps devant elle ! Elle cherche, hésite, puis :

— « Notre sauveur. »

— « Ah ! bien ! » Amelia se lève. « J'y vais aussitôt. » Mais elle s'arrête sur le seuil : comme il fait froid dans cette chambre ! D'étranges courants d'air agitent les verdures sombres, on perçoit des soupirs à peine articulés et Amelia a l'impression que quelque chose d'obscur, de presque vivant, habite le coin derrière la grande cheminée à carreaux vernissés. Et ce baldaquin, quelle cachette à fantômes ! Elle revient subitement vers le lit et rencontre, dans la figure de cire, des yeux ouverts, immobiles, figés, qui la regardent comme on crie.

« J'y vais, naturellement, » dit Amelia en réponse à la question muette. « J'y vais. Mais n'as-tu pas peur de rester seule ? Si j'appelais une bonne, ne crois-tu pas ?... »

— « Va, » disent les yeux effroyablement verts. « Vite. »

Amelia quitte la pièce, devenue soudain silencieuse comme une chambre mortuaire, et, s'enveloppant étroitement dans son châle, elle descend les escaliers. Comme cela semble loin, le premier étage ! Comme les paliers sont déserts ! Une appréhension la saisit devant le silence profond qui règne dans la maison : et si tout le monde était parti ? Si, exagérant la délicatesse, pour ne pas déranger ses visiteuses, le colonel von Jederitz avait levé ses quartiers ?

Mais non, elle se tranquillise : l'ordonnance est toujours au vestiaire, vaguement assoupie parmi les pelisses suspendues. Amelia passe devant l'homme, comme une ombre, et atteint la vaste et haute salle qu'elle a si mal vue l'autre nuit. De lourds rideaux de velours grenat retombent des deux côtés des fenêtres, et il fait ici encore plus sombre qu'au deuxième étage. Un long garçon reste contre une embrasure, il a un beau visage tranquille de mort heureux.

— « Lieutenant marquis de Marsfeld ? » demande Amelia.

Il se retourne brusquement. « A vos ordres ! » Et puis : « Que me veut-on ? »

— « Vous comprenez, elle meurt. Elle veut vous voir. »

— « Qui ? »

— « Celle qui vous a cherché, Hedwige. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Il n'y a rien à comprendre, » insiste doucement Amelia. « J'ai vécu toute ma vie comme cela, sans rien entendre à ceux que j'aimais. Vous direz que ce n'est que moi. C'est juste et ce n'est pas juste, mais nous n'avons pas le temps de discuter. Mais oui, elle vous a cherché ; chaque fois que la lune était pleine, elle quittait son corps et elle s'en allait — les médecins appellent cela la catalepsie... Parfois j'étais presque sûre qu'elle était morte, tant ses tempes étaient vertes et ses yeux blancs, son père et moi désespérions, mais elle revenait toujours. Elle s'était durement battue quelque part, sa bouche saignait, parfois elle avait des ecchymoses aux poignets, des ongles de femme l'avaient griffée, et une fois elle était à moitié

gelée. Mais elle revenait. Et maintenant elle s'en va tout à fait. Mettons qu'une enfant s'est damnée cent fois pour vous retrouver, refuseriez-vous de venir lui dire adieu ? »

Ce simple langage impressionne Ludwig de Marsfeld, et puis il est curieux. C'est le mal des hommes. Il oublie qu'il a promis au colonel de ne prendre aucune décision sans l'avoir consulté et au père Becker de l'appeler au moment voulu. Il suit Amelia dans la chambre haute du deuxième étage, une chambre singulière, dont les modestes tentures semblent maintenant tissées d'or, dont les meubles ont des reflets de nacre et d'ébène et où la lampe, pourtant fabriquée à Munich, verse une lueur fantasmagorique. Un parfum d'encens et de baumes erre dans cet étrange sanctuaire. Mais qui donc a apporté à S. tous les parfums d'Héliopolis ?... Tout cela paraît impossible et déraisonnable au lieutenant de Marsfeld qui s'avance cependant vers le lit où, adossée aux oreillers, pâle, admirablement belle, Hedwige Mytchek lui sourit et lui tend la main.

— « Je savais que nous nous rencontrerions, » dit-elle, bien que ses lèvres bougent à peine. « Je t'ai tant attendu ! Tant cherché ! Non, ne t'approche pas davantage, laisse-moi te regarder. Tu n'as pas changé depuis... Tes cheveux sont simplement devenus plus clairs — et tes yeux... On t'a dit que je me suis tuée, ce n'était pas vrai. Plus tard, je ne nie pas, plus tard — c'était un serpent... Tu sais que j'ai toujours vénéré les serpents qui sont la couronne... Tu vois, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour te rejoindre. »

Elle s'affaiblissait. Marsfeld la regardait, fasciné. Par moments, il lui semblait qu'à travers le corps et le visage transparents de la jeune fille, quelque chose de sombre transparaissait — comme, dans un conte ukrainien, une sorcière noire apparaît dans le corps blanc d'une ondine. Mais il chassa cette pensée, comme absurde.

« Pour revivre, » disait Hedwige, « je crois que je me suis damnée. C'est délicieux et horrible à la fois — je suis descendue très profondément dans le... » Ici, un silence. « C'est difficile d'habiter dans ce corps presque mort, c'est un combat de chaque seconde. Mais l'essentiel est fait, n'est-ce pas ? Je t'ai rejoint à travers tous ces siècles. Il s'agit maintenant de resserrer les liens — il y a des gestes, des incantations. Nous ne le savions pas sur cette galère de Tharse. Le ciel était d'or... Nous nous aimions. »

Elle parut défaillir et sa tête charmante roula parmi les flots de ses cheveux, sur l'oreiller défait. Comme elle semblait glisser vers la mort, Ludwig de Marsfeld fut aussitôt à ses côtés et l'enveloppa de ses bras. Peut-être était-ce la vérité — leur rencontre à bord d'une galère aux voiles pourpres, et la coupe de vin où l'on jette des perles, et le premier baiser — périsse l'empire ! — parmi les cassolettes et les roses, tandis que le rayon d'un soleil encore divin glissait sur l'or du tendelet. Ce n'était plus la tempête de neige qui chantait, mais les cinnors et les flûtes d'Ionie...

« As-tu cru que j'allais t'abandonner à ces hétaïres, à ces filles de rien, mon bien-aimé ? Hécate m'est venue en aide. Elle est puissante dans ces pays et en Hyperborée. Je les ai tuées. Toutes. »

Derrière les rideaux du lit, Amelia faisait des gestes désespérés :

— « Elle déraisonne ! »

— « Donne-moi ta main, » fit l'étrange créature. « Qu'as-tu là ? Une chevalière. Moi, j'ai l'anneau de ma mère — oh ! rien qu'un cercle d'or — un serpent qui se mord la queue. Il est un peu large pour moi. Echangeons-les, veux-tu ? Tu veux que nous restions toujours ensemble, n'est-ce pas ? Pour l'éternité ? »

Une hésitation imperceptible. C'est ainsi qu'on tombe dans un abîme — c'est horrible et délicieux. Ludwig de Marsfeld dit :

— « Oui. Je le veux. »

4

LUDWIG DE MARSFELD passait ses gants blancs devant une fenêtre grande ouverte, quand le colonel l'interpella, sèchement :

— « J'espère que vous savez ce que vous faites. »

Le garçon tourna vers son chef un visage un peu las.

— « Je crois que je sais, oui. Mais, excusez-moi, colonel, je ne sais pas ce qui vous prend, tous. Le capitaine von Berzenstein est venu me parler hier, mais une sorte de bouillie dans la bouche l'empêchait de prononcer un mot. Le major... et jusqu'au père Becker ! Rappelez-vous cet hiver : vous m'avez reçu comme un pestiféré à cause de quelques aventures mal commentées. Et maintenant, vous voudriez que... »

— « Je ne veux rien, » dit von Jederitz, bourru. « Pas même me débarrasser d'un lieutenant des uhlans à tête vide. Seulement, je vous demande encore une fois si vous comprenez bien ce que vous faites. »

— « Rien d'extraordinaire, » dit Ludwig avec suavité. « J'épouse Mlle Hedwige Mytchek, de bonne noblesse polonaise, fille du général prince Bronislaw Mytchek, apparentée aux Jagellons. Le mariage sera béni par le cardinal-primat de Cracovie. Nos âges, nos ascendants et nos fortunes s'accordent. N'est-ce pas un mariage raisonnable ? »

— « Tu sais ce que tu fais ! » répéta encore une fois le colonel von Jederitz. Et puis, avec colère : « Si tu étais mon fils, je te collerais cent jours de forteresse. Motif : Elle est polonaise et nous aurons la guerre cet été. »

— « Cet été... » rêva Ludwig. L'haleine tiède du printemps entrait par la fenêtre ouverte. Des blés encore verts ondulaient à perte de vue sur une plaine sans limite. Dans un ciel incroyablement bleu,

une alouette chanta et son trille parut déclencher tous les carillons de S. Le cardinal-primat allait arriver droit de Krakov et la fiancée du château de Mytchek.

— « Si nous avons l'apocalypse en août, toutes ces choses n'ont aucune importance, » constata de Marsfeld avec grâce. « Pitié, colonel ! Ma mère m'écrit déjà des choses impossibles... »

— « Elle a raison ! C'est insensé, ce mariage avec une jeune fille qu'on amènera à l'autel dans son fauteuil d'infirme. Je gage que vous ne vous êtes jamais embrassés ! »

— « Oh ! si. Le matin de nos fiançailles. Le père Becker était là, et la princesse Amelia, enfin tout le monde. »

— « Les médecins sont formels : depuis son accident, Mlle Mytchek a les jambes paralysées : elle ne remarchera jamais... D'ailleurs, je ne sais pourquoi je perds mon temps à raisonner une tête de brique ! Je devrais te déclarer simplement : moi, ton colonel, j'interdis ce mariage ! »

— « Oui, mais Sa Majesté François-Joseph l'autorise. »

Ce fut un très beau mariage. A l'église paroissiale, pourpre cardinalice et trilles de chorales émurent l'assistance aux larmes. Lorsque les portes s'étaient ouvertes, la fiancée, parmi les lys et les voiles brodés au point d'Alençon et de Raguse, était déjà à son prie-Dieu et le fiancé avait vraiment une superbe prestance. Emotion, senteurs de fleurs et d'encens, Hedwige se sentit mal après la bénédiction et Ludwig la porta dans ses bras jusqu'à la calèche. Pour un peu, la foule sentimentale eût applaudi. Une aigre bourgeoise chuchota à l'oreille d'une bourgeoise complaisante que « c'était réglé comme un ballet ».

Tout au long du chemin, jusqu'au château Mytchek, la campagne vert et or dispensa au cortège ses rayons, sa joie, ses effluves de basilic et d'absinthe. Des tentes dressées dans la cour du manoir resplendissaient sous les écussons et les guirlandes de jeunes roses. Les tables, simples planches posées sur des tréteaux, mais nappes et argenterie magnifiques, pliaient sous les crèmes et les coulis, servis dans la vaisselle plate ; de grosses pièces — daims, sangliers, chevreuils — étaient présentées rôties à la broche, dans une odeur de fumée, de thym et de serpolet, et posées sur un lit de myrtilles, et des carpes monstrueuses étaient accompagnées d'œufs d'esturgeon et de laitances. On débouchait sur place des tonnelets de Tokay et de vin du Rhin. Dans la foule joyeuse des invités, les hobereaux côtoyaient d'anciens serfs de Mytchek et de grands braillards autrichiens et polonais faisaient assaut de gueule.

Mais les cuivres du régiment intervinrent, puis les flûtes de l'orchestre communal. Toutes les jeunes filles dans leurs robes à valser, incroyablement fines à la taille, évasées en corolles au ras

du sol, étaient impérissablement jolies, et le soleil n'était pas encore couché que sur l'esplanade, dans sa lueur rouge, les uhlans dansaient la mazurka, comme des dieux. Seule, dans son fauteuil, pelotonnée parmi les dentelles, promenée par d'immenses pandours, la jeune dame de Marsfeld montrait un visage réduit, verdâtre aux tempes. Son jeune époux se penchait parfois, pour murmurer un mot à son oreille, parfois même un sourire éclairait les traits impérieux, mais partout l'apparition du couple jetait un froid. Quelques grandes dames de Vienne, venues dans le sillage de la marquise douairière, s'étonnaient discrètement. « Pauvre enfant ! » disait la comtesse de C., s'éventant d'un de ces vastes éventails en plumes d'autruche, récemment mis à la mode et qui décelaient, en se déployant, un minuscule miroir ou un poudrier précieux. « Vous parlez d'elle ? » « Non, de lui. » « Oh ! » s'exclamait la petite baronne de V., « les veufs se remarient si vite ! » Et elles riaient. Et Hedwige les entendait rire.

Le soir tombait. Elle demanda à son mari de la conduire dans le parc.

— « Je ne suis pas contente, » disait la marquise douairière de Marsfeld au colonel von Jederitz. « Non, je ne suis pas du tout contente. Ludwig est un garçon terriblement sensible et tout le monde s'est acharné sur lui à cause d'on ne sait quelles coïncidences stupides — flèches empoisonnées et danseuses noyées. L'empereur Franz l'a envoyé dans ce coin perdu ; c'était une pénitence qu'il fallait accepter comme venant des mains impériales, mais de là à... »

— « Je n'aime pas ce mariage non plus, » fit von Jederitz. « Mais il est fait. »

Ils marchèrent sous les ormes. Le colonel admirait beaucoup la marquise, née de l'Estang de la Garancière, en France ; c'était encore, à quarante ans passés, une très belle femme rousse, bâtie en Diane, avec les yeux impitoyables dont son fils avait hérité. Sous le disque orange qui se découpait à demi sur un ciel mauve encore, les diamants dans ses cheveux brillaient comme une rosée nocturne.

— « C'est effrayant, » disait-elle, « cette hâte que les jeunes aujourd'hui mettent à vivre. A aimer... comme si c'était vraiment une chose si importante, si urgente ! Tenez, je suis veuve depuis quinze ans et ne m'en porte pas plus mal ! Cette pauvre jeune fille, morte à mi-corps, n'a pas seulement la patience d'attendre de quelques cures un résultat du moins apparent... Et Louis se laisse faire ! Ils sont si jeunes tous les deux... nous sommes en 1914. Eh bien, je pense qu'ils pouvaient attendre encore trois ou quatre ans. »

Elle s'agitait tant qu'ils ne remarquèrent pas qu'ils pénétraient sous le couvert d'une allée d'ormes. « Sentez-vous comme l'air em-

baume le réséda et la chimonanthe nocturne ? » fit la marquise en s'arrêtant. Ses sensibles narines palpitèrent. « C'est l'heure où toutes les fleurs délient leurs parfums. C'est que nous touchons la pleine lune de juin, et il fait si effroyablement beau. Regardez ce disque qui monte, réverbéré par les étangs ! Dans ce pays, je comprends vraiment les histoires de sorcières... »

— « Moi aussi, » dit von Jederitz.

Ils en étaient là quand ils arrivèrent devant une éclaircie baignée d'une coulée d'opale. Là-bas, devant un fauteuil roulant abandonné, une jeune femme en robe blanche, debout (par quel miracle ?), avait jeté ses deux bras au cou de son mari qui se penchait tendrement. Et puis quelque chose d'imprévisible se produisit — comme dans les clichés superposés pour un truquage — une ombre noire se détacha de la silhouette claire, une forme effilée, onduleuse. « La couleuvre ! » pensa Jederitz dans un éclair. Il sentit même en cet instant ses doigts agacés par le froid des écailles. L'ombre palpitait, sinuait, se lovait à Marsfeld qui la repoussa violemment. Il y eut un cri bref ; Hedwige retomba dans son fauteuil comme une marionnette cassée.

Lorsque Jederitz et la marquise arrivèrent en courant à la clairière, une fine odeur de pourriture et d'encens flottait autour de la jeune fille inanimée. Marsfeld était parti sans se retourner et l'ombre noire avait disparu.

5

AMELIA emmena Hedwige inerte et repoussa toute offre secourable. Non, elle n'avait besoin de personne. Non, elle soignerait sa colombe comme il faut, elle demandait seulement que tout le monde partît... Ce n'était pas facile, des rumeurs étranges couraient dans la foule des invités, finalement un orage qui couvait depuis des heures se résolut en une grosse averse, von Jederitz monta au balcon et proposa à ceux qui n'avaient pas de voiture de se faire emmener par les charrettes de l'intendance, et des uhlans emmenèrent à même la croupe de leurs chevaux les plus jolies villageoises.

La jeune dame de Marsfeld était au plus mal, il fallait se faire une raison.

Rudi von Berzenstein, chargé d'une mission confidentielle, chercha en vain le jeune marié dans le parc, en ville, chez des camarades et même dans les bas quartiers où les soldats buvaient ce soir, aux frais du château, un vin noir épais dans des gobelets d'étain. Finalement, ce fut chez Rosalba qu'il le trouva, la Rosalba étant cette danseuse soi-disant espagnole qui tenait, à l'autre extrémité de S.,

un infâme bouge à pilotis sur le fleuve, fréquenté principalement par les flotteurs de bois. Ludwig était assis presque seul, dans une salle enfumée, dans la forte odeur de harengs saurs, d'ail et d'oignons suspendus aux poutres, et il buvait avec conviction une slivovitza d'enfer, tandis que, sur une sorte d'estrade, une maigre créature couleur d'acajou tordait ses reins aux accents d'une guitare qui ressemblait à une balalaïka.

— « Une couleuvre ! » s'exclama Rudi. Et comme il avait des lettrés, il ajouta : « *O mia culebra del antigo Nil* ! » — « Je vous en prie, ne prononcez pas ce mot ! » protesta un mince et long personnage de haute mine, tout de noir vêtu et assis à la table de Marsfeld. Ce dernier les présenta : « Le comte de R., » dit-il. « Le frère d'Elisabeth, tu sais ? Il vient exprès de Vienne. Nous nous battons demain à l'aube, c'est-à-dire aujourd'hui. » En effet, il était passé minuit. Rudi essaya de ramener les deux hommes à des idées plus saines. Il leur parla du mariage à peine conclu et de la jeune marquise de Marsfeld, malade et sans doute inquiète, mais Ludwig écarta ces considérations comme des mouches.

— « Le comte est venu ici spécialement pour empêcher ce mariage qu'il considère comme la plus grande abomination du siècle. Malheureusement, il arrive un peu tard. Ecoute-le, Rudi, il a beaucoup voyagé. Je croyais épouser une folle ou une infirme ; d'après lui, j'ai épousé une morte. Et c'est irréfragable ; de tels liens ne peuvent être rompus par aucun exorcisme, par nul jugement : *uniquement par une horreur plus grande et un sacrifice total* — mais il n'existe pas de sacrifice plus grand que celui d'un mort qui donne son âme pour posséder un vivant. Aussi, je suis perdu sans rémission. »

— « Mon cher Ludwig, » dit le bon Rudi, « tu es complètement ivre. Rentre chez toi. J'ai ordre de te raccompagner et de faire mon rapport au colonel. »

— « Tu feras ton rapport après avoir écouté mon ami R., » rétorqua Marsfeld. « Ce sera un rapport extraordinairement instructif. Le comte m'a raconté des choses étonnantes sur un endroit qui s'appelle la Vallée des Rois ; cela se trouve en Egypte, vers les montagnes occidentales de Seth Amenti qui a été, comme chacun le sait, le dieu-démon de la mort. Il y a là d'antiques tombeaux que ne scelle aucune bénédiction chrétienne et dont les multiples inscriptions s'adressent aux dieux infernaux. Le comte m'a parlé également de lamies, de stryges et autres lémures. »

— « Ce sont des personnages fort respectables, » expliqua l'inconnu vêtu de noir, « et qui ont été vénérés dans de nombreuses religions. D'après la kabbale et les mythes grecs les plus anciens, les stryges sont des femmes ailées, des sortes d'oiseaux nocturnes qui se nourrissent de sang et de chair humaine, principalement de celle des enfants qu'elles mettent en pièces. Au Ve siècle, ces entités

avaient envahi la Terre en tel nombre qu'une loi spéciale a été édictée contre elles, les condamnant à l'amende. L'origine de ces visitations se perd dans la nuit du passé : Nahémah et Lilith étant considérées comme les reines des stryges. »

— « C'est passionnant, n'est-ce pas ? » dit Ludwig.

— « Les lémures, par contre, » poursuivit R., « sont des visiteurs assez récents. Génies malfaisants ou morts damnés qui reviennent tourmenter les vivants, ils datent à peine de la fondation de Rome ; il semble que leur nom soit une corruption de Remure qui vient à son tour de Remus, un des fondateurs de cette ville, tué par son frère. En tout cas, après la mort de ce prince, des esprits mauvais se sont répandus dans le Latium. Mais les lamies... »

— « Ecoute, Rudi, écoute, » murmura Ludwig, posant sa tête d'or et de rouille sur ses bras croisés, « et tu verras dans quel monde effrayant nous vivons, enfants aveugles que nous sommes, avec nos locomotives, nos steamers et notre inexplicable électricité. Nous nous sommes complus à ces jouets et nous avons oublié l'essentiel : à savoir que l'univers est énorme, mystérieux et que la vie et la mort s'y mêlent. Parlez-nous de ces lamies, comte. »

— « Ce sont, » reprit l'autre, « suivant Colin de Plancy, « *des démons mauvais qu'on trouve dans les déserts, sous des figures de femmes, ayant des têtes de dragons sur leurs pieds.* » Mais ce sont des têtes minuscules qui servent, en fait, d'ornements. Ces belles personnes habitent d'anciens cimetières et logent au fond des syringes ; la Vallée des Rois en est pratiquement peuplée, depuis que de nombreux envahisseurs et pillards de tombes, y ont déversé pêle-mêle des ossements ravis à mille sépulcres. On sait qu'au moyen-âge, la chair pilée d'une momie était la panacée des pharmaques. On a prétendu que les lamies qui hantaient les cimetières du désert déterraient les cadavres et s'en nourrissaient, ne laissant aux défunts que leurs os. C'est pure calomnie. Il me semble au contraire prouvé que ce sont là les âmes errantes de grandes dames et souvent de princesses, dont le corps embaumé a subi le suprême outrage du mortier, avant d'être appliqué, en poudre, sur d'horribles lèpres. Or, les rites compliqués de l'ancienne Egypte les attachent toujours à ce qui reste de ces corps. Imaginez leur supplice !

» Prenons Cléopâtre, par exemple, cette « divine couleuvre du Nil antique », que vous avez évoquée imprudemment, Cléopâtre « qui brûla, » nous dit-on, « de plus de feux que n'en contint l'enfer »... Elle est désormais horriblement seule. L'âme de Marc-Antoine, libérée de son corps sur un bûcher romain, vogue libre sur cette planète ou une autre, capable de s'incarner dans de nouveaux corps et de poursuivre son périple de purification, car Marc-Antoine fut, en fait, un grand gaillard sans méchanceté, un barbare naïf qui s'attira l'attention dangereuse d'une déesse. Il est mort, eh bien, il est mort et il revit quelque part.

» Mais Cléopâtre, messieurs ! Eternellement attachée à quelques ossements épars, à une pincée de cendre — cette passion, ce feu errant, cet astre — il lui est impossible de se réincarner, sinon en s'insérant dans un cadavre frais où elle entretiendrait une vie factice. Elle deviendrait ainsi une sorte de démon infiniment plus dangereux que tous ceux déjà nommés — un succube ! Je vous étonnerais en vous révélant le nombre de grandes reines antiques et de belles hétaïres ainsi que de saintes, réputées incorruptibles, qui hantent ce globe sous l'aspect de succubes !... Car il est en tout cas une loi qui régit ce monde et les autres : la mort n'éteint pas et, pour certaines âmes exceptionnelles, elle ne fait qu'exaspérer l'amour... »

La tirade était un peu longue et Rudi sentait sa tête tourner, mais Marsfeld écoutait avec une attention si passionnée que le brave Berzenstein n'osait interrompre l'inconnu. Celui-ci ayant humecté sa bouche desséchée d'une gorgée de vin noir, poursuivit :

« Ici nous atteignons le dernier cercle des enfers qui ait une issue directe sur la Terre, car Sinistrari d'Ameno nous a laissé dans son ouvrage *De la Démonialité* des détails précis. Ce docte théologien nous apprend que les feux amoureux dont se consument ces damnés sont incomparables. Les démons qui condensent autour d'eux des vapeurs à forme séduisante ou qui s'incarnent dans des cadavres frais, ont deux manières pour s'unir charnellement aux vivants, hommes et femmes. L'une concerne de faibles créatures, étrangères à toute sorcellerie, qui tombent entre leurs mains et dont ils épuisent vite les forces vitales, si bien qu'ils les conduisent souvent au suicide. Elles se tuent ? Eh bien, elles se tuent, et deviennent par là plus sûrement encore la proie du Diable. Du reste, peu lui chaut !

» Mais il existe des êtres auxquels le Malin tient plus qu'à tout, qu'il attire dans son cercle étincelant où le feu ne s'éteint jamais... Ceux-là, il s'y accole après une profession solennelle, par laquelle ces misérables créatures s'adonnent à lui, et lui devient une part d'eux. Ceci est une sorte de mariage noir et de telles unions sont capables de progéniture. Le rabbin Elias prétend que durant cent trente ans, Adam a été visité par des diablesses succubes qui accouchèrent de démons, de larves et de fantômes, et l'enchanteur Merlin passait pour être le fils d'un incube et d'une fille de Charlemagne. L'Antéchrist doit naître, paraît-il, d'un hymen aussi sacrilège. En tout cas, c'est bien le meilleur moyen pour l'Esprit du siècle de perdre les âmes dont il a envie, et je pense, cher marquis, que votre mariage de ce matin a servi d'un tel lien qui vous rive à une morte-vivante.

— « Dites cela au cardinal-primat ! » gémit Rudi. « Et au père Becker, donc ! »

— « Leur bonne foi a été surprise, » prononça fort sérieusement

l'étrange thaumaturge. « Je ne pense pas qu'ils en soient responsables. »

— « Mais moi ? » s'exclama Marsfeld avec violence. « Direz-vous qu'il n'existe aucun recours ? Que je serai éternellement poursuivi par cette ombre noire qui tue tout ce que j'aime, éternellement lié à ce cadavre en décomposition ? Car j'ai senti son odeur sur ses lèvres et j'ai reconnu la flamme noire qui l'habite ! Et j'en ai assez, plus qu'assez ! »

Ce n'était plus le charmant et nonchalant marquis de Marsfeld qui criait ainsi, en tapant comme un sourd sur une table nue, mais le violent tribun romain, l'aventurier, favori de la Fortune, qui avait trahi Rome et sa propre gloire pour un baiser. Il habitait de nouveau un corps jeune et ardent, et il voulait vivre, lui ! On ne se tue pas deux fois pour Cléopâtre et d'ailleurs, celle qu'il avait si chèrement aimée, la petite merveille orientale, macérée dans les aromates, n'était plus qu'une pincée de cendres. Il s'élevait contre le cadavre vivant de Mytchek !

— ! Pour ce qui est de ce cadavre... » commença lentement le comte de R.

Il y avait beau temps que les deux musiciens du bouge — l'aveugle et le sourd — avaient remballé leur guitare et leur tambourin, et la maigre gitane dormait dans sa cuisine. Elle se réveillait vaguement, clignait à la faible lumière de la chandelle et souriait aux éclats de voix : dommage qu'elle eût ignoré que Cléopâtre habitât si près... elle avait toujours eu envie de la connaître... elle avait même une supériorité sur elle : les jardins suspendus...

« Pour ce qui est du cadavre, de la demeure actuelle, » reprit R., « je ne pense pas que cela soit difficile. Mais je vous préviens, elle vous rattrapera tôt ou tard. »

— « N'importe, » dit Marsfeld. « C'est le cadavre actuel que je ne puis tolérer. »

— « Bien. Très bien. Les exorcismes rituels n'ont aucun effet sur un succube, mais il existe certaines fumigations... Je ne pense pas que nous puissions trouver à S., à cette heure-ci, une pharmacie ouverte ? »

— « Nous en ferons ouvrir une. »

— « Vous avez certainement la clef du château ? »

— « Je l'ai. »

5

Ce fut une expédition nocturne dans la grande tradition, où il ne manqua vraiment rien. Il y eut la lune impitoyable sur les murs, les ombres mouvantes, les chiens hurlant à la mort, un cortège de uhlans ensommeillés, et le pharmacien qu'on tire, effaré,

de son lit conjugal, son foulard lui faisant des cornes au front, et qui discute, ergote, tandis que la belle pharmacienne, amusée par la présence de tant de grands jeunes gens, leur pèse les herbes et les drogues — le benjoin, l'aloès, la myrrhe et le basilic, et tant d'autres, inscrites par R. sur une longue feuille de parchemin. Il y eut les chevaux hennissant au réveil brusque qui galopent, puis refusent de galoper sur la route blanche — et la ville de S. qui dort de son sommeil le plus opaque, après avoir disséqué à perte de vue le scandale d'hier : « Une si belle noce ! Et qui finit dans un tel désordre et une telle affliction ! » Le château, lui, était plongé dans de complètes ténèbres, et comme ici les chiens s'étaient agités toute la nuit, personne ne fit attention à de nouveaux trilles.

Rudi suivait ses étranges compagnons comme un corps sans âme. Marsfeld ouvrit une porte dérobée, et, s'éclairant avec un rat-de-cave, ils montèrent un escalier assez raide ; le décor était surprenant — partout dans les niches grimaçaient des idoles singulières, ramenées par le prince Mytchek de ses voyages, des monstres à tête de chacal ou d'ibis, des pieuvres et des hydres semi-humaines ; il y avait sur les paliers des coffres dressés, sur le couvercle desquels des reines damnées souriaient de leurs yeux allongés d'antimoine. Des cassolettes brûlaient devant ces figures et R. reconnut les aromates maudits, prescrits par la kabbale : la belladonne, l'aconit, la centaurée et quelques autres qu'il évita de nommer ; une âcre fumée se mêlait au parfum lourd et charnel des tubéreuses.

Mais les visiteurs arrivèrent enfin face à une porte close ; devant le seuil, se lovait quelque chose que Berzenstein prit d'abord pour un cordage, mais il recula, reconnaissant un long serpent lisse et noir. Murmurant une incantation, le comte de R. tendit à la couleuvre sa canne au pommeau d'agate et la bête s'y enroula en anneaux compliqués, darda une langue bifide et forma un étrange caducée. R. invita Rudi à prendre une cassolette qu'il débarrassa, au préalable, d'herbes maudites et il tendit à Marsfeld une épée, prise à la panoplie murale. Cela fait, il brûla quelques-unes des fumigations qu'ils avaient apportées ; un puissant parfum de myrrhe et d'encens chassa les miasmes de l'escalier, et dans cet appareil de thaumaturges et de croisées, précédés d'un serpent et d'un glaive nu et enveloppés d'une nuée d'aromates, ils pénétrèrent dans une vaste salle à demi obscure, éclairée seulement de quelques cierges noirs, où Amelia Mytchek leur tomba entre les bras.

— « Vous voici enfin ! » s'exclama-t-elle. « Marquis, on vous a cherché toute la nuit ! Dès qu'elle s'est sentie au plus mal, cette malheureuse enfant a désiré vous revoir, simplement pour vous délier de vos serments, disait-elle, car, quels que soient vos torts, elle vous a pardonné ! »

— « Pardonné ! » mumura Rudi, complètement perdu. « Mais alors, serait-ce que... ? »

Et Amelia d'éclater en sanglots déchirants :
— « Morte ! Mon enfant est morte ! »

Pendant un instant très court, Ludwig de Marsfeld comprit que le pire l'attendait. Il croyait reconnaître la salle : c'étaient les mêmes tentures tissées d'or et couvertes de figures hiératiques. Aux quatre coins de la pièce, s'élevaient des statues d'argent : Seth-Amenti, dieu infernal, Toth, conducteur des morts, Sekhmet au mufle de lionne et au corps d'adolescente. La quatrième image était voilée, mais il savait de qui il s'agissait.

Le lit à baldaquin scintillait, aussi haut qu'un trône. Une haie vivante de tubéreuses, plantées par gerbes dans des vases d'onyx et de cristal, cernait cette couche que les cierges baignaient d'une clarté mortuaire. Et Hedwige était là, couchée, belle et morte. Dans ce repos qui semblait véritable, ses traits reprenaient leur originelle signification — elle était bien la déesse-reine enfant, sombre et charmante, la fine couleuvre du Nil qui avait affolé l'univers et charmé les rois. Pourtant, les affres de l'agonie avaient été terribles — on avait dû couper ses cheveux qui encadraient maintenant une tête petite, d'une sorte de claphte luisant. Un serpent d'or à cou renflé lui servait de diadème.

Et Ludwig de Marsfeld qui la regardait ne voyait plus une morte couchée parmi les tentures noires, ni une salle sombre d'un château polonais. Il était debout dans un port roux de soleil où abordait une galère égyptienne — une seule, déportée par les vents — et la rencontre ne ressemblait pas aux fastes du Titien et de Véronèse, avec leurs molles et blondes patriciennes, à demi étendues sur les coussins de proue, les nains, les négrillons et les fauves enchaînés ; dans cette ville ionienne dure, commerçante et politique, elle était plus simple et plus directe, car ses acteurs ne se sentaient pas observés par les siècles. Lui n'était qu'un fastueux soldat romain, sûr de lui, amusé de rencontrer cette petite reine, un peu inquiet aussi dans son faible cœur passionné, car elle avait une grande réputation de beauté. Elle — eh bien, elle était aussi, simplement, une petite fille orientale traquée, mais prête à se défendre toutes griffes dehors, sentant sur elle déjà l'ombre menaçante de Rome, et sautant librement sur l'appontement, avec sa tunique légère et ses cheveux courts, parce qu'elle avait vu ce beau soldat dont les yeux exprimaient une admiration sans mélange, et qu'elle discernait, dans ce monde de fauves royaux qui s'affrontent, de vipères qui sifflent, un homme... un homme enfin ! Et leur premier baiser valait vraiment une éternité.

Cependant, tandis que Marsfeld était là, atterré, devant celle qu'il avait aimée et perdue, le comte de R. ne perdait pas le temps ; il avait fait poser au pied du lit le trépied supportant la cassolette, ranimé les braises rouges et jeté dans le feu une poignée d'aromates

secrets, puis, brandissant sa canne devenue caducée, il prononça les paroles de l'exorcisme.

L'effet fut certain, rapide et terrible, une angoisse sans fond imprégna l'air, les tentures inquiétantes frémirent, des formes, « des substances fantastiques, inconsistantes, mais réelles, bien que dépourvues d'une existence propre et vivant une vie d'emprunt, » se précisèrent parmi les nuées d'encens. Une sorte de souffle rauque courut sous les broderies du baldaquin et Amelia, effondrée sur le prie-Dieu, et les uhlans qui emplissaient l'escalier, n'osant entrer, tournèrent leurs regards vers la pâle et rigide figure étendue sur le lit.

— « Mais elle vit ! » cria Amelia qui voulut s'élancer, mais fut retenue par des mains secourables. Cependant, on ne pouvait douter, une coloration à peine visible montait aux pommettes de la morte, la contraction des lèvres se relâchait et elles laissaient luire subitement un fil de nacre ; les cils tremblèrent légèrement. « Elle vit ! Elle vit ! » répétait Marsfeld, incapable pourtant de faire un pas, tandis que le comte de R. redoublait de conjurations.

Ce fut lorsque le mélange des fumigations atteignit ses narines redevenues sensibles, que l'étrange créature étendue sur le lit se tordit comme dans les affres de la plus vive douleur. Le corps, rigide il y avait un instant, reconquit son élasticité pour esquisser un arc-de-cercle fantastique. Un cri effrayant s'échappa des lèvres devenues noires, où l'on distingua, parmi les syllabes présumées orientales, des noms d'êtres maudits qu'elle appelait à son secours, et ce hurlement se termina par une longue et douce plainte qui se résolvait en un seul mot : « Amour, mon amour... »

Ludwig se serait élancé vers elle s'il n'avait été saisi et fermement maintenu par les mains amicales de ses camarades. Le père Becker et le colonel von Jederitz, qui étaient là également, virent alors, avec une épouvante sans égale, le corps horrible se lever lentement ; il avait pris de nouveau sa rigidité, son froid glacé, et, semblait-il, une viscosité répugnante, comme si l'œuvre de la mort progressait ; les lèvres s'étaient de nouveau figées dans une expression spectrale et une coloration verdâtre, noire sous les yeux et aux tempes, révélait non pas une mort récente, mais un cadavre longuement demeuré au tombeau.

Cependant elle s'était levée, elle faisait lentement quelques pas. (« Oh ! qu'ils sont pesants, qu'ils sont raides, mon amour ! » pensa Marsfeld au comble d'une angoisse froide.) Ses paupières étaient étroitement closes et les globes oculaires un peu enfoncés. C'était comme une statue de pierre qui s'avançait vers les vivants. Elle tendit les bras devant elle et, à un certain instant, l'assistance remarqua, à travers la blancheur fantomatique de sa robe de mariée, une ombre noire ou plutôt violacée qui prenait une étrange densité.

S'agitant autour de cette figure aveugle, comme un pantin ridicule,

R. venait de tracer, à la pointe de l'épée qui avait échappé à Ludwig, un cercle magique qu'il bénit d'une croix. Arrivée à la limite de ce cercle, la morte fut secouée d'un horrible tremblement ; elle était livide et ses dents grinçaient. Elle recula et des paroles de colère, des blasphèmes épouvantables, jaillirent des lèvres noires, retroussées sur des dents aiguës et petites. A la fin, elle cria :

— « Ludwig ! Ludwig ! Antonius ! »

S'arrachant à ses camarades, Marsfeld s'avança. Et à travers la mort, les siècles et les abîmes des ténèbres, ils se parlèrent.

« C'est toi ! » dit la morte. « C'est enfin toi ! Je te cherche depuis des temps sans nombre. Je t'appelais chaque fois que ce mauvais désert frissonnait, que le vent passait sur mes ossements lavés de lune et de pluie. Parfois un chacal pleurait, une hyène riait dans la nuit... je t'appelais. Les serpents de sable glissaient dans la cage légère où mon cœur avait battu... lourd et noir, hors de l'espace et du temps, il battait encore. Nous nous sommes promis l'un à l'autre, jadis, tu te rappelles ? Tu m'entends, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Mais tu m'échappais toujours. J'étais enchaînée ; toi, tu prenais chaque fois un corps nouveau. Mais cette fois, j'ai trouvé le moyen — cette fille mort-née... Sa mère portait au cou une amulette d'ossements, pris dans le désert. J'ai pu même, pour te secourir ou te garder, quitter ce corps si faible et où j'avais si froid... Maintenant je t'ai rejoint, tes prêtres nous ont unis. Mais on me chasse. Tu entends, on me chasse, je ne peux plus rester !... »

— « J'entends. »

— « Fais quelque chose ! » cria-t-elle avec violence. Sa bouche se tordait. « Congédie-les ! Prends-moi entre tes bras pour leur prouver que nous sommes l'un à l'autre. Prends-moi, que nous ne soyons qu'un être. Tu es à moi, *à moi,* A MOI ! »

Et elle vacillait sur le bord du cercle, ses bras se tendaient comme des lacs de feu — elle était terrible. Marsfeld n'était (le père Becker le nota avec un serrement de cœur), face à cette force démesurée, qu'une marionnette, une proie. Les autres spectateurs reculaient dans les ténèbres.

Ce fut à cet instant qu'un fusil de garde-chasse tonna. Un fusil armé d'une balle d'argent.

6

TROIS ans plus tard. Les plus durs combats sur le front de l'Est. Un groupe de soldats égarés dans les ténèbres. Une bourgade, un cimetière dévasté, dont les croix penchent de travers. Et la crue de la Tisza... vous avez entendu parler de la crue de la Tisza ?

Une rivière si calme ! Elle avait débordé, emportant les maisons et les tombes, balayant des champs de bataille déjà anciens, faisant tourbillonner dans ses remous les angelots en plâtre et les lits-cages, les ustensiles de ménage et les vases sacrés. Elle emportait aussi des cadavres — des formes terreuses enveloppées dans des toiles de tente et des couvertures réglementaires, mais plus souvent encore des monceaux de chair méconnaissables, des jambes et des bras détachés, des visages affreux dont les yeux interrogeaient le vide — les morts des derniers combats, enfin.

Mais les soldats — ces soldats qui s'étaient à grand-peine, pendant la crue de la Tisza, réfugiés au second étage d'une maison de notaire et qui combattaient encore, en repoussant avec des gaffes ces légions de morts montant à l'assaut de leur précaire abri — ces soldats-là cherchaient encore à s'y reconnaître dans ce choc de fin du monde. Ils ne s'apitoyaient pas, ils ne maudissaient pas. Parfois, une musette trempée, un portefeuille gros de documents inutiles, échouaient sur le balcon, et quelqu'un allait les chercher, avec la même gaffe.

Otto von Berzenstein, le cadet de Rudi, tué en Galicie, fraîchement émoulu du corps des cadets, classait même ces papiers épouvantables. « *Le commandant du 10ᵉ corps fait savoir à l'état-major que les routes sont bloquées et le dernier pont emporté par la Tisza. Nous sommes dans une situation déses...* » Le reste manquait. « *Le chef d'état-major de Z à... Que Votre Altesse considère que nous sommes débordés par l'ennemi et que l'inondation...* » Mais plus souvent encore, c'étaient des lettres de particuliers. « *Mon cher Hans...* » « *Mon chéri...* » « *Mon mari bien-aimé...* » « *Cher papa...* » « *Cher frère...* » « *Mon Karl adoré...* »

Les compagnons d'Otto se détournaient, ils savaient à qui ces missives étaient adressées. Il y avait là des morts des premiers combats, secs comme du bois mort et qui se dissolvaient dans le flot qui les portait. Et puis d'autres, saisis par les neiges de novembre, durs et lourds comme des statues et que la Tisza elle-même charriait avec peine. Et il y avait aussi des morts récents, dont les blessures semblaient encore saigner, des morts autrichiens, allemands et aussi des morts russes, leur chemise largement ouverte sur leur poitrine, comme s'ils avaient violemment tiré là-dessus au dernier moment, découvrant parfois une mince croix pectorale, ou une *ladonka,* sorte de scapulaire, avec une prière cousue par des mains aimantes, une prière, bien sûr, qui n'avait servi à rien... et de charmants morts polonais qui conservaient sous leur *confederatka* un sourire, comme un pétale de rose aux lèvres... tous ces morts qui, en tout cas, avaient su bien mourir...

« *Mon enfant chéri...* » « *Fais bien attention à toi...* » « *Les hivers russes sont très rudes, prends bien garde, vêts-toi chaudement...* » « *Chaque soir, je prie pour toi St-Nicolas...* » ou « *Notre Dame de*

Czenstochova... » Tout cela, bien sûr, ne pouvait concerner les bataillons informes qui assiégeaient la maison du notaire, avec la patience obtuse et la ténacité cauteleuse des morts. Tout cela n'avait rien de réel, c'était absolument inutile et dépourvu de sens. Mais Otto von Berzenstein réunissait ces lambeaux de papiers en liasses, les ficelait et y apposait son cachet : trois mouettes sur champ de sable.

Lorsqu'il était las de gauler, il montait un étage et venait s'asseoir dans une pièce vide, aux papiers parsemés de bleuets, où avait vécu, respiré, aimé une fille ou nièce du notaire — une jeune fille enfin. Entre les flots de la Tisza, cette maison dominait la vallée, et le chef d'Otto, le lieutenant-colonel de Marsfeld, s'y était installé avec ce qui restait de son P. C. C'était un grand homme sec, les cheveux prématurément blanchis et les yeux jeunes, qui jurait et buvait comme un uhlan. Otto avait entendu qu'il avait jadis fait grand bruit aux beaux soirs de Vienne, mais c'était loin. C'était son frère Rudi, mort sous Tannenberg, qui lui avait raconté cela ; tout ça appartenait à des temps morts, qui ne reviendraient jamais. Il avait également dit que Ludwig de Marsfeld avait blanchi en une seule nuit. « Il ne leur fallait pas grand-chose pour les impressionner à cette époque, » pensait le jeune Otto. « Une histoire de mort et d'amour, une danseuse suicidée, quelques manifestations spirites. Qu'auraient-ils pensé, s'ils étaient comme nous environnés de morts, traqués par les morts ?... »

Mais, la Tisza montant de plus en plus et le ravitaillement se faisant rare, le lieutenant-colonel de Marsfeld utilisa sa dernière péniche pour évacuer ses quelques blessés et envoya un message comminatoire et inutile à l'état-major. Après quoi, il resta lui-même à attendre, en compagnie de quelques officiers. Il avait eu presque tout son régiment décimé par les Russes ou noyé sur cette plaine. Les survivants de son P. C. avaient des vivres pour deux jours, une caisse de slivovitza, une autre de champagne, et des munitions un peu mouillées.

On s'attendait à une nouvelle attaque du côté des Tchernovitsy et l'éclairage manquait. On passait de longues heures, assis dans les fauteuils du notaire, à regarder la surface trouble et miroitante des eaux, sur laquelle flottaient les objets les plus divers : commodes, barques dématées, cercueils. Le ciel était devenu très lourd, un orage menaçait. Quelqu'un ayant demandé la date où l'on était, le lieutenant-colonel répondit, puis s'étonna lui-même. « Tiens, » dit-il, « l'anniversaire de mon mariage. » Et sa voix était d'un acier si glacé que personne ne proposa de déboucher une bouteille de champagne.

Otto qui était fatigué — et jeune — dormit un peu, dans l'attente de ce secours qui devait venir, qui viendrait certainement, qui... Mais le quartier-général avait certainement d'autres préoccupations qu'un groupe isolé, perdu au milieu d'un déluge. Le ciel s'était tellement

obscurci qu'il faisait nuit en plein jour ; parfois des éclairs violets, très pâles, fendaient en zigzags les nuages. L'orage, très lointain, était encore silencieux. Par mesure de passe-temps, les jeunes officiers s'amusèrent à identifier les objets flottants qui venaient vers la maison, puis se divisaient en deux files parallèles, entraînées par deux courants différents. « Une armoire ! » s'exclama l'un d'entre eux. « Je parie que c'est une armoire. Ma tante de Henckel-Steindorf en a une pareille : un monument rococo ! » — « Mais non, c'est une huche paysanne. Tu ne te rends pas compte : un meuble rococo sur un fleuve démonté, ce serait ridicule ! » — « Je me rends parfaitement compte, » rétorqua l'autre. « Mais l'eau est un élément égalitaire qui pénètre partout. J'ai entendu dire que, dans certains châteaux, les cryptes ont été totalement dévastées. Et d'ailleurs, ce qui vient là-bas n'est pas une armoire mais certainement un cercueil qui a dû coûter cher ! » — « Qu'est-ce que tu racontes ? » — « Je dis que c'est un cercueil d'ébène, avec de belles ferrures. Ça c'est du solide et on verra le désastre qu'il fera en frappant de plein fouet cette maison qui ne tient déjà plus debout ! Tiens, on voit d'ici, sur le couvercle, un serpent qui forme couronne ! »

— « Vous dites ? » demanda subitement le lieutenant-colonel, se soulevant dans son fauteuil. « Un serpent ? »

— « Mettons une couleuvre ! » fit Henckel-Steindorf, conciliant.

Un éclair violet enflamma le paysage et ne fut suivi d'un grondement sourd que de très loin. La maison trembla ; ses assises étaient vraiment ébranlées. Le marquis de Marsfeld s'était approché de la fenêtre et il regardait, de tous ses yeux.

— « Fermez les volets ! » ordonna-t-il d'une voix sourde. « On nous voit du dehors ! »

Les jeunes officiers s'empressèrent. Mais d'après ce qu'en savait Otto de Berzenstein, il était trop tard, beaucoup trop tard. L'énorme cercueil qui glissait au ras des eaux n'avait nulle intention de s'écarter à droite ni à gauche. Il venait tout droit sur la maison à moitié noyée et...

ERRATUM

Par suite d'une faute d'imprimerie, la couverture de notre précédent numéro a été attribuée par erreur à Jean-Claude Castelli (auteur en fait de celle de ce mois). La précédente était l'œuvre d'Ariel Alexandre.

revue des livres

Ici, on désintègre !

Nathalie C. Henneberg

La plaie

Voici le plus récent roman de Nathalie Charles Henneberg, lequel est en même temps le plus long qu'elle ait signé jusqu'à présent. Il occupe un volume double de la collection, et compte 512 pages. Il témoigne du pouvoir de renouvellement de son auteur, puisqu'il diffère de ses récits précédents, tout en portant, clairement reconnaissables, les marques de sa personnalité : style et puissance d'évocation.

L'action se déroule au trentième siècle, alors que la terre est en proie aux attaques des Nocturnes, qui lui communiquent la Plaie. Cette plaie est morale : soif de destruction, désir de détruire, attirance du mal pour le mal. Les Nocturnes, l'auteur ne les montre jamais face à face lorsqu'ils sont en groupe. Seules leurs victimes les voient, d'ailleurs.

Le roman raconte des épisodes de cette lutte dont la terre et les terriens ont à souffrir. L'on suit, dans leurs aventures d'abord distinctes, les êtres qui se connaîtront et se grouperont pour la part importante qu'ils doivent prendre à la confrontation finale. La conclusion est optimiste, puisqu'elle exprime le triomphe final de l'humanité et de la lumière, mais elle représente la seule partie décevante du livre — par sa brièveté, et non par son caractère. La victoire naît des pouvoirs inouïs qu'un Mutant se découvre, et le caractère brusque et expéditif de cette fin nuit à l'équilibre du roman : on a l'impression d'assister, en une vingtaine de pages, au dénouement bâclé de ce qui a été exposé sur un espace vingt ou trente fois plus grand. On est amené à se demander si cette conclusion n'a pas été « condensée » ou simplifiée pour les exigences de l'édition.

Mais c'est là l'unique faiblesse de ce roman. Pour le reste, celui-ci possède les qualités qui rendent les écrits de Nathalie Charles Henneberg si aisément reconnaissables dans la science-fiction française actuelle. La manière de raconter est restée inchangée, même si le développement du récit s'est modifié. Celui-ci est assimilable aux chants d'une épopée. Non seulement parce qu'on y suit, épisode après épisode, ce qui arrive à des personnages différents, dont les destins n'ont pas encore convergé, mais encore par l'ampleur et la vie des scènes évoquées. Ces réfugiés du trentième siècle, qui abandonnent la terre comme leurs ancêtres avaient quitté leurs cités, revivent une tragédie qui a accompagné tous les conflits, mais qui est ici amplifiée par la gravité d'une lutte se déroulant à l'échelle cosmique. Il y a, dans cette partie du récit, des notations d'une cruauté qui n'est ni sadique ni fantastique, mais sombrement réaliste : leur intensité est nouvelle chez l'auteur.

Pourtant, c'est lorsque certains de ces fugitifs arrivent dans la *Fosse du Cygne* que Nathalie Charles Henneberg se retrouve complètement dans son élément. Les épisodes précédents étaient autant de réquisitoires contre le déséquilibre d'une civilisation dont les perfections techniques n'empêchent pas certains malheureux de connaître le sort des réfugiés. La préoccupation de ce sujet

n'est d'ailleurs point abandonnée, puisque les fugitifs ont la vision de groupes de déportés harcelés par les nazis au cours de la seconde guerre mondiale. La Fosse du Cygne est en effet, dans le roman, une région dans laquelle le temps et l'espace subissent d'étranges torsions, où le passé ne cesse de revivre par l'image, et où ce qui devrait normalement être lointain fait brusquement irruption au premier plan. On devine tout le parti que Nathalie Henneberg a pu tirer de telles données. La cruauté et la tragédie de l'exode cèdent la place an fantastique de l'aventure.

Un autre élément qui acquiert une importance nouvelle dans ce roman est le facteur social : non une quelconque lutte de classes, mais bien la suggestion des liens et des animosités qui pourront se créer dans une communauté cosmique de planètes diverses. Ainsi, l'auteur postule que les terriens sont traités en parents pauvres — bien que parfois nécessaires — par les habitants de l'opulente et un peu décadente Sigma d'Arcturus, où les humains remporteront leur victoire ultime. L'influence du milieu sur la psychologie des personnages est suggérée avec discrétion et vraisemblance. On peut voir là un effet de la puissance visionnaire de l'auteur, qui a une nouvelle fois créé des décors qui font appel à tous les sens humains — bien qu'ils soient parfois esquissés seulement. Mais Nathalie Henneberg sait choisir la notation qui fera *penser* par le lecteur ce qu'elle ne *dit* pas explicitement. Son talent consiste à donner à ce qui est flou, dans ses évocations, la mobilité et le caractère changeant de la vie, plutôt que l'arbitraire de la simple ébauche.

Changement, aussi, sur le plan des personnages. On ne retrouve pas, dans *La plaie,* le thème de la femme qui trouve ou retrouve celui qui lui était prédestiné, après avoir été aimée d'un autre homme. Mais on trouve une opposition entre deux jeunes femmes, Thalestra et Villys, dont le contraste est beaucoup plus subtil que celui du bien avec le mal. Que Villys soit une idéalisation, cela éclate dès son entrée en scène — mieux, avant qu'elle n'entre en scène : lorsqu'un condamné à mort pense à elle. Mais Thalestra n'est pas du tout méchante ; elle est moins pure, plus animalement femme — en puissance — que Villys. C'est en elle que naît la jalousie, mais elle ne devient pas méchante pour autant. C'est elle, aussi, qui tue l'Elu des Nocturnes ; Villys en eût été bien incapable. Mais la chose remarquable est que Villys n'est pas simplement une sainte en son auréole ; elle découvre l'amour, lorsque le roman s'achève, et elle est, à sa façon, au moins aussi attachante que Thalestra.

La fuite des terriens, dans la première partie du livre, est racontée à travers les aventures de ces deux jeunes filles. C'est autour d'elles que se formera le groupe des protagonistes : Lès Carroll, l'astronaute sans peur et sans reproche, qui eût pu être le personnage central dans quelque autre roman de l'auteur ; Ralph Valeran, dernier rejeton d'une famille régnante et sur lequel pèse toute la lignée de ses ancêtres, avec en plus quelque chose de confusément inquiétant ; Ivan Morozov, qui est, d'une manière peu conventionnelle, la personnification du savant ; et Airth Reg, qui possède sans le savoir le moyen de mettre un terme au conflit. La plupart de ces êtres sont des Mutants, mais ils restent fermement humains devant le fond fantastique où se joue le destin de la terre.

Ce destin se développe d'abord sur plusieurs plans, jusqu'à ce que les protagonistes se soient rencontrés ; ensuite, c'est une progression régulière jusqu'à l'embrasement final. L'ensemble a la simplicité et la grandeur d'une épopée. C'est plus large et plus dramatique qu'un space-opera. Et cela permet à l'auteur de faire valoir son style, tourmenté, haut en couleurs et plein de contrastes. Après *La forteresse perdue* et *Le sang des astres,* Nathalie Henneberg apporte, sur un ton différent, une nouvelle confirmation de son talent qui demeure, au sens strict du mot, incomparable dans la science-fiction française.

Demètre IOAKIMIDIS

La plaie par Nathalie C. Henneberg : Hachette, Rayon Fantastique, 8 F.

John Brunner
Stimulus

Le lecteur, même s'il est pressé, ne manquera pas de remarquer que les premiers paragraphes de chacune des nouvelles composant ce livre diffèrent par le ton, voire par le sujet, de ce qui les suit. Il réalisera assez rapidement que ces paragraphes initiaux sont un commentaire indépendant de l'auteur, expliquant généralement pourquoi et comment il a écrit ces récits. Cette particularité n'est indiquée explicitement nulle part dans ce livre, et il n'y a aucune différence entre la présentation typographique de ces « introductions » et celle des nouvelles proprement dites. N'eût-il pas valu la peine d'attirer l'attention du lecteur sur cette particularité, qui n'est pas si fréquente ?

Cela dit, on ne peut qu'applaudir à l'inclusion de ces textes. John Brunner est un auteur lucide, cultivé et souvent spirituel. Ses réflexions peuvent en susciter d'autres chez son lecteur — et elles sont naturellement écrites de façon à ne pas dévoiler le fin mot des récits à « chute ».

John Brunner est un auteur anglais remarquable par sa précocité et par la diversité de ses « manières ». Avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année, il avait écrit *Threshold of eternity,* épopée aux enchevêtrements van vogtiens qui révélait un souffle incontestable, et dont une traduction française parut furtivement il y a quelques années. Alors que la plus grande partie de ses premières œuvres fut publiée dans des magazines anglais — *New Worlds* principalement — sa prose traversa assez rapidement l'Atlantique, de sorte que l'on rencontra sa signature dans *Analog, Fantasy and Science Fiction* et *Fantastic Universe.* Comparé à son compatriote et aîné J. G. Ballard, John Brunner est peut-être un écrivain moins accompli, mais à coup sûr un meilleur écrivain de science-fiction. Autrement dit, il possède un style moins vigoureux et une puissance d'évocation certainement inférieure, mais un registre émotionnel plus étendu et, surtout, une imagination plus variée.

Tout n'est pas mémorable dans les onze nouvelles qui composent ce volume, mais on trouve continuellement — ou presque — la marque d'un narrateur-né, qui sait de plus trouver le ton qui convient à chacun de ces récits (cette dernière qualité, il faut bien le reconnaître, est particulièrement masquée par une médiocre traduction française, invariablement appliquée et souvent maladroite, et dont l'auteur ou les auteurs sont restés anonymes).

C'est la gravité du ton — qui est celle d'un rapport scientifique — qui fait le piquant de la farce intitulée *Rapport sur la composition de la surface lunaire.* L'idée est mince de substance et énorme d'absurdité ; elle est brillamment traitée en quelques pages où éclate le métier de l'auteur. C'est l'idée en revanche qui fait l'intérêt de *Protégez-moi de mes amis*, où John Brunner évoque l'infortune d'un télépathe condamné à percevoir *toutes* les pensées de son entourage. Le traitement, en revanche, pèche par la facilité : un style à la syntaxe torturée et à la ponctuation arbitraire qui risque de rappeler *Surface de la planète* à ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de bannir ce livre de leurs mémoires. Du moins la tentative de Brunner se limite-t-elle aux dimensions d'une nouvelle.

La poussière de l'espace comprend une première partie qui est fort minutieusement construite, avec l'évocation de la vie dans une station cosmique et la découverte d'un meurtre mystérieux, mais l'explication de ce mystère tourne court et donne à la nouvelle une conclusion qui n'est pas digne de son début. Les huit récits restants varient toutefois du bon à l'excellent. Il y a ainsi *Le baudet de fer* et *Stimulus* qui sont un peu le pendant l'un de l'autre : celui-ci un problème en biologie et celui-là un problème en psychologie des rapports entre l'homme et le robot. *La foire* est en somme le contraire de *La poussière de l'espace.* Ici, le récit s'ouvre par une description assez conventionnelle (pour l'habitué de science-fiction, tout au moins) d'un parc d'attraction du futur ; mais cette description a

du relief, et les réactions du personnage central sont un moyen habile d'accentuer sa vraisemblance. Et, surtout, le récit a une conclusion adroite, surprenante et optimiste. *La panne,* d'autre part, est une charge assez alerte contre la Grande Entreprise de l'avenir — avec, ici aussi, une conclusion qui prend le lecteur au dépourvu. Ce n'est pas aussi brillant que chez Fredric Brown, c'est moins « fonctionnel » — en ce sens que le récit n'est pas uniquement édifié en vue de cette fin — mais c'est du très bon travail tout de même. Il y a en particulier un petit animal synthétique, au passage, qui vaut son poids de lombric.

Variation sur un thème connu, voici *Les fontaines du ciel,* où il est question de la fin du monde d'une façon qui n'a rien de spécifiquement britannique. *Le grand méchant loup* présente une intéressante étude de psychologie des masses, avec une « chute » très réussie, alors que *Un métier sans avenir* raconte une très joyeuse rencontre entre le passé et le futur, un sorcier médiéval capturant, au lieu du démon espéré, un voyageur temporel.

Ne pas déranger est probablement celui de ces récits qui va le plus loin dans l'examen psychologique : John Brunner y met en scène un homme qui fut prisonnier de l'ennemi durant vingt-huit ans d'une guerre cosmique, et le rend aussi pitoyable que ses réactions sont plausibles. Et cela est fait sans aucun recours au pathétique, sans effet grand-guignolesque. C'est peut-être l'histoire où il se passe le moins de choses sur le plan scientifique, et c'est sans doute celle où le personnage central est peint avec le plus de vraisemblance et de compassion.

Servi par de meilleures traductions, ce livre eût pu constituer une révélation véritable. Tel qu'il est, il permet tout de même de découvrir les divers aspects d'un talent sur lequel de grands espoirs peuvent être fondés pour l'avenir — John Brunner est né en 1934 — mais qui déjà s'affirme étonnamment souple et sûr. Il est simplement dommage que la narration se trouve ici alourdie de maladresses et d'approximations qui ne sont pas imputables à l'auteur.

Demètre IOAKIMIDIS

Stimulus (No future in it) par John Brunner : Denoël, Présence du Futur, 6 F. 15.

Jean Ray
Œuvres complètes, tome 3

Un mois à peine après la mort de Jean Ray, est paru le troisième tome de ses *Œuvres complètes* chez Laffont (1). On déplore que le vieux flibustier que nous admirions, lui-même personnage aussi étonnant que les héros de ses contes, n'ait pas bénéficié d'un sursis suffisant pour voir achevée cette entreprise qui le consacrait en France. Il reste un quatrième tome à paraître, concernant cette partie de son œuvre qu'on connaît le plus mal (et qui n'est pas le moins remarquable) : *Les aventures de Harry Dickson,* cette géniale série de feuilletons que Ray écrivait, dans les années trente, au rythme de 60 pages en une nuit, avec des titres aussi affolants que *Le jardin des furies, Les spectres bourreaux* ou *Le vampire qui chante...* (2).

Outre quelques nouveaux contes inédits, ce tome 3 présente deux œuvres importantes : *Malpertuis* et *Les derniers contes de Canterbury.* L'une et l'autre

(1) Critique du tome 1 dans notre numéro 123 et du tome 2 dans notre numéro 128.

(2) Voir la liste complète — et édifiante — de ces titres dans la bibliographie parue dans notre numéro 126.

ont déjà été longuement analysées dans les pages de *Fiction* et nous ne reviendrons donc pas sur leur étude. Invitons nos lecteurs à se reporter, pour *Malpertuis,* aux numéros 18 et 103 (à propos, respectivement, de l'édition Denoël et de l'édition Marabout) et, pour *Les derniers contes de Canterbury,* au numéro 115 (à propos de l'édition Marabout). Et notons en passant que cette double présence de Jean Ray chez Marabout et chez Laffont est particulièrement bien venue, puisqu'elle permet, selon les goûts, de le posséder en édition de poche ou en édition de bibliothèque. (Tout cela après tant d'années de silence, où personne en France — sauf *Fiction* ! — ne s'intéressait à lui...)

Malpertuis, faut-il le répéter, est un des rares romans écrits par Jean Ray ; c'est aussi son ouvrage le plus mémorable, celui qui atteint à la dimension la plus cosmique. *Les derniers contes de Canterbury,* divertissement sur un mode plus mineur, n'en portent pas moins à chaque page la marque de sa personnalité. Enfin, dans les *Nouveaux contes* ici rassemblés, au nombre de sept, on retrouve ce don de l'insolite pittoresque animant la trame en apparence la plus réaliste, et qui était son apanage.

Une entreprise mémorable, qui se poursuit dignement : telle est cette série dont on attend avec impatience la suite (en espérant qu'elle ne se bornera pas aux quatre tomes annoncés, qui sont loin en fait de constituer une véritable « intégrale »).

Pierre HALIN

Œuvres complètes de Jean Ray, tome 3 (**Malpertuis, Les derniers contes de Canterbury, Nouveaux Contes**) : Robert Laffont, 18 F. 55.

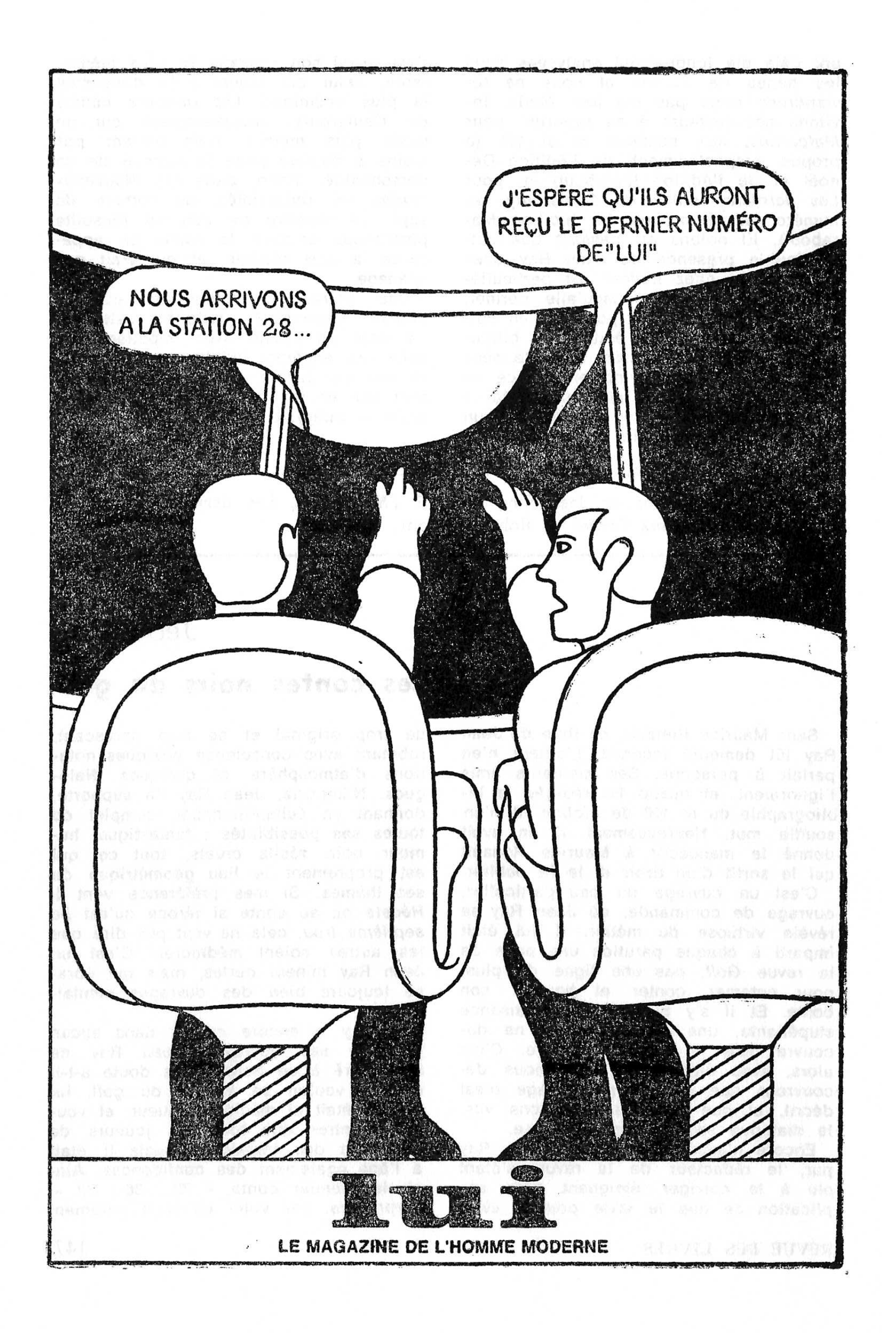
Jean Ray
Les contes noirs du golf

Sans Maurice Renault, ce livre de Jean Ray fût demeuré inconnu. L'auteur n'en parlait à personne. Ses meilleurs amis l'ignoraient, et quand fut rédigée la bibliographie du n° 126 de *Fiction,* il n'en souffla mot. Heureusement, il en avait donné le manuscrit à Maurice Renault qui le sortit d'un tiroir et le fit publier.

C'est un ouvrage un peu particulier, ouvrage de commande, où Jean Ray se révèle virtuose du métier. Il lui était imparti à chaque parution une page de la revue *Golf,* pas une ligne de plus, pour entamer, conter et boucler son conte. Et il s'y plia avec une aisance stupéfiante, une maîtrise qu'on ne découvre qu'à la seconde lecture. C'est alors, avec étonnement, que nous découvrons que pas un personnage n'est décrit, et que si nous les avons vus, le dialogue seul en est la cause.

Encore n'avons-nous pas le Jean Ray pur, le rédacteur de la revue s'étant plu à le corriger, éteignant avec application ce que le style pouvait avoir de trop original et de trop coruscant, rabotant avec conscience quelques notations d'atmosphère et quelques dialogues. N'importe, Jean Ray l'a supporté, donnant un échantillonnage complet de toutes ses possibilités : fantastique, humour noir, récits cruels, tout ce qui est proprement le lieu géométrique de ses thèmes. Si mes préférence vont à *Hécate* ou au conte si féroce qu'est *Le septième trou,* cela ne veut pas dire que les autres soient médiocres. C'est un Jean Ray mineur certes, mais qui écrase toujours bien des ouvrages similaires.

Et il y a encore ceci : dans aucun titre de ses ouvrages, Jean Ray ne s'est livré à ce point. Sans doute a-t-il déclaré vouloir se venger du golf, lui qui en était si médiocre joueur, et vouloir montrer que tous les joueurs de golf sont des intoxiqués, mais il était à l'âge également des confidences. Ainsi, le premier conte, « 72... 36... 72 », surprendra, car voici un récit purement


NOUS ARRIVONS A LA STATION 28...
J'ESPÈRE QU'ILS AURONT REÇU LE DERNIER NUMÉRO DE "LUI"
lui
LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE

sentimental, conté sans sécheresse comme sans mièvrerie. Jean Ray sentimental : voilà qui étonnera ceux ne connaissant l'auteur que par sa légende. Jean Ray avait une légende, et il était l'homme de sa légende, mais il n'était pas que cela.

Au travers de ces pages je retrouve sa voix rocailleuse, son rire franc et gai, je le retrouve avec sa gentillesse, son amour des bêtes et des enfants, qu'il apprivoisait pareillement, sa fidélité, son dévouement à ses amis, car lui qui nous dominait tous ne jouait pas au pontife ; il était toujours là pour un conseil, un coup d'épaule.

Tout cela transparaît dans ces contes, d'un ton plus apaisé, mais où vibre la haine de toute méchanceté, de la bêtise satisfaite, de ceux qui s'en prennent à l'enfance. Ouvrir les *Contes noirs,* c'est plus que lire un recueil de contes de Jean Ray, c'est aller à sa rencontre.

Jacques VAN HERP

Les contes noirs du golf par Jean Ray : Marabout, 3 F.

Les chefs-d'œuvre de l'érotisme

Après *Les chefs d'œuvre du sourire,* voici une nouvelle anthologie Planète, portant bravement en sous-titre : *« Tout l'amour sensuel ».* Disons-le tout de suite, « érotisme » est un bien grand mot, et la plupart des textes ici réunis ne s'y rattachent pas réellement. Tout au plus traitent-ils, avec plus ou moins d'audace, de l'amour sous toutes ses formes — mais c'est là monnaie courante pour toute la littérature d'aujourd'hui.

Comme dans chaque anthologie Planète, la science-fiction et le fantastique ne sont pas oubliés, mais la proportion de textes se rattachant à ces genres est moins élevée que dans le précédent volume de la série. On remarque néanmoins un certain nombre de titres (dont certains sont des classiques) : *Shambleau* de Catherine Moore, *Mon amour, quand tu es près de moi* et *Danse macabre* de Richard Matheson, *Le singe vert* de Theodore Sturgeon, *Pélerinage à la Terre* de Robert Sheckley, *La Vana* d'Alain Dorémieux, des textes de Charles Beaumont, Fredric Brown, Jacques Sternberg, Belen, etc.

Le choix de tels récits se justifie, mais quelle bizarre idée d'avoir débaptisé certains des plus connus... On ne voit guère ce que cela ajoute à une nouvelle comme *Shambleau* d'être dénommée *Elles sont la légende,* ou à *Danse macabre* de devenir *Le strip-tease des zombies* ! En outre, il y a là une sorte de trahison qui indignera le lecteur un tant soit peu pointilleux.

Au total, ce volume de 480 pages rassemble plus de 80 textes, parfois très brefs, où voisinent des noms comme ceux de Henry Miller, Joyce Mansour, Lautréamont, Apollinaire, Ionesco, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Eluard, Maupassant, etc. Quelques erreurs manifestes, comme un extrait du médiocre *Repos du guerrier* de Christiane Rochefort. Et, dans l'ensemble, un nombre un peu lassant de fragments de romans, donnant au livre une allure fâcheuse de recueil de morceaux choisis.

La présentation, comme toujours, est impeccable. L'édition est ornée de nombreuses reproductions d'œuvres picturales, en général sélectionnées avec discernement, les plus intéressantes ici étant celles de Labisse, Magritte, Dali, Léonor Fini et Balthus. Une fois de plus, on a là un volume digne de figurer en vedette dans une bibliothèque.

Pierre HALIN

Les chefs d'œuvre de l'érotisme, rassemblés et présentés par Jacques Sternberg et Alex Grall : Anthologie Planète, diffusion Denoël, 45 F.

Françoise d'Eaubonne
Rêve de feu

Il y a dix ou douze ans, on assista à une floraison de films aux titres « alléchants » dans le genre de *La chair ardente* ou *Esclaves du désir*, et dont le scénario présentait, par exemple, le héros en prison et l'héroïne au couvent pendant toute la durée de l'histoire. Le rapport entre le dernier titre du Rayon Fantastique et le récit qu'il recouvre est à peu près du même ordre.

Il y a bien, ici, une héroïne qui rêve, et il est bien question de feu dans ce rêve, mais d'une façon que l'on est presque tenté de trouver platonique. L'héroïne rêve qu'elle fait partie d'un jury chargé de décider si l'inventeur du feu est coupable ou non. L'inventeur en question est un pithécanthrope qui frotte des silex l'un contre l'autre avec la même bestialité qu'il met à s'épouiller. Le rêve, dont la substance est constituée par les dépositions des jurés, s'étend de la page 85 à la page 218 inclusivement. Avant, l'héroïne est insatisfaite dans le Paris de 2014. Après, elle tente de « revenir à la nature » pendant qu'éclate une nouvelle guerre, et se fait tuer par deux gamins effrayés par l'apparence hirsute qu'elle a gagnée en retournant à la nature.

Sans doute serait-il facile d'établir un parallèle entre le sommeil de l'héroïne et celui qui gagne le lecteur, ou entre les étincelles que le néanderthal n'arrive pas à produire devant son tribunal, et celles qui font défaut au récit.

Au risque de revenir à un mot brûlant, force est de constater que c'est le feu sacré qui paraît manquer à l'auteur. Françoise d'Eaubonne possède un indéniable métier d'écrivain et une imagination qui, si elle ne se renouvelle guère d'un roman à l'autre, s'accompagne d'un appréciable pouvoir d'évocation. Elle donne l'impression de voir ce qu'elle décrit, et elle réussit à conférer une certaine ampleur à ses mouvements de foule. Mais elle ferait revivre de la même façon la retraite des Dix-Mille ou la foule du jeudi aux Galeries Lafayette : son métier a quelque chose de froidement mécanique, qui donne aux grandes lignes de ses descriptions une allure « passe-partout ».

Que son héroïne se sente insatisfaite devant l'efficience de la civilisation de 2014 n'a au fond rien d'étonnant, puisque le lecteur éprouve une insatisfaction analogue devant une autre efficience — celle de l'auteur. Et cela est dû au fait que ce monde du vingt-et-unième siècle a une allure artificielle ; le décor est riche, mais il sent le carton-pâte. Il eût mieux valu laisser le rideau baissé.

Demètre IOAKIMIDIS

Rêve de feu par Françoise d'Eaubonne : Hachette, Le Rayon Fantastique, 4 F.

B.R. Bruss
Le Grand Feu

Le Grand Feu est un beau livre et un livre intelligent. Certes, la simplicité voulue de sa construction et de son écriture peuvent, par endroits, agacer des lecteurs accoutumés à des plats plus relevés. Mais ce n'est ici ni pauvreté d'imagination ni faiblesse de style, bien au contraire. Car B. R. Bruss, dont le talent s'affirme de livre en livre et à qui il faudra bien consacrer un jour dans ces pages une étude, a renouvelé un thème extrêmement classique : celui de la reconstruction après la grande guerre atomique, après la fin du monde. Il l'a renouvelé sur le plan des idées et sur le plan humain. Comme

dans la plupart de ses romans, il témoigne d'un optimisme serein plutôt que triomphant.

D'emblée, l'ouvrage démarre sur une merveilleuse idée. Des êtres logés dans des astéroïdes surveillent de très loin une planète. Pour se nourrir, ils ont besoin qu'une mystérieuse transformation intervienne sur cette planète, qui est verte, et qu'elle devienne orange puis rouge. Alors, ils pourront recueillir les fruits du cataclysme et manger à leur faim.

Cette planète, on l'a deviné, c'est la Terre, mais ces êtres, loin d'appartenir à une race d'affreux vampires, comme on aurait pu s'y attendre de la part d'une autre plume, sont plutôt bons, plutôt sages. Ils vivent du « mûrissement » des mondes, lisez des produits de la guerre thermonucléaire qui s'abat sur les planètes ayant atteint un certain développement, mais ils ne prennent point de part au cataclysme. Ils le déplorent même quand ils rencontrent une ville détruite. Il est dans leur nature d'en vivre, mais cette nature ne préjuge en rien de leur « méchanceté ». Ils appartiennent à un peuple qui fait volontiers profession d'isolement, mais ils n'hésitent pas à secourir les humains. Mieux, ils haïssent le meurtre et cette sagesse est aussi dans leur nature.

Mais voilà que ce « naturalisme », ce refus de la condamnation morale, bénéficie aux autres héros de B. R. Bruss ou plus précisément aux autres espèces qui se partagent la Terre depuis le Grand Feu. Certes, les uns sont sympathiques, comme les humains ; pitoyables, comme les Petits Mutants ; ou antipathiques parce que froids et destructeurs, comme les Grands Mutants ou les Fourmis et les Rats devenus géants et intelligents ; mais tous agissent selon leur nature. Ne survivront que ceux qui se révéleront capables de s'entendre avec autrui, car une alliance impitoyable se conclura contre les autres.

Le conflit, car il y a conflit sans quoi il ne serait plus de récit, ne résulte pas de l'affrontement de forces manichéennes, mais de différences de nature, de divergences d'intérêts. Les rats sont pillards, les fourmis entendent conquérir le monde, etc., mais ne font qu'obéir en agissant de la sorte à leurs instincts. Les Grands Mutants eux-mêmes, qui usent de leurs pouvoirs pour tuer, par simple goût du meurtre, sont les victimes du Grand Feu, des victimes dont le salut est impossible, mais des victimes tout de même. Il est jusqu'aux robots demeurés intacts dans les caves des villes qui obéissent à cette vision des choses : leur « révolte » n'est que l'effet d'une panne. Détraqués et dépourvus de maîtres, ils retrouvent toute leur efficacité au service de l'espèce humaine quand celle-ci use des techniques convenables et renoue avec son passé.

Je résume rapidement une intrigue vive et bien menée, destinée certes plutôt à des lecteurs adolescents, mais qui ne s'accorde aucune des concessions usuelles en pareil cas. Le dernier roman de B. R. Bruss peut supporter la comparaison avec les excellents romans qu'Isaac Asimov destina à la jeunesse sous le pseudonyme de Paul French.

On notera en passant avec amusement, sinon avec intérêt, que B. R. Bruss prête à ses Grands Mutants, non sans la raffiner et l'amplifier, la mentalité que l'on accorde, peut-être un peu hâtivement, aux bandes de blousons noirs : comportement asocial, gangs pourvus de leaders plutôt que de chefs, goût de l'acte gratuit, incapacité à l'action structurée, emploi déréglé de la force, abandon à la spontanéité et aux instintcs. L'intention est claire : les étrangers sont déjà parmi nous, et si nous n'y prenons garde, nous n'aurons bientôt avec eux plus de langage commun.

Ces considérations philosophiques ne doivent pas faire oublier que *Le Grand Feu* est aussi un excellent roman d'aventures. Il reste à souhaiter à B. R. Bruss de manifester son réel talent dans un roman de science-fiction plus ambitieux, comme il fit au début de sa carrière en publiant *Et la planète sauta...* et *Apparition des surhommes*.

Gérard KLEIN

Le Grand Feu par B. R. Bruss : Fleuve Noir, « Anticipation », 2 F. 50.

B.R. Bruss

Le bourg envoûté

Bruss était pour nous un probe auteur de S. F., aux romans honnêtes et solides, bien charpentés, un peu ternes, aussi éloignés du space-opera que du roman à prétentions philosophiques ou pédantes ; avec aussi les défauts de ces qualités, une écriture un peu plate, des personnages assez conventionnels ; bref, un artisan jamais médiocre, bien dans la lignée française d'une sage mesure, et repoussant la facilité.

Est-ce un effet de la mutation générale qui s'opère au Fleuve Noir ? Voici qu'il change de genre et s'intéresse au fantastique. Certes, il avait déjà abordé le genre, mais avec des ouvrages qui ne faisaient pas oublier ses récits de S. F. ; sauf, comme dans *Terreur en plein soleil,* quand ils utilisaient ouvertement un thème scientifique. Il n'en va plus de même maintenant. Déjà *L'astéroïde noir* nous emmenait dans un univers qui est sans doute celui du rêve, où la pensée modèle à sa guise une matière mouvante et fluide, monde aberrant et crépusculaire, qui parfois évoque certains paysages de Lovecraft.

L'alliance Bruss-Lovecraft peut choquer, mais doit être comprise. Bruss n'imite pas le Lovecraft mythologique des terreurs cosmiques et des Grands Anciens ; il n'a pas voulu, comme Jacques Sadoul, en reprendre l'univers, il n'essaye pas d'en restituer la couleur et l'ampleur. La parenté n'est pas dans la trame du récit ou dans le décor, mais dans la démarche, pareillement lente, pareillement soucieuse d'ancrer les bases du rêve dans un réel minutieusement construit.

Dans ce nouveau roman, Bruss, fidèle à sa manière, ne nous plonge pas d'emblée au sein d'une crise, ne débute pas en coup de tonnerre, mais nous fait assister à la lente éclosion du drame, et la crise prendra des mois avant d'éclater et se dénouer. Un tiers du roman est consacré à la peinture de ce petit bourg écossais, à flanc de falaise, à demi ruiné, où deux clans prolongent une haine vieille de plusieurs siècles. Pendant plusieurs chapitres, nous ne faisons qu'y vivre et nous y promener avec le narrateur, rencontrant des personnages un peu inquiétants, un peu insolites, décapant couche par couche la croûte des apparences pour atteindre la réalité profonde et secrète : cette lutte sourde à coups de maléfices, sourdement menée pour éclater en conflit ouvert une fois tous les deux siècles.

Et cette lente imprégnation du fantastique permet au lecteur d'accepter le tourbillon qui va se déchaîner, tout bouleverser et semer la désolation. Et à mesure que le récit se déroule, il s'amplifie. Ce n'est pas, ce n'est plus de l'affrontement de deux sorcelleries de village qu'il s'agit. Moro Ludmar a enchaîné et maîtrisé pour un temps des « puissances suprêmes et inconnues », dont nous ne savons rien, ni le nom, ni la nature, ni les limites, et dont les hommes ne sont que les instruments. Il y a là encore comme une résonance lovecraftienne. Toutefois, ici, les forces pourront être, non pas vaincues, mais privées de leurs agents, et leur menace ne pèse plus que de façon latente sur le monde.

Est-ce chez Bruss un divertissement passager ou l'amorce d'une nouvelle carrière ? Pour ma part, j'espère qu'il s'agit d'un changement durable, car nous comptons trop peu de *romanciers* fantastiques.

Jacques VAN HERP

Le bourg envoûté par B. R. Bruss : Fleuve Noir, « Angoisse », 2 F. 40.

André Caroff : Cruauté mentale L'oiseau de malheur La sinistre Madame Atomos

André Caroff a donné coup sur coup trois romans très différents à la collection « Angoisse », mais tous trois fort amusants. Non qu'on y rie (au contraire les catastrophes et les horreurs s'y accumulent), mais tout de suite on se trouve empoigné, et si l'on tourne les pages par deux, c'est pour délaisser tout ce qui n'est pas intrigue pure et rebondissement des événements.

Cruauté mentale seul fait preuve d'humour, mais d'un humour particulièrement noir et grinçant. Une famille italienne a décidé de rendre folle la jeune orpheline dont elle se voit confier la garde, afin de conserver l'usage d'une fortune immense. Tout est au point, on n'attend que la victime, laquelle meurt dans un accident d'avion ignoré de sa famille. Une fois morte, la future victime juge qu'il serait immoral de laisser ses futurs bourreaux jouir en paix de la fortune qui leur revient. Elle décide donc de les acculer à leur tour à la folie et au suicide...

Les deux autres ouvrages ne relèvent pas du fantastique mais de la S. F. Le thème de *L'oiseau de malheur* n'est pas original ; nous avons déjà lu, et combien de fois, l'histoire de l'entité dévoreuse de vie, qui menace la Terre entière, fauche sans rémission dans les rangs de l'humanité avant de se voir détruite *in fine.* Mais il importe peu ; seul compte le récit de cette lutte. Et celui-ci est mené tambour battant, sans temps mort, sans répit. Les personnages humains ne font qu'apparaître, pour se voir aussitôt dévorer.

Quant à *La sinistre Madame Atomos,* quel rafraîchissant ouvrage, propre à faire retrouver le temps où l'on dévorait en cachette des « Tallandier bleus » en loques ! Rien n'y manque : ni le savant fou (ici une Japonaise atomisée à Nagasaki) ni la menace mortelle pesant sur les U. S. A., avec les morts tuant par leur seul contact et dont les hordes déferlent sur New York.

Et comme Madame Atomos a glissé entre les mailles du filet, nous pouvons espérer qu'elle nous reviendra, plus enragée de son échec et riche d'effroyables menaces ! (1)

Jacques VAN HERP

(1) Prédiction réalisée : dans la même collection, vient de paraître **Madame Atomos sème la terreur.** (N. D. L. R.)

Cruauté mentale, L'oiseau de malheur et **La sinistre Madame Atomos** par André Caroff : Fleuve Noir, « Angoisse », 2 F. 40 le volume.

Robert C.W. Ettinger : L'homme est-il immortel ?

Partant de la conservation temporaire de cadavres à très basse température et de ranimations d'embryons de poulet et de hamsters qui ont effectivement été réalisées par les savants, l'auteur extrapole sur l'avenir de l'espèce humaine. Il envisage la conservation et le stockage des corps, qui pourront ainsi, par exemple, attendre que la médecine ait trouvé le remède à la maladie qui les rongeait ; il envisage même la résurrection complète.

L'auteur rend sa thèse plausible — il a d'ailleurs examiné les lointaines conséquences qu'entraînerait pour

notre société cette prolifération de « morts en sursis » — en utilisant une extrapolation systématique. La science a réussi d'ores et déjà à arrêter partiellement la vie, à congeler des organes d'animaux, à rappeler à la vie des organismes primitifs : Robert Ettinger en conclut qu'elle pourra accomplir l'ensemble de ces opérations sur l'homme, dans un avenir plus ou moins éloigné, et il expose les raisons de sa confiance. Il donne de nombreuses références, et bénéficie de l'approbation tacite de Jean Rostand. Ce dernier remarque dans sa préface que « **sur le plan strictement biologique (...) la thèse ici présentée est rigoureusement logique** ». Et c'est en effet par ses qualités de logique et de rigueur que ce livre attire l'attention, sinon l'adhésion inconditionnelle du lecteur. Le soin du détail entraîne des longueurs dans certains développements (mieux vaut cela, de toute façon, que les affirmations gratuites à l'emporte-pièce) mais aussi la recherche des conséquences. Celles-ci sont étudiées avec un soin qui ferait de l'auteur un bon écrivain de science-fiction. Certaines des situations qu'il expose (quel sera, devant la loi, le statut des Citoyens congelés ?) fourniraient d'ailleurs de bons thèmes de récits.

La traduction française, due à France-Marie Watkins, est appliquée mais non brillante. On y remarquera l'emploi systématique du terme désuet de nitrogène pour désigner l'azote.

Demètre IOAKIMIDIS

L'homme est-il immortel ? par Robert C.W. Ettinger : Denoël.

Henri Thilliez

La grande aventure des fusées

Ce petit livre constitue une sorte d'initiation élémentaire aux problèmes de l'astronautique. Elémentaire, puisque les éléments du système solaire sont rappelés au commencement, et qu'aucun appel n'est fait aux mathématiques. Cet exposé est clair et logique, bien que des imprécisions s'y soient glissées. Ainsi, à la page 29, l'auteur affirme qu'on ne peut guère voir que cinq ou six mille étoiles au plus par une belle nuit d'été ; il eût fallu diviser encore ces chiffres par deux, car ils se rapportent à l'ensemble de la voûte céleste, alors que nous n'en voyons naturellement que la moitié qui se trouve au-dessus de l'horizon. C'est aussi à un manque de précision qu'on peut assimiler les diverses orthographes dont est gratifié le nom du prophète russe de l'astronautique : Ziolkowsky (p. 73), Tsiolkowsky (p. 105), Tziolkowsky (p. 271).

A plusieurs reprises, l'auteur parle de la science-fiction. Au chapitre III, ses descriptions de Sélénites donneraient à croire qu'il n'a lu, dans le domaine, que des ouvrages antérieurs à 1850. Au chapitre IV, il paraît avoir parcouru — assez rapidement — le chapitre initial de l'ouvrage qu'Alexandre Ananoff publia en 1950 sous le titre de **L'astronautique**. Tout compte fait, Henri Thilliez paraît connaître la question encore moins que Kingsley Amis.

Demètre IOAKIMIDIS

La grande aventure des fusées par Henri Thilliez : Voici Club, Union Générale d'Editions.

En bref

Mandragores à « La Mandragore »

Le mercredi 20 janvier 1965, à l'occasion de l'ouverture de son nouveau local, 30 rue des Grands Augustins, Paris 6e (ODÉ. 04-84), la librairie La Mandragore a présenté une exposition consacrée précisément à la mandragore. Organisée par François Béalu et Jean Boullet, elle durera jusqu'au 8 février. On y peut voir des livres, des documents, des curiosités se rapportant à la légendaire racine magique.

Bradbury et le cinéma

Signalons la sortie en France du court métrage *Icare Montgolfier Wright*, adaptation de la nouvelle de Bradbury parue sous le même titre dans notre numéro 57. Il s'agit, non pas exactement d'un dessin animé, mais d'une projection d'images fixes en couleurs, se succédant à un rythme assez rapide. Certains tableaux sont d'une réelle beauté (entre autres, la fusée au milieu du désert). Le film dure 14 minutes. (Programmé avec *Mission 633,* film de guerre avec Cliff Robertson et George Chakiris.)

Pudique silence

Les Editions du Seuil, ayant publié une autobiographie de C. S. Lewis, présentent ainsi l'auteur dans leur bulletin : « *Essayiste, critique littéraire, théologien, auteur de livres pour enfants et professeur à Magdalen College de Cambridge, C. S. Lewis est bien connu en Grande-Bretagne. De lui, on ne connaissait en France jusqu'ici que cet admirable petit livre :* Tactique du diable. » Les Editions du Seuil ignorent-elles que C. S. Lewis est *aussi* auteur de science-fiction, connu en France pour son roman *Le silence de la Terre* (Hachette), ou bien toute vérité n'est-elle pas bonne à dire ?

Un club du livre fantastique

Pierre Bellefond est un jeune éditeur à qui nous devons la création du « Poche-Club », collection de livres de poche présentant non seulement des rééditions, mais aussi des *inédits.* Dans le cadre de cette collection, il vient de créer une série baptisée « Club du Livre Fantastique ». Les amateurs y trouveront, en volumes reliés et joliment présentés, d'un format commode, et en édition intégrale, des œuvres marquantes de ce domaine. Déjà parus : *Le moine* de M. G. Lewis, les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, *L'étrange cas du Dr. Jekill et de Mr. Hyde* de R. L. Stevenson. Titres annoncés : *L'araignée d'eau et autres contes fantastiques* de Marcel Béalu et l'*Anthologie de la littérature fantastique* présentée par Marcel Schneider. Chaque volume est précédé d'une préface ou d'une courte étude sur l'œuvre par une personnalité qualifiée.

Une pièce de S.F. pour enfants

Signalons la création d'une pièce de science-fiction pour enfants de 10 ans : *Le secret de la comète,* de Claude Morand, qui sera jouée chaque jeudi à partir du 4 février, à 16 h. 30, au Théâtre Charles de Rochefort. Mise en scène de Marie Claire

Valène, décor fantastique de Georges Richar, interprétation : Olivier Hussenot, Pierre Pernet, Florence Blot, etc. avec la participation de robots et de machines électroniques. (Renseignements au théâtre, 64 rue du Rocher, LAB. 08-40.)

Science-fiction et télévision

Ailleurs et Demain : tel est le titre de l'émission de science-fiction programmée mensuellement sur la première chaîne à partir de février. Cette émission comprendra chaque fois une ou deux « dramatiques », suivies d'une tribune au cours de laquelle des personnalités du monde scientifique viendront traiter différents problèmes évoqués dans les récits présentés. D'ores et déjà, les producteurs invitent les auteurs de manuscrits ou de scénarios adaptables à participer éventuellement à cette émission. Ecrire à Patrice Rondard, Emission *Ailleurs et Demain,* 7, rue du 4 Septembre, Vanves (Seine).

Prix de l'Humour Noir 1964

Les Grands Prix de l'Humour Noir, récemment attribués, l'ont été pour la littérature à *L'éléphant* de Slawomir Mrozek (Albin Michel), critiqué dans notre numéro 128, et pour le dessin à Tetsu, pour son recueil *La vie est belle* (Pauvert). Tous renseignements auprès de Tristan Maya, fondateur et secrétaire du prix, lequel vient également de faire paraître une brochure consacrée à une définition de l'humour noir (3, boulevard de Québec, Orléans, Loiret).

Célébration de naissance

Planète a célébré le 19 novembre 1964 la naissance des Editions Planète par un cocktail dans ses nouveaux bureaux, 114 Champs Elysées. Les animateurs de *Planète,* François Richaudeau et Louis Pauwels, sans oublier son complice « magicien » Jacques Bergier, accueillaient avec le sourire leurs amis et confrères venus les féliciter du développement de leurs activités, car — sans doute pour rester dans l'ambiance actuelle des recherches sidérales — les lancements des satellites de leur « planète » se poursuivent avec un total succès.

Une réédition bienvenue

La librairie José Corti vient de procéder à une réédition de l'*Anthologie du conte fantastique français* par Pierre Castex. Cette édition, refondue et plus complète que la précédente, comprend de nombreux textes nouveaux et des notices inédites. Elle complète l'étude antérieurement publiée chez le même éditeur par le même auteur : *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant,* qui remporta en 1951 le Grand Prix de la Critique Littéraire.

Un « Fiction » en langue espagnole

Fantasy and Science Fiction, revue américaine dont nous sommes l'édition française, a maintenant une édition en espagnol, paraissant en Argentine. Cette dernière née vient s'ajouter aux éditions anglaise, allemande et japonaise déjà existantes. Les lecteurs intéressés peuvent écrire à l'adresse suivante : Editions Minotauro, Alsina 500, Buenos Aires, Argentine.

Revue des arts

Bétaudier

Bétaudier explique la mort par la vie en les faisant s'affronter. Les corps se décomposent alors même que la vie éclate, les étreintes semblent se délier à l'instant même où elles commencent. Les nuits sont les prémices de petites morts auxquelles les corps les plus voluptueux, les plus doux, ne peuvent échapper. Cette dualité forcenée entre la vie et la mort s'exprime totalement lorsque Bétaudier place un personnage entre deux mondes : son buste précieux s'harmonise avec les bleus transparents et lumineux d'un monde solaire, tandis que ses jambes plongent leurs chairs rongées dans les ténèbres d'un univers hostile qui recèle les pièges d'une vermine industrieuse. Ici toute vie révèle sa mort, et lorsque Bétaudier parle de l'automne, c'est en opposant à la jeunesse le déclin d'un corps qu'il cerne la saison-cauchemar. La désagrégation des chairs se trame dans un monde où la pourriture engendre la végétation. De cette fascinante putréfaction, jaillissent des lianes tentaculaires qui constituent des paysages d'outre-terre.

Dans ces toiles où il est cerné, pris au piège, puisque vivre c'est accepter sa mort, l'homme est définitivement captif de son destin. Les drames s'organisent à son insu dans l'ombre ou éclatent dans les soleils rougeoyants de planètes maudites. Les corps, parfois apaisés et beaux, sont le plus souvent révulsés, crachant par leurs orbites verdâtres les restes d'un regard qui agonise. Le squelette se dévoile et réduit les chairs à leur proportion de mince enveloppe ; les corps virent au mauve ou au vert ; les membres se tendent et se saisissent d'autres membres pour une sarabande macabre. L'univers est devenu fou, l'univers s'étiole dans un marécage de corps et de lianes molles ; cette planète grimaçante n'est pas nôtre. Si l'on ajoute que Bétaudier utilise sa couleur en fine pellicule, où les lumières naissent doucement, qu'il œuvre avec le même talent dans les rouges sombres, les verts agressifs ou dans les délicates harmonies de bleu ou de sable, on aura une vision assez complète de l'œuvre de ce jeune peintre dont le talent, l'imagination et l'originalité de pensée le placent actuellement parmi les espoirs de demain.

(Galerie Furstenberg) (1)

Lamy

Lamy fait partie maintenant des classiques ; on va voir son exposition annuelle avec une fidélité motivée par la curiosité. Plusieurs années ont passé depuis sa première exposition où, se révélant alors comme un peintre du fantastique et de la science-fiction, il ravissait les initiés et stupéfiait les autres. Depuis, chacune de ses expositions a été différente, son œuvre s'est un peu abstractisée, puis les thèmes fantastiques se sont transformés. Cette fois-ci, on assiste au résultat de toutes ces évolutions : la forme est nette, épurée, des cités de métal se dressent parfois, gardées par les œufs-dolmens. Ailleurs, des petites filles aux grands yeux rouges et aux corps provocants traversent des paysages lunaires où

---

(1) On peut encore voir sur rendez-vous les toiles de Bétaudier et du groupe du Ranelagh (voir notre dernier numéro), en téléphonant à Jacqueline Ranson, AUT. 96-83.

passent des oiseaux bizarres. La technique de Lamy est parvenue à une perfection qu'il semble, maintenant, difficile de dépasser ; chaque toile apparaît comme une laque parfaite où les couleurs captent des lumières savantes. Si le fantastique des femmes-arbres dont les corps jaillissent des écorces et se prolongent vers le sol par d'inquiétantes racines, si les œufs éclatés, dieux de planètes lointaines, reflètent la vocation imaginative de ce peintre, on peut regretter l'explosion inventive de ses débuts. Les grandioses cités métalliques qui apparaissent au loin, comme l'écho futur des primitifs italiens, symbolisent encore le destin que l'on souhaiterait à Lamy : devenir le peintre de la science-fiction.

(Galerie Valérie Schmidt)

Anne TRONCHE

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e (TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Dépôt légal : 1er trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

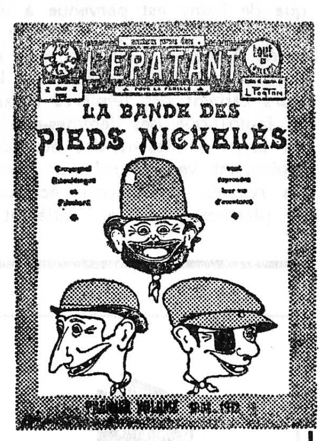
DERNIER MOIS DE SOUSCRIPTION...

Le chef d'œuvre de LOUIS FORTON

LES AVENTURES DES

PIEDS NICKELÉS

DE 1908 A 1912



UN ALBUM DE LUXE

D'UN INTERET EXCEPTIONNEL

- ***REPRODUCTION INTEGRALE DES TEXTES ET DESSINS DE LOUIS FORTON D'APRES SES ORIGINAUX.***
- ***UN HOMMAGE AUX PIEDS NICKELES PAR ALPHONSE BOUDART*** (*Prix Sainte-Beuve* 1963).
- ***UNE BIBLIOGRAPHIE DE LOUIS FORTON PAR FRANCIS LACASSIN.***
- ***UN DICTIONNAIRE D'ARGOT POUR COMPRENDRE LE LANGAGE DES PIEDS NICKELES.***
- ***UNE ILLUSTRATION ORIGINALE DU GRAND PEINTRE GEN PAUL EN HOMMAGE AUX PIEDS NICKELES.***

★ **UN MAGNIFIQUE VOLUME RELIE**
★ **FORMAT 25 x 32**
★ **278 PAGES EN 4 COULEURS**

PRIX EN LIBRAIRIE

65 F

PRIX EN SOUSCRIPTION

55 F

franco de port et d'emballage

....

(A découper ou recopier)

BON DE SOUSCRIPTION - **Je soussigné déclare souscrire à un exemplaire de l'album de luxe LES PIEDS NICKELES DE 1908 à 1912, au prix de faveur de 55 F (franco de port et d'emballage) livrable en mars 1965 que je règle ci-joint par chèque bancaire, mandat, virement postal. (Joindre les 3 volets) à l'ordre des EDITIONS AZUR C.C.P. 2301-58. PARIS**

NOM : .... **PRENOM :** ....

ADRESSE : ....

DATE : .... **SIGNATURE :** ....

Ce bon de souscription doit être adressé, accompagné de son règlement aux EDITIONS AZUR (Service GF), 27, rue du Faubourg Montmartre Paris.